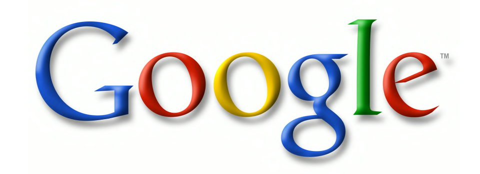
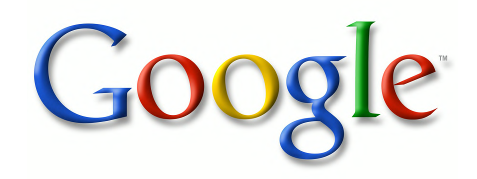
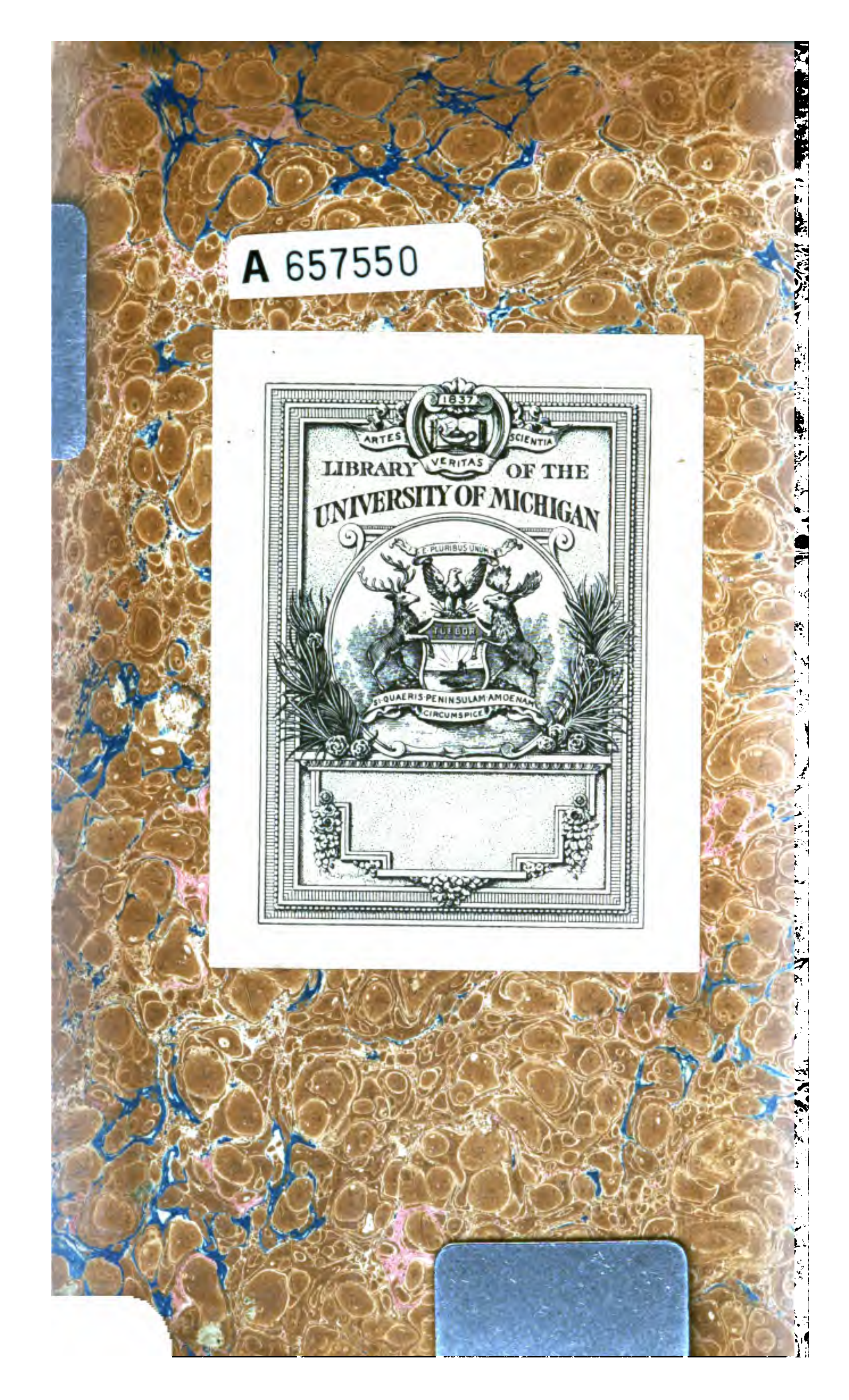
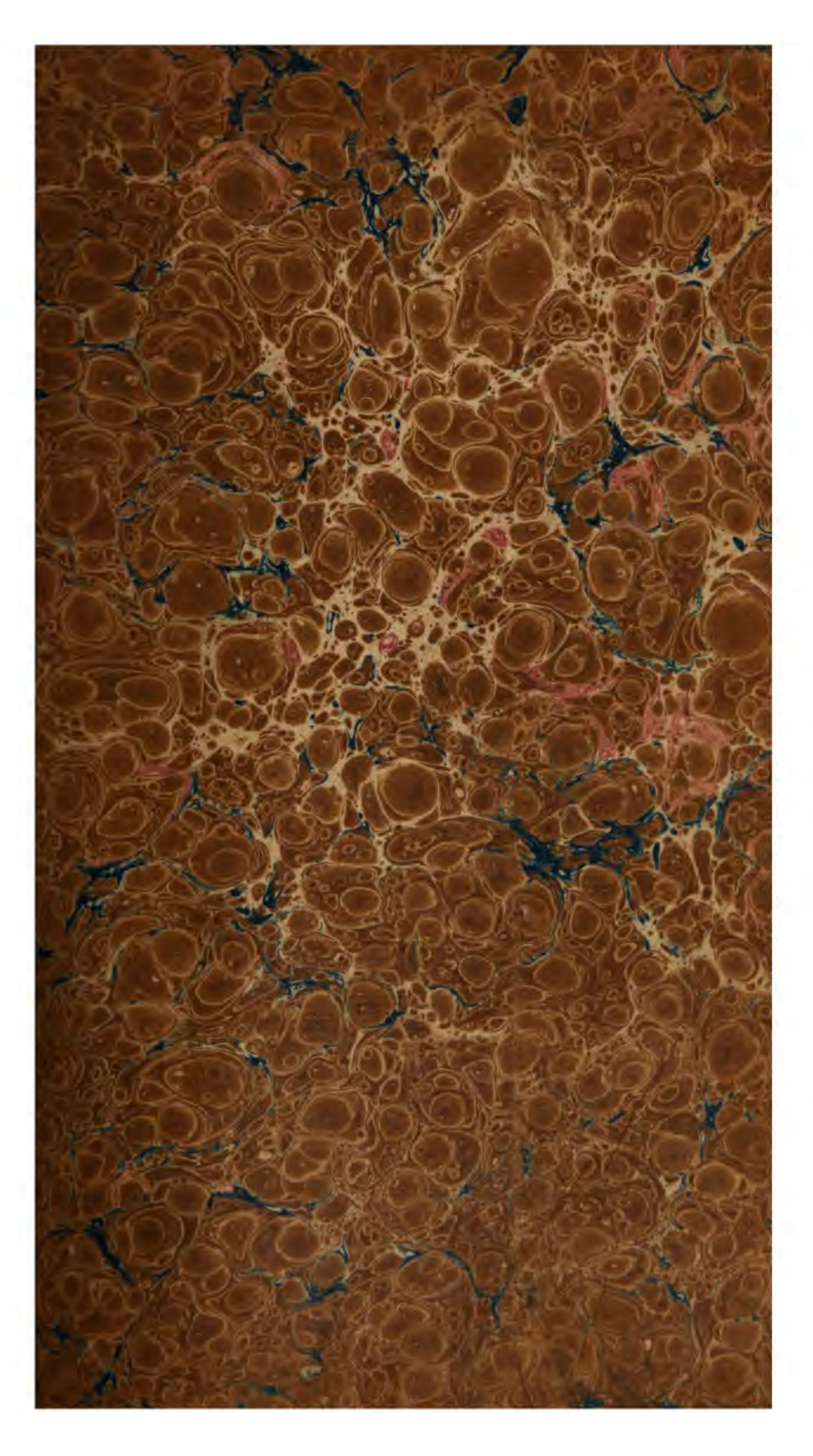





A 657550
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

STRASBOURG,
De l'imprimerie de F. G. Levrault, imprimeur du Roi.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

ET

COUP D'OEIL COMPARATIF SUR LA LITTÉRATURE GRECQUE, DEPUIS LE TEMPS D'ALEXANDRE LE GRAND JUSQU'A CELUI D'ALEXANDRE SÉVÈRE.

Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

PAR JACQUES MATTER.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue des Fossés M. le Prince, n.° 33.

1820.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE INTÉRIEURE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

OU

Tableau des progrès que les sciences et les lettres ont faits dans cette école, avec un coup d'œil comparatif sur l'état et les progrès des sciences et des lettres dans les autres parties du monde grec.

PLAN DE LA SECONDE PARTIE.

Dans la première partie de ces recherches nous avons présenté le tableau des savans de l'école d'Alexandrie et celui de leurs ouvrages, ainsi que les événemens qui ont fait naître, qui ont favorisé ou suspendu ces travaux ; nous passons à une partie

moins pénible et plus importante de notre tâche. Il nous reste à exposer les progrès que l'école d'Alexandrie a fait faire aux sciences et aux lettres; il nous reste à résoudre la question, comment ces progrès ont amené la philosophie du second et du troisième siècle. Quoique cette question ne se présente qu'à la fin de l'histoire du musée, sa solution en est, pour ainsi dire, et le but et le résultat. Aussi nous oblige-t-elle à parcourir toute la littérature grecque de la période dont nous étudions l'esprit; car, pour savoir si l'école d'Alexandrie a fait naître ou si elle n'a fait qu'adopter le nouveau platonisme, nous devons connaître les études de tous les philosophes contemporains de ceux du musée.

S'il ne s'agissait que de résoudre le problème du renouvellement du platonisme, il suffirait de comparer les études philosophiques des Grecs hors d'Alexandrie; mais les travaux critiques, littéraires, historiques, mathématiques et physiques, de l'école des Lagides, doivent également subir la comparaison avec les travaux analogues de la Grèce. Ce parallèle seul pourra faire apprécier au juste le plus célèbre et le plus calomnié de tous les instituts littéraires de l'antiquité.

Naguère on doutait encore que les travaux du musée eussent été avantageux aux lettres : on accusait ses savans d'avoir plutôt arrêté la marche des lumières. On leur reprochait d'avoir avili la science à la cour des Lagides; d'avoir surchargé les écrits des anciens de commentaires absurdes ou inutiles; de n'avoir

publié que des compilations ; d'avoir usé leur génie dans des lectures immenses ; de s'être amusés à des jeux d'esprit, et d'avoir professé, après plusieurs siècles de recherches, la doctrine la plus incohérente, la plus superstitieuse.

Ces jugemens, que ne partagent plus les bons écrivains de notre siècle, doivent s'évanouir au seul aspect des travaux de l'école d'Alexandrie. Exposer l'ensemble de ces travaux, c'est en faire l'apologie la plus complète. En les comparant avec ceux des autres Grecs, nous serons étonnés de la prodigieuse fécondité des écrivains d'Alexandrie ; nous serons étonnés surtout de voir les plus belles découvertes dans les sciences exactes sortir du sein du musée.

Si nous devions rencontrer dans ses annales des époques de stérilité, les événemens qui pesèrent sur cette école suffiraient pour expliquer ces lacunes ; on se souviendrait aussi des malheurs qui anéantirent une grande partie de ses écrits. Ce qui doit au reste faire porter sur la littérature des Alexandrins le jugement le plus favorable, c'est qu'ils ont cultivé plusieurs sciences entièrement négligées par les autres Grecs, telles que l'anatomie, l'astronomie et quelques branches des sciences naturelles.

En comparant les productions littéraires des uns et des autres, nous distinguerons *deux grandes périodes*, d'après la catastrophe que les lettres éprouvèrent en Égypte par l'invasion de César.

Cette époque, particulière au musée, est également remarquable dans l'histoire générale de la littérature

grecque. Depuis les temps de César et d'Auguste, Rome devient l'asile des savans grecs, et, avec cette migration, la littérature prend une direction nouvelle. Dans le tableau comparatif que nous tracerons des progrès que les lettres firent à l'école d'Alexandrie et dans les autres pays grecs, nous donnerons la priorité, tantôt à la Grèce, tantôt à l'Égypte, selon que nous le jugerons plus avantageux à l'ordre et à l'intelligence du sujet.

PREMIÈRE PÉRIODE

Sur l'état et les progrès des sciences et des lettres dans l'École d'Alexandrie et dans les pays grecs, depuis la mort d'Alexandre le Grand jusqu'au commencement du règne d'Auguste.

CHAPITRE PREMIER.

De la protection accordée aux lettres après Alexandre.

Le siècle d'Alexandre, si cette expression n'est pas exagérée, doit, comme ceux d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, la plus grande partie de sa gloire aux écrivains qui l'illustrèrent. L'époque d'Alexandre est celle d'Aristote, de Ménandre, d'Apelle, de Lysippe, de Pyrgotèle et de Dinocrate; leur célébrité rejaillit sur le prince qui protégea leurs travaux, et donne à sa vie un éclat que ne produiraient pas les plus hauts faits d'armes. Si le siècle qui lui succéda est frappé d'une certaine obscurité, ce n'est pas qu'il ait manqué de guerres ou de triomphes; mais les hommes qui n'étaient plus, éclipsaient ceux qui les suivirent.

Quand on considère la fécondité de la Grèce en grands hommes, on ne comprend rien à cette stérilité

soudaine qui la frappe après Alexandre. On trouve encore des esprits distingués ; mais ce ne sont plus de ces hommes supérieurs, modèles des nations.

Faut-il admettre que les Grecs perdirent leur génie avec leur liberté ; que les guerres troublèrent leurs études, et que la corruption qui en résulta, les rendit incapables de grandes choses ?

La corruption des peuples est, sans doute, l'une des causes les plus puissantes de la décadence des lumières : elle bannit l'enthousiasme, et substitue l'égoïsme et la mollesse aux conceptions fortes, aux résolutions généreuses. Mais l'esprit brille souvent malgré la corruption du cœur, et il n'est que trop vrai que la plus belle poésie et la plus haute éloquence s'allient avec les mœurs les plus relâchées.

Les troubles de la guerre ne furent pas non plus la seule cause de la stérilité des Grecs après Alexandre. Si les Perdiccas, les Antipater, les Eumène, les Antigone, les Ptolémée, les Cassandre, les Démétrius et les Séleucus bouleversèrent trop long-temps l'Europe et l'Asie, il succéda néanmoins des temps paisibles à leurs sanglantes querelles. Les Ptolémée, ayant posé les armes, ne songèrent qu'à s'enrichir avec leurs sujets, qu'à embellir leurs villes, qu'à protéger les travaux de l'esprit ; les Séleucides procurèrent des années de prospérité aux habitans de leur vaste empire ; les Attales accumulèrent les trésors et appelèrent les sciences dans leur fortuné séjour. Les rois de Macédoine et ceux de Syracuse rivalisèrent avec ces princes dans leur sollicitude pour les lettres ; la Grèce elle-même trouva du

loisir pour ses anciens travaux. Cependant le temps des grands hommes était passé sans retour. Il faut en conclure que les événemens et tout l'empire des circonstances peuvent influer sur le génie de l'homme; mais qu'il est, dans les annales des lettres, des phénomènes dont nous n'avons pas encore appris les causes. Rien de plus inégal, de plus capricieux en apparence, que la marche suivie par la nature dans la production des grands hommes, soit que nous considérions les peuples ou les temps.

Corinthe jouit de presque tous les avantages d'Athènes; elle en possède plus que Sparte; et elle n'offre pas autant de grands hommes que Thèbes même. Est-ce le commerce, sont-ce les troubles démocratiques, qui empêchèrent Corinthe de cultiver les lettres? Mais Athènes aussi fut commerçante, elle aussi fut tourmentée par l'anarchie. Est-ce l'esprit guerrier qui détourna le Spartiate du culte des muses; l'austérité de ses mœurs, de celui des arts? Mais Athènes aussi était guerrière, et Sparte n'évita pas toujours le luxe. Est-ce le climat de la Béotie qui pesait sur l'esprit du Thébain jusqu'à le rendre impropre aux travaux du génie? Mais ce climat touchait à celui de l'Attique; et Pindare, Pélopidas et Épaminondas étaient Thébains.

Il est donc des mystères dans les faveurs que la nature verse sur les peuples et les temps; et qui prétend tout résoudre dans les annales du genre humain, se trouve arrêté à chaque pas. Les institutions modifient les peuples; mais ces modifications produiront-elles jamais ce qu'a refusé la nature?

Ces considérations sur un sujet qui doit fixer l'attention de l'historien et du philosophe, m'ont semblé nécessaires pour juger équitablement la période que nous allons parcourir. Nous verrons que les hommes n'ont rien négligé pour la rendre égale à celle qui avait précédé.

Nous connaissons les efforts des Lagides ; leurs émules les plus zélés furent les rois de Pergame. La protection que ces derniers accordèrent aux lettres est devenue si célèbre qu'on a regardé souvent les rois d'Égypte comme leurs imitateurs. En examinant l'origine de la bibliothèque et du musée d'Alexandrie, nous avons combattu cette erreur ; mais nous n'en aimons pas moins à proclamer le mérite des Attales.

Attale I.er signala son règne par son amour pour les lettres. Ne pouvant décider le philosophe Lacyde, disciple d'Arcésilas, à venir le joindre dans l'Asie mineure, il acquit pour lui le *Lacydium*, jardin de l'ancienne académie, où Lacyde enseigna la philosophie platonicienne pendant vingt-six ans.[1]

Eumène II, fonda une bibliothèque dans sa capitale.

Nous avons vu qu'il n'est pas certain qu'un musée ait été créé à Pergame. Au reste, il ne faut peut-être que s'entendre sur le sens du mot *musée* pour lever tous les doutes. Si l'on voulait faire croire que les Attales aient assigné des palais à leurs savans, qu'ils les aient traités avec autant de munificence que les Lagides traitaient les leurs, on avancerait une opinion insoutenable ; mais si l'on veut

---

1 Diog. Laert., IV, 60. Cf. Bayle, *Lacyde*.

simplifier les faits, on devra certainement admettre que les Attales ont réuni des savans autour d'eux et qu'ils ont favorisé leurs travaux. Ils ont fait mieux : ils ont composé eux-mêmes des ouvrages et ranimé le zèle des auteurs par une noble concurrence. Strabon, Artémidore et Pline citent les écrits d'Attale I.er Ses successeurs cultivaient particulièrement la médecine et l'agriculture; ils laissèrent des ouvrages sur ces arts.

Les Attales enrichirent aussi leur bibliothèque pendant toute la durée de leur empire [1]. Nous avons vu qu'elle était de 200,000 volumes à l'époque où elle passa dans celle d'Alexandrie [2]; nous avons indiqué aussi l'utile découverte qu'enfanta leur rivalité avec les Lagides, ainsi que les fraudes auxquelles elle donna lieu. Il faut ajouter qu'il se commit des falsifications qui n'avaient pas la cupidité seule pour motif. Athénodore le stoïcien élimina des écrits de Zénon des passages entiers, par la seule raison qu'ils lui déplaisaient. Mais, ce qui prouve que ces altérations frauduleuses n'échappèrent pas à la vigilance des savans, c'est que celles d'Athénodore furent découvertes et réparées. [3]

Rivalisant jusque dans leurs travaux avec les savans d'Alexandrie, ceux de Pergame se vouèrent particulièrement à l'étude d'Homère [4]; aussi les Attales professèrent-ils pour le plus grand des poëtes grecs autant d'admiration que les Lagides. Le grammairien Daphi-

1 L'espace d'environ 160 ans.
2 Voyez Tome I.er, page 198.
3 Diog. Laert., *lib. VII*, *cap.* 1, 34.
4 Cf. Strabon, *lib. XIII*, *p.* 927.

das, qui avait outragé Homère, fut puni par Attale I.er avec plus de rigueur que ne l'avait été Zoïle par Ptolémée Philadelphe. [1]

Les princes qui succédèrent au grand roi de Macédoine, voulurent tous imiter son zèle pour les lettres. Les Séleucides attirèrent les artistes à leur cour [2], et quoiqu'on doive croire que les sciences ont été cultivées avec moins de succès en Syrie [3], il est de fait qu'on y établit également des bibliothèques. [4] La ville d'Antioche eut quelques philosophes dans cette période, et celle de Tarse posséda un établissement semblable au musée des Lagides. [5]

Les nouveaux rois de Macédoine suivirent quelquefois, en protégeant les lettres, l'exemple de leurs prédécesseurs. Cassandre se lia avec Théophraste, le plus grand des disciples d'Aristote, pour en recevoir des leçons de politique : il prit, sans doute, dans ce commerce le goût des sciences en général.

Antigone I.er invitait les philosophes à se réunir à sa cour ; il s'intéressait vivement à leurs travaux : ce fut lui qui engagea Aratus à mettre en vers l'Astronomie d'Eudoxe. [6]

---

1 Voy. Suidas, *in v. Daphidas.*

2 Voy. Winckelmann, Histoire de l'art, II, p. 729, éd. de Vienne.

3 Cf. Vaillant, *Seleucidarum Hist.*, *p.* 33.

4 Suidas, *in v. Euphorion.*

5 Ses savans étaient connus sous le nom de ταρσικοί. Voyez Strabon, XIV, 991.

6 Le jeu de mots qu'on lui attribue ne peut pas se traduire ; Aratus devait rendre *l'astronome Eudoxe*, ἐνδοξότερον.

Cependant la situation de la Macédoine et les destinées de cet empire étaient défavorables à la culture des lettres. L'éloignement de cette province et l'âpreté de son climat en écartaient les savans, ou paralysaient leur génie. Dans les premiers temps, des troubles excités par les divers prétendans qui se disputaient le trône, agitaient la Macédoine ; et dans la suite les guerres qu'ils eurent à soutenir jusqu'à leur asservissement par les Romains, les empêchèrent de travailler à la prospérité des lettres.

Les princes qui succédèrent à Alexandre dans la Thrace, Lysimaque, et ceux qui régnèrent après lui dans cette contrée barbare, n'occupent point de place dans l'histoire littéraire.

Plusieurs princes de l'Asie mineure firent des efforts en faveur des lettres. Nicomède III, roi de Bithynie, et Archélaüs, roi de Cappadoce, attirèrent les philosophes à leur cour.

Les régions de la Grèce, avant de passer sous la domination des Romains, eurent encore des momens de calme ; mais elles n'eurent plus de prospérité. L'amour de la patrie y produisit encore des héros ; mais, s'ils combattirent avec succès, ce ne fut plus pour la gloire, ce ne fut que pour retarder de quelques momens la honte de l'asservissement. Les Callippe, les Pyrrhus, les Aratus, les Philopémen, les Agis et les Cléomène, furent aussi braves, mais moins heureux que les Périclès, les Aristide, les Thémistocle et les Xénophon. Le courage et l'amour de l'indépendance sont de tous les siècles ; mais cette brillante réunion de qualités supérieures,

cette magie dont l'éloquence, la sagesse et la valeur entourent les héros de la république athénienne, ont disparu avec Alexandre. Les Grecs ne formèrent jamais une nation; leurs divers états furent toujours jaloux, ennemis l'un de l'autre : cependant, menacés d'un danger commun, souvent ils oublièrent leurs querelles particulières et unirent leurs forces pour défendre leur indépendance. Le conseil des Amphictyons était le foyer d'un patriotisme qui préservait alors les Grecs de l'esclavage. Mais depuis que Philippe eut envahi la présidence de ce tribunal, la Grèce, ouverte aux intrigues étrangères, se divisa, se déchira plus que jamais: elle en appela à l'Égypte, à la Macédoine, pour juger les querelles de ses enfans; ce fut elle-même qui se livra aux Romains.[1]

La politique du sénat, toujours perfide, uniforme et prudente, se servit des Grecs pour combattre la Macédoine, et quand ce royaume fut devenu province romaine, on fit, sous le nom d'Achaïe, une nouvelle province du reste de la Grèce. Avertis par le sort de Persée et enveloppés dans les fils de l'astuce romaine, les rois de Pergame, de Bithynie et de Chypre léguèrent leurs royaumes au sénat. L'Égypte se disposait à suivre cet exemple. Les royaumes de Cappadoce, de Pont, de Syrie et de Palestine, se soumirent également; et après la bataille d'Actium l'empire d'Auguste fut plus étendu que ne l'avait été celui d'Alexandre.

---

1 Cf. Heyne, *Progr. de fœderatarum rerumpublicarum coalitione, etc. Gotting.* 1783.

Au milieu de ces bouleversemens, Athènes seule dut à son antique célébrité la conservation de son indépendance et de ses priviléges. Dans les guerres de César et de Pompée, il lui fut permis de suivre le parti de celui des deux rivaux qui représentait la république; peu de temps après, elle vit même son domaine s'augmenter de quatre îles. Ce fut Marc-Antoine qui rendit cet hommage à la patrie de Périclès. 1

Ces faveurs, un peu tardives, contribuèrent à retenir dans l'académie, le lycée et le portique, quelques philosophes dont les travaux fournissent de belles pages à l'historien des sciences spéculatives.

Les villes de Mégare, Corinthe, Mégalopolis, Sparte et Thèbes conservèrent aussi quelques écoles, et nous avons vu que les excès de Ptolémée Évergète II rendirent un grand nombre de savans aux villes de la Grèce et de l'Asie. Smyrne possédait déjà une école de médecine fondée par Érasistrate; les disciples exilés d'Hérophile établirent celle de Laodicée.

Parmi les îles, celles de Rhodes et de Sicile cultivèrent les lettres avec le plus de succès. La première eut des astronomes, des philosophes et des grammairiens célèbres : la seconde attira les savans par la sollicitude de ses rois, surtout par celle d'Hiéron II; elle posséda des mathématiciens et des poëtes du premier ordre.

Les efforts des princes qui protégèrent les lettres dans cette période, ne furent point sans succès;

---

1 Meursius, *de fort. Athen.*, 10, p. 99. Cf. Dio Cassius, 48, 39.

mais, quel que fût leur zèle, ils ne purent ramener les beaux siècles de la littérature grecque. « Avant « Alexandre, tout est grand dans cette littérature ; « le génie brille par lui-même, ou par cette heureuse « réunion de circonstances qui réjouissent les peuples « quand ils sont l'objet de la prédilection du ciel. « Après Alexandre, on prodigue aux lettres des fa- « veurs inconnues auparavant. Mais le destin avait « prononcé son fatal arrêt; rien ne put changer la « loi des vicissitudes : on ne sut ni sauver les mo- « numens de la Grèce, ni remplacer les victimes que « frappait la main du temps.[1] »

CHAPITRE II.

De la poésie.

Pays grecs.

On ne sait si l'on doit louer la sagesse des poëtes grecs, ou leur reprocher une timidité stérile, lorsqu'on les voit renoncer, après les temps d'Alexandre, aux genres qui déjà comptaient des chefs-d'œuvre. Les vers d'Homère, de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, pouvaient bien décourager les poëtes; mais ces mêmes vers devaient provoquer l'imitation. Cependant dans la Grèce entière personne ne veut lutter avec ces grands maîtres, et les Grecs ne lèguent plus à

---

1 Je tire ces réflexions d'une thèse (sur la protection accordée aux sciences, aux lettres et aux arts, chez les Grecs), où j'essayai de prouver que les chefs-d'œuvre de la littérature grecque n'ont rien dû à la protection, et que celle-ci n'a produit que des découvertes scientifiques.

la postérité ni poésie épique, ni lyrique, ni tragique. Le seul hymne à Jupiter, s'il était de Cléanthe, ferait exception dans cette stérilité générale, et tels furent les travaux de ces glorieuses pléiades des poëtes, que la postérité ignorerait leur existence, si les prosaïstes ne les lui rappelaient.

L'histoire des malheurs de la Grèce explique d'autant moins ce triste phénomène que cette période produisit le meilleur des *comiques* grecs, et si les jeux de Thalie inspirèrent encore les Athéniens, il n'est pas permis de croire que la perte de leur indépendance leur ait fait dédaigner les lauriers du génie. Les nouvelles comédies qu'on publia, surpassèrent même en régularité, en décence et en verve, les injures dramatisées, les plates personnalités des prédécesseurs de Ménandre. J'ose ne pas excepter d'un jugement qui paraîtra sévère, cet Aristophane même, qui serait le plus grand des comiques s'il n'en était le plus licencieux. Ce qui est à mes yeux la plus forte preuve de la supériorité de Ménandre, c'est que ses comédies furent à peine connues, qu'elles firent naître un grand nombre d'imitateurs : je ne parle pas du suffrage qu'elles reçurent de Térence, qui les préféra à toutes les autres.

Athènes paraît avoir été le principal théâtre des efforts que tentèrent les émules de Ménandre. Parmi les plus célèbres poëtes comiques de ces temps on cite Damoxène, Apollodore et quelques autres écrivains de cette ville.

Le Péloponèse, l'Asie mineure et la Grèce barbare rivalisèrent avec les comiques d'Athènes; nous en voyons

la preuve dans les productions de Timon de Phlionte, Philémon de Soles, Diphile de Sinope, Posidippe de Cassandrée. Les îles de Sicile et d'Eubée eurent chacune, à cette époque, des poëtes comiques, dont les deux plus célèbres portaient le nom d'Apollodore.

Malheureusement il ne reste de toutes leurs productions que les titres et quelques fragmens conservés par Athénée et Suidas. Ne pouvant juger ces drames par eux-mêmes, nous sommes réduits à rechercher l'opinion que s'en étaient formée les anciens. Si l'on s'en rapporte à eux, on placera Ménandre au premier rang, Diphile au second, et presque tous leurs rivaux au troisième. La supériorité de Ménandre est proclamée généralement: quant à Diphile, Saint Clément d'Alexandrie lui attribue un mérite supérieur; il le nomme un auteur gracieux, plein de verve comique et d'excellentes maximes.[1]

La *satyre*, drame grotesque qui naquit de la représentation des courses de Bacchus, et qu'on jouait après les tragédies pour délasser les spectateurs, fut bientôt abandonnée par les écrivains comiques. Participant à la comédie par une gaieté même bouffonne, et à la tragédie par un ton de dignité qu'on devait mettre dans certains passages, ces petites pièces offraient de grandes difficultés et procuraient peu de gloire. On comprend d'ailleurs que les sujets de la satyre s'épuisaient facilement, et que les auteurs se lassaient de cultiver un genre qu'Eschyle, Sophocle et Euripide

---

1 *Strom. II*, *p.* 611. γνωμικωτάτος, χαριεις και κωμικωτάτος.

avaient traité. Cependant Sosithée, l'un des poëtes de la pléiade tragique, se fit encore remarquer par de nouvelles productions de ce genre. Ses pièces se sont perdues aussi, et le *Cyclope* d'Euripide est la seule satyre grecque qui nous soit parvenue.

La poésie *didactique*, qui ne fut pas une nouveauté dans cette période, comme on l'a dit si faussement, fut cultivée après Alexandre par un grand nombre d'auteurs. La cause de ce phénomène est digne d'être remarquée par l'historien. Plusieurs branches de connaissances, telles que l'histoire naturelle, la médecine, la géographie, l'astronomie, etaient remplies, avant Alexandre, d'une foule de ces erreurs et de ces traditions qui charmaient l'imagination. Depuis Alexandre, et surtout depuis l'école d'Alexandrie, les études scientifiques bannirent les récits populaires; et alors les poëtes se hâtèrent de recueillir dans leurs productions les opinions qui avaient enchanté les temps primitifs.

Les ouvrages didactiques offrirent un singulier mélange de choses imaginaires et de recherches exactes. Ceux qu'Aratus publia sur l'astronomie sous le titre de *Phénomènes;* ceux de Nicandre sur la médecine, connus sous les noms de *Thériaques* et d'*Alexipharmaques;* la cosmographie en vers publiée par Scymnus sous le titre de *Périégèse :* toutes ces productions répandirent, à la vérité, quelques connaissances exprimées dans un style souvent poétique; mais elles n'étaient pas de nature à servir la science; et c'étaient encore moins des monumens de poésie. La science demande une précision qui tue la poésie; et les choix

malheureux ont été dans tous les temps des causes de chute pour les plus grands hommes.

Un contemporain d'Aratus, Théocrite, qui avait vu aussi l'école d'Alexandrie, fut, avec plus de génie, plus prudent qu'Aratus. Il vit que la poésie héroïque était épuisée, que des auteurs du premier rang avaient cultivé le drame, tandis que le *genre pastoral*, essayé par Philétas de Cos, était encore nouveau. Théocrite abandonna la cité des Lagides, revola dans les champs de la Sicanie, et y composa ces charmans tableaux qui sont devenus les modèles de l'idylle. Le recueil de poëmes que nous avons sous son nom, peut n'être pas de lui en entier; on peut lui disputer l'idée du genre qu'il cultive : Théocrite restera toujours assez riche; un poëte aussi supérieur crée même en imitant.

Moschus de Syracuse, suivit Théocrite à la distance d'un siècle; Bion de Smyrne fut le contemporain de Moschus : ils chérissaient l'un et l'autre la manière de Théocrite; ils l'imitèrent, mais ils se gardèrent de traiter les sujets créés ou embellis par lui.

Le *sille* (la satire directe d'un ouvrage ou d'un écrivain célèbre) était connu des Grecs depuis Xénophane de Colophon, qui n'avait pas rougi de parodier Homère et Hésiode. On conçoit qu'un philosophe ait blâmé ces deux poëtes; on conçoit surtout que le fondateur de l'école éléatique ait pu être mécontent des inventions d'Homère et d'Hésiode; mais on remarque aussi sans surprise que les poëtes ont à leur tour dirigé l'arme du sille contre les opinions des philosophes. Timon de Phlionte renouvela le genre sa-

tirique de Xénophane; vengea les anciens poëtes des reproches du philosophe; versa le ridicule sur les métaphysiciens de son temps, même sur Platon; attaqua surtout les membres du musée, et d'ancien ami devint le plus redoutable adversaire des systèmes [1]. Fléau des sciences spéculatives, Timon présente un phénomène d'autant plus curieux, qu'il ne fit des vers contre les philosophes qu'après avoir acquis un fortuné loisir par l'enseignement de la philosophie.

La délicieuse poésie d'Anacréon et de Sappho, ce beau genre *érotique* qu'ils avaient créé et qu'ils élevèrent à son plus haut degré de perfection, ne trouva plus d'imitateurs dans ces temps de décadence. Une licence révoltante place les *pièces ioniques*, les *phlyaques*, les *poëmes sodatiques* et toutes les productions des *cynédologues*, à une telle distance de la poésie érotique, que l'histoire des lettres devrait en bannir jusqu'à la mémoire, si elle n'était obligée de montrer à l'homme combien il est sublime lorsqu'il se respecte lui-même, combien il est vil quand il oublie sa dignité morale. Aussi nous bornerons-nous à dire que cette période compta un grand nombre de ces productions coupables, et que le temps a su en faire justice.

L'*épigramme*, dans son acception primitive, était aussi ancienne chez les Grecs que l'art d'écrire. On désignait d'abord par le terme d'*épigrammes* les inscriptions qu'on plaçait sur les temples, sur les tombes

---

1 Voyez Tome I.er, pages 101 et 102.

des héros, sur les édifices et les monumens publics. Plus tard on donna le même nom aux petites pièces que la bonne ou la mauvaise humeur inspirait sur une personne, un ouvrage, un tableau, une statue.

Ces épigrammes s'étaient multipliées, même avant le temps d'Alexandre, au point qu'on en avait publié des recueils rangés d'après une certaine méthode : telles étoient les *épigrammes de Thèbes*, les *épigrammes de différentes villes*.

On songea bientôt à faire des choix parmi ces vers, et Diogénien en publia le premier un recueil des plus beaux, sous le titre d'*Anthologie d'épigrammes*.

La plus ancienne collection de ce genre dont il se soit conservé quelques fragmens, est celle que publia Méléagre de Gadara, en Syrie. Amateur zélé de ces productions, cet écrivain en fit deux recueils différens dans les derniers siècles avant notre ère. Il reçut dans la première de ses Anthologies les poésies libres de l'amour grec; la seconde était composée de pièces d'un goût plus sévère. Dans une épigramme placée à la tête du premier de ses recueils, Méléagre supposait que l'amour lui-même avait tressé cette guirlande poétique pour amuser Vénus.

La postérité a hérité d'une partie des travaux de Méléagre; des écrivains qui le suivirent nous ont laissé des anthologies semblables.

Alexandrie. Telles sont les richesses poétiques que les différens pays grecs produisirent dans l'espace de trois siècles. Quand nous aurons comparé les poëmes que publia dans le même intervalle la seule école d'Alexandrie,

on sera aussi surpris de sa fécondité que persuadé de la supériorité de ses productions.

Une chose qui pourrait étonner d'abord, c'est que les poëtes *épiques* d'Égypte négligèrent, comme ceux de la Grèce, de chanter les grands événemens dont ils furent les témoins.

Les historiens d'Alexandre rapportent que, sur la tombe d'Achille, le héros de Macédoine n'envia qu'Homère au vainqueur des Troyens : ses regrets furent une prophétie exacte. Peut-être le philosophe qui forma son goût, lui avait-il fait entrevoir que le génie poétique abandonnerait bientôt les Grecs, et que la gloire d'un jeune homme ne trouverait plus chez eux de panégyriste. En effet, malgré l'enthousiasme universel qu'inspira Alexandre, les poëtes ne chantèrent point ses exploits.

Quoi que ce phénomène ait d'étonnant, il n'offre cependant rien qui ne soit dans l'ordre nécessaire des choses. L'épopée grecque demandait un sujet tiré des temps primitifs, susceptible du merveilleux qui règne dans l'Iliade; et les victoires d'Alexandre étaient des événemens nouveaux au moment où l'école d'Alexandrie publia son dernier poëme épique.

Si ces observations sont exactes à l'égard d'Alexandre, elles le sont à plus forte raison par rapport aux trois générations de héros qui se succédèrent sur le trône de l'Égypte. Malgré leur brillante valeur ; malgré leurs expéditions en Syrie, en Grèce et en Éthiopie; malgré leurs navigations périlleuses et lointaines, les poëtes qu'ils logeaient dans leurs palais cherchèrent dans la

fable les sujets de leurs vers. Ils furent sages sans être ingrats : Callimaque composa quelques chants de triomphe qui se perdirent ; Apollonius de Rhodes, qui cherchait l'immortalité, choisit pour son épopée l'expédition des Argonautes en Colchide.

Les *Argonautiques* d'Apollonius sont, après l'Iliade et l'Odyssée, ce que l'épopée grecque nous a légué de plus beau : on sait combien ce poëme causa de chagrins à son jeune auteur, et combien il fut difficile au disciple de Callimaque de contenter les critiques d'Alexandrie. Quelques réflexions sur son ouvrage pourront nous faire comprendre, et les causes de la rigueur qu'il éprouva d'abord, et les hommages qu'il reçut dans la suite.

Le sujet d'Apollonius est riche : son plan, connu par la tradition, ne peut être blâmé ; mais il n'est point exécuté comme ceux que se traça Homère dans l'Iliade et dans l'Odyssée. La première règle que le génie même s'impose, celle d'une sage unité, est souvent abandonnée par Apollonius. Jamais, en suivant Homère dans son Odyssée, on n'oublie que c'est au sort d'Ulysse que le poëte veut nous attacher : dans les Argonautes, on se demande quelquefois si c'est à la personne de Jason ou à la conquête de la toison d'or que le poëte veut vous intéresser. Cet enchantement qui vous fixe sur un poëme dont toutes les parties sont bien distribuées, dont l'action se développe sans relâche à vos yeux, où l'influence des habitans de l'Olympe est bien motivée, et ce charme qui vous arrache à vous-même pour vous donner à un autre individu, à un autre monde, manquent sou-

vent aux vers d'Apollonius. Si Longin dit à leur éloge *qu'on n'y remarque point de chute*[1], il entend seulement que l'auteur se soutient dans une heureuse égalité entre le style pompeux et la diction commune.

On doit reprocher encore au poëme d'Apollonius de présenter un trop petit nombre de bons tableaux, de dessiner les portraits d'une manière trop défectueuse. Jason n'a pas assez de grandeur, et Médée excite le mépris; qu'elle est loin de cette Hélène d'Homère, si coupable et néanmoins si intéressante!

Le plus grand défaut des Argonautiques est la conception des deux derniers livres de ce poëme : la conquête de la toison d'or achevée, l'action est complète, rien ne peut plus intéresser le lecteur.

En renonçant à tout parallèle entre Apollonius et Homère, la part de l'éloge peut encore être grande pour l'écrivain d'Alexandrie. On sera pour lui moins sobre de louanges que ne le fut Quintilien, qui paraît avoir suivi trop aveuglément l'opinion d'Aristophane et d'Aristarque, quoiqu'il n'ignorât pas le motif qui empêcha ces critiques de placer Apollonius au premier rang.[2]

Apollonius attache ses lecteurs par des descriptions heureuses de beaucoup de contrées, par des mythes et des récits agréables, par des aventures qui ne fatiguent jamais. Son poëme n'est pas chargé d'une éru-

1 'Απτωτος; voy. Περι ὕψους, 33; 6.

2 Voy. *Quinctil. Instit. orat. X, c.* 1, *p.* 197. Nous verrons ci-dessous que les auteurs vivans furent exclus de la liste des écrivains de la première classe.

dition oiseuse; ses images rappellent souvent l'éclatante simplicité de celles d'Homère; sa diction est élégante, simple et pure; ses vers sont plus harmonieux que ceux de ses émules du musée. Enfin on signale depuis long-temps, dans les Argonautiques, deux passages d'une grande beauté.[1]

Si Flaccus Valerius imita l'auteur des Argonautiques avec un succès presque funeste à l'original, il faut aussi tenir compte à Apollonius du mérite d'avoir fait oublier tous les poëtes antérieurs qui avaient traité le même sujet.

L'école d'Alexandrie produisit un second poëme épique dont elle choisit encore le sujet dans l'histoire ancienne des Grecs; nous parlons de la *Cassandre* de Lycophron. Autrefois on mettait cette pièce au rang des tragédies ou des poëmes lyriques: elle tient au drame par la forme; mais on n'y voit paraître qu'un seul personnage, et, le sujet étant évidemment épique, l'ancienne classification manque de justesse. Un écrivain moderne a proposé la désignation de poëme historico-prophétique; mais qu'on nous présente de grands événemens dans le passé ou dans l'avenir, c'est toujours un sujet d'épopée, et la nouvelle dénomination qu'on avance, outre qu'elle renferme une contradiction, est encore superflue.

La fable de la Cassandre est un tableau des desti-

---

1 *Lib. II*, *v.* 537 — 606; *III*, *v.* 79 — 166; voyez aussi *v.* 744 — 824. Cf. Groddeck, sur ce poëme, dans le 2.e vol. de la Bibliothèque pour la littérature et les arts (ouvrage périodique publié en allemand).

nées de Troye, présenté au roi Priam par un homme auquel la prophétesse Cassandre les a révélées. C'est donc Cassandre seule que nous entendons dans ce poëme. Mais qu'il est lourd et fatigant, ce long tissu de prophéties! qu'il est obscur, le langage de la fille de Priam! Les oracles de la pythonisse ne furent jamais plus énigmatiques que cette prédiction, arrangée à loisir, sur des événemens connus à tous les Grecs.

Tout sent la recherche dans le poëme de Lycophron : ses allusions sont inintelligibles, ses mythes peu connus même des érudits; jamais les héroïques personnages des temps primitifs ne sont cités sous leurs noms ordinaires : on dirait que Lycophron ne veut rien avoir de commun avec les grands poëtes qui ont traité la fable grecque.

Les détails de cette monotone prédiction sont souvent minutieux[1]. Le langage de Lycophron est aussi étrange que sa pensée : sa construction est embarrassée; sa période renferme souvent plusieurs figures; il affectionne, dans beaucoup de mots, des terminaisons nouvelles. Les anciens donnaient à ce poëme l'épithète de ténébreux[2], et un écrivain moderne compare son auteur à l'étoile nébuleuse de la pléiade. Une certaine obscurité, distribuée avec quelque *transparence* sur toute la pièce, en augmentait peut-être le charme; mais Lycophron est l'un de ces

---

1 Voyez le passage du retour des guerriers grecs.

2 Σκοτεινον ποιημα.

poëtes qui, selon la belle expression de Pope, *ont bu trop sobrement à la fontaine de Castalie.*[1]

La Cassandre de Lycophron peut donc être regardée comme l'une des premières aberrations poétiques du musée : elle est cependant loin d'être sans mérite; elle est si riche en mythes et en traditions historiques, qu'on peut la regarder comme un *musée d'archéologie*. Les anciens ont trouvé la clef de ses énigmes, et un célèbre scoliaste nous l'a transmise.[2]

Quelques critiques ont pensé que Lycophron a voulu imiter l'enthousiasme qui règne dans les tragédies d'Eschyle. Un savant anglais a préféré à cette hypothèse l'opinion que l'auteur de la Cassandre a voulu rivaliser avec les prophètes des Israëlites, dont il admirait la majesté [3]; mais il n'est pas probable que la version grecque des livres prophétiques soit antérieure à Lycophron, et nous doutons que ce poëte ait su la langue hébraïque.

Après l'apparition des Argonautiques, l'école d'Alexandrie renonça à l'épopée pendant plusieurs siècles; mais elle cultiva la poésie *dramatique* avec beaucoup de zèle.

Callimaque avait composé des tragédies, des comédies et des drames satiriques : Lycophron rivalisa avec lui dans les deux premiers genres. Un grand nombre d'autres poëtes ont sans doute présenté des

---

1 Cf. Meen, *Remarks on the Cassandra of Lycophron, a Monody. London*, 1800.

2 Voyez Première partie : *Lycophron.*

3 Meen, l. c.

drames aux concours d'Apollon ; on a dû en composer aussi pour les théâtres fondés par les Lagides avec tant de libéralité. Les membres des deux pléiades en publièrent également. Mais rien ne s'est conservé de tant de richesses.

Les poëtes du musée aimaient pardessus tout la tragédie ; le seul Lycophron en avait laissé soixante ; et il n'avait pas craint de traiter de nouveau des sujets sur lesquels les grands tragiques avaient composé des chefs-d'œuvre. Il serait intéressant pour l'histoire de la décadence de l'art tragique, de comparer l'*Œdipe* et l'*Hippolyte* de Lycophron avec les pièces de Sophocle et d'Euripide.

Quand on considère les encouragemens que les Lagides prodiguaient aux poëtes ; les prix et les honneurs qui, dans leurs palais, comblaient les vainqueurs aux jeux d'Apollon, on est surpris de ne pas trouver sur les bords du Nil un auteur comique dont la célébrité égalât celle de Ménandre. Les Grecs devinrent-ils donc si graves dans la société des Égyptiens, que les jeux folâtres de Thalie ne pouvaient plus les charmer ? Mais non, les Alexandrins étaient le peuple le plus malin, le plus spirituel, le plus satirique. La raillerie était pour eux un besoin : ils saisissaient le ridicule avec une grande perspicacité ; ils ne combattaient qu'à force de sobriquets. Cependant ils ne firent pas une seule comédie qui ait traversé les siècles ; ils nous fournissent une nouvelle preuve qu'on peut avoir beaucoup de verve comique et cependant échouer dans les compositions de ce genre.

La poésie *lyrique*, abandonnée entièrement en Grèce, fut cultivée en Égypte avec un succès qui fait pardonner à l'école d'Alexandrie ce qu'elle a produit de faible ou d'obscur. Les Élégies de Callimaque étaient si belles que les anciens les plaçaient au-dessus des hymnes que nous a laissés le même poëte; et comme il ne nous est rien resté qui soit supérieur à ces hymnes, nous devons avouer que nous ne connaissons pas toute la gloire poétique du musée.[1]

Les six hymnes que nous possédons de Callimaque, sont consacrées à la louange de Jupiter, de Diane, de Cérès, de Minerve, d'Apollon et de Vénus. Dans ces pièces, d'une longueur considérable, le poëte sait reproduire avec des ornemens nouveaux les destinées des dieux qu'il célèbre. Il décrit avec des soins toujours heureux les lieux qui ont vu naître ces divinités; le séjour qu'elles chérissent; les fêtes qu'on célèbre en leur honneur; le culte qu'on leur rend dans les temples.

Le ton de Callimaque est solennel et digne de son sujet; son style pompeux ajoute à l'élévation des pensées : on s'arrête, on revient sur ses tableaux. Callimaque imitait peut-être les hymnes qu'on nous a légués sous le nom d'Homère; mais il traite son sujet avec une supériorité qui est à lui.

Mais ne faut-il pas aussi faire la part de la critique? Essayons d'indiquer quelques taches. Les sujets de

---

1 On regardait comme la plus belle de ces élégies celle qu'a imitée Catulle sous le titre de *Comæ Berenices*.

Callimaque sont trop riches, et au lieu de se contenter d'heureuses allusions, il s'arrête souvent à développer les faits avec trop de complaisance. Plus ces observations sont vraies, plus il est juste d'ajouter que les reproches qu'on lui adresse, d'être plutôt un poëte érudit qu'inspiré, de feindre un enthousiasme qu'il n'éprouve pas, de présenter des images fausses, proviennent d'un excès de rigueur.

Quelques modernes trouvent le style de Callimaque un peu diffus; ils blâment les jeux étymologiques que ce poëte se permet quelquefois. La critique, toujours sévère, a dû l'être aussi envers Callimaque : il serait inutile de prétendre justifier ses défauts [1]; il sera sage de modérer les éloges que lui prodiguent la plupart de ses éditeurs.

La poésie *pastorale* paraît, au premier coup d'œil, n'avoir pas été cultivée par les Grecs d'Égypte; mais, si l'on recherche l'origine de quelques-unes des idylles de Théocrite, on la trouvera peut-être au musée. J'essaierai du moins d'indiquer à ce sujet deux hypothèses qui ne manquent pas d'intérêt.

Théocrite fut le disciple de Philétas, qui passa ses dernières années à la cour des Lagides. Est-ce peut-être sur les bords du Nil que le talent de Théocrite a pris son essor, et qu'il a acquis sa maturité? Tout semble

---

1 On pourrait appliquer avec plus de raison à Ovide lui-même les deux vers suivans qu'il composa sur Callimaque :

Battiades semper toto cantabitur orbe;
Quamvis ingenio non valet, arte valet.

Amor., *lib. I; xv, v.* 13.

d'abord faire rejeter cette idée : le climat de l'Égypte, les travaux ordinaires des savans, leurs goûts habituels. Mais ces critiques si exercés, ces grammairiens si habiles, ces justes appréciateurs des grands classiques, ont pu éclairer, guider le génie de Théocrite. Il y a plus. Quelques-unes de ces charmantes pièces qui composent le recueil du Sicilien ne seraient-elles pas les productions de quelque poëte d'Alexandrie ? Déjà plusieurs critiques modernes regardent l'idylle dix-septième, qui renferme l'éloge de Ptolémée, comme l'ouvrage de Callimaque. Peut-être pourrait-on enlever à Théocrite quelques autres pièces encore : on ne doit pas craindre d'appauvrir ce trop riche créateur de la pastorale.

La seconde hypothèse que j'émettrai sur les poëmes de Théocrite ne m'appartient pas, et ne revendique aucune gloire à l'école des Lagides; mais elle nous la montre comme un foyer de communication entre l'Orient et l'Europe, et elle nous fait trouver un modèle de poésie épithalamique où l'on n'en cherche pas communément. Des ressemblances frappantes se font apercevoir entre l'épithalame d'Hélène et de Ménélas, par Théocrite, et ce cantique célèbre dans lequel le roi de Jérusalem chante son hyménée avec la belle Sulamith, qu'on regarde, en théologie, comme un personnage allégorique. Non content de trouver des ressemblances dans les deux poëmes, on a cru pouvoir avancer que l'un est l'imitation de l'autre; qu'il n'existe entre eux que les différences inévitables que commandent une autre langue et d'autres mœurs. Ces assertions sont-elles justes, ou n'offrent-elles que de

ces raisonnemens trompeurs sur lesquels on appuie souvent des hypothèses qu'on affectionne? Voici, entre autres, un passage qui en fera juger. En faisant allusion à l'usage oriental, suivi par les rois d'Égypte, de parer les coursiers, le poëte hébreu dit :

Je te parerai comme on pare les chevaux du char des Pharaons.[1]

Le poëte de Sicile offre cette image :

Tel qu'au char brille le coursier de la Thessalie,
Ainsi brilla Hélène, l'ornement de Sparte.[2]

Ce qui fait croire que Théocrite imite un écrivain oriental, c'est que la comparaison dont il se sert est inconnue aux Grecs. Elle paraît d'ailleurs si hardie que les poëtes orientaux mêmes en font rarement usage; ceux de l'Arabie comparent tout au plus le prolongement des habits nuptiaux à la belle et riche queue d'un coursier. On ne peut donc s'empêcher de croire que Théocrite, l'unique poëte grec qui ait employé une image si extraordinaire, l'a puisée dans les écrivains étrangers. Si les poëtes bucoliques se rencontrent dans beaucoup de choses chez tous les peuples, ces ressemblances ne sauraient surprendre, elles sont inévitables; elles ne prouvent ni emprunt ni imitation : mais ici ce n'est pas une scène rustique qu'on retrace, c'est un usage suivi dans les jeux solennels des Grecs, dans les pompes de la cour d'Égypte.

Une objection spécieuse semble s'élever contre le soupçon d'imitation. Horace n'hésite pas à comparer

---

1 *Canticum I*, 9.
2 Idyll. XVIII, 30, 31.

la pétulance de son aimable Lydé à celle d'une jeur jument[1]. Cette comparaison est-elle donc universell ment reçue ? Mais non ; il est évident que ce n'e plus la même image : le point de ressemblance qu saisissent Théocrite et Salomon n'est pas la vivacité c'est la parure du coursier. Que ceux qui attribuei au hasard une rencontre unique, comparent d'autre passages encore, et ils finiront peut-être par se cor vaincre que Théocrite a étudié au musée le car tique du roi de Palestine[2]. Si une exacte confronta tion fournit la preuve d'une imitation évidente, l'op nion commune, que les poésies de Salomon n'étaier pas traduites en grec au temps de Théocrite, sera réfutée victorieusement.

Quoi qu'il en soit, Théocrite tient, sous beaucou de rapports, à l'école d'Alexandrie, aussi bien qu l'un de ses plus heureux imitateurs, Moschus, l'élèv d'un littérateur de la même école. J'ignore si Bion composé ses poëmes dans la ville d'Alexandrie ou dan sa patrie. Un auteur moderne croit pouvoir avance qu'il essaya, avec Moschus, de gagner par ses chant les faveurs des Lagides[3]. Je regarde cette opinio

1 *Odarum lib. III; IX, v.* 9, 10.

2 Cf. *Cantic., c. VI*, 8 — 10 ; *Idyll. XVIII*, 20 — 29 *Cantic. I*, 5 ; *Idyll.* 26 — 29 : *Cantic. IV*, 11 ; *Idyll. XX* 27 : *Cantic. VIII*, 7 ; *Idyll. XXXIII*, 24 — 27. Voyez auss Warton *ad Idyll. XVIII*, 26 ; Schwebel *ad Bionis Idyl VIII*, 1 ; Harles *ad Theocriti Idyll. XVIII* ; Wesley, *Dis sert. in librum Jobi* ; Lowth, *Poesis sacra Hebr.*, *p.* 613 ; Stæud lin, dans les *Memorabilien* du Prof. Paulus, p. II, p. 162.

3 Fontenay, Génie des peuples, t. III, p. 347.

comme erronée, d'autant plus qu'à l'époque de Bion et de Moschus les Lagides étaient peu sensibles au charme des beaux vers. Il serait au reste glorieux pour le musée, que les poëtes étrangers, ayant observé chez eux la belle nature et ayant chanté les délices des champs, fussent venus polir leurs poëmes sous les yeux des juges de cette école. Si l'on nous demandait pourquoi, dans cette hypothèse, les poëtes d'Égypte n'auraient pas imité ceux qu'ils guidèrent dans leur composition, leurs autres travaux répondraient pour nous.

L'école d'Alexandrie, jalouse de conserver toutes les connaissances et jalouse surtout de les augmenter, préféra bientôt la *poésie didactique* à toute autre, et elle la cultiva d'abord avec un grand succès.

Le plus grand poëte didactique de cette période, Aratus, appartient à l'école d'Alexandrie; il y puisa ses connaissances, y forma son goût, et fut un écrivain du musée, même à la cour d'Antigone [1]. C'est un devoir pour nous de revendiquer à l'Égypte un poëte dont Ovide a dit:

Cum sole et luna semper Aratus erit.[2]

Ce devoir est d'autant plus impérieux que le temps a détruit tous les autres poëmes didactiques qu'avait publiés le musée. Callimaque avait chanté les dieux qui

---

1 *Etsi inter Alexandrinos non referendi, colore tamen ac specie similes, Nicander et Aratus.* Heyne, *de genio sæc. Ptol.; Opp. acad. vol. I, p.* 93.

2 *Amor. I,* 15. Quinctilien est plus avare d'éloges; voy. *Inst. orat. X, c.* 1.

de simples mortels furent élevés aux honneurs
l'Olympe, l'origine de la fable et des usages ancien
Mélampe avait exposé en vers les secrets de la di
nation; Eratosthène ceux de la science astrologiq
plusieurs autres savans avaient publié des poëmes
la même science : mais tout s'est perdu.[2]

On doit ranger aussi sous le genre didactique qu
ques-unes des *satires* que publièrent les savans d'
lexandrie. Je ne puis m'empêcher de croire qu'ou
le plaisir de médire en vers, des hommes aussi gra
n'aient eu en même temps le but d'instruire leurs le
teurs. Callimaque, qui se vengea d'un disciple p
somptueux dans son *Ibis*, a dû exposer les défau
la maladresse, les égaremens poétiques, l'ignoran
du trop jeune auteur : le maître qui corrige est com
le père qui châtie son enfant; il ne veut point
blesser, il veut le rendre meilleur. Lycophron, en p
bliant un perfide éloge de ce Ménédème qui adm
tait les opinions de tous les métaphysiciens, a sa
doute exposé le faible de chaque système, et dépei
le ridicule de ces prétendus philosophes qui ne s
vent jamais ce qu'il faut croire, parce qu'ils étudie
chaque jour un autre livre et qu'ils sont toujours
l'avis de son auteur.

Le peuple d'Alexandrie ayant montré à tout
les époques un penchant invincible pour les satire
il faut croire qu'on en publia un grand nomb
dans cette ville. Il n'est pas étonnant que la pl

---

1 Dans le poëme *des causes*.

2 Voyez Première partie : *Manéthon*.

part de ces pièces soient retombées dans le néant.

L'*épigramme*, comme nous avons vu, n'était pas originairement une espèce de satire; mais elle le devint presque exclusivement entre les mains des auteurs du musée. Ils chérirent ces petites pièces à toutes les époques, ils en composèrent un nombre prodigieux; Callimaque, Eratosthène et plusieurs écrivains distingués, en laissèrent une foule : on n'a pu en conserver que la moindre partie.

Le même sort était réservé à un grand nombre d'autres productions des poëtes d'Alexandrie. Ces graves auteurs se délassèrent quelquefois d'une manière conforme au goût de leur siècle : les uns composèrent des anagrammes, les autres publièrent des *ailes*, des *œufs*, des *haches* et des *autels*, c'est-à-dire, des poëmes écrits dans la forme de ces objets. C'était un amusement dont Simmias de Rhodes et l'obscur Dosiade avaient donné l'exemple aux Grecs.

Cependant, si l'on devait s'occuper de ces espèces de jeux dans l'histoire des lettres, il ne serait pas difficile de trouver des ridicules analogues dans chaque siècle, même dans le nôtre. Ce qui peut servir à faire excuser ces bizarres poëmes, c'est que ce n'étaient pas les travaux de leurs auteurs, d'ailleurs inconnus, mais leurs *passe-temps*.

On peut blâmer avec plus de sévérité le docte Lycophron, qui amusa la cour des Lagides par ses anagrammes; qui trouvait dans le nom de Ptolémée les mots de *prince de miel*, éloge qui n'est pas du goût de notre siècle; mais qui découvrait aussi dans le

nom d'Arsinoé l'idée de *violette de Junon* [1], ce qu
bel-esprit de nos temps regarderait encore con
une bonne fortune. Si Lycophron, Ptolémée et la r
d'Égypte avaient mis quelque importance à ces je
ils auraient mérité qu'un Molière d'Alexandrie se
emparé de leurs travers; mais, ne connaissant ni
rigine de ces amusemens, ni le prix qu'on y attach
la postérité ne saurait les juger.

L'école d'Alexandrie fut si riche en producti
poétiques, qu'on a de la peine à comprendre comm
les critiques ont pu faire à Lycophron un repro
des frivoles amusémens qu'il proposa à la cour,
des bizarreries auxquelles se livrèrent plus tard
versificateurs obscurs.

En comparant, quant au nombre, les poésies
l'école d'Alexandrie avec celles des autres p
grecs, on doit accorder la supériorité à l'Égyp
en comparant, en général, avec les productions
siècles qui précédèrent Alexandre celles des tem
postérieurs, on ne doit accuser ces derniers ni
stérilité, ni d'une décadence trop sensible. Dans
période que nous venons de parcourir, les poët
cultivèrent tous les genres connus dans les beaux si
cles [2]; ils y ajoutèrent l'idylle et la bonne comédi
ils produisirent des hymnes et des élégies du premi
ordre, un poëme épique du second, et des tragédi
dont nous devons regretter la perte. De tels siècl

1 Πτολεμαιος donne 'απο μελιτος; Αρσινοη fournit ιον Ηρας.
2 A l'exception de la fable.

ne sont pas des temps de stérilité ; ils sont à peine des temps de décadence.

CHAPITRE III.

De l'éloquence.

Dans l'histoire de l'éloquence grecque on voit d'abord les chefs-d'œuvre, ensuite les théories. Les orateurs qui produisirent les premiers, forment deux classes. Pays grecs.

Ceux de la première étaient ces hommes d'état qui prononcèrent, sur les affaires publiques ou sur les grands événemens, des discours non préparés, très-éloquens et aujourd'hui peu connus : tels étaient Périclès, Thémistocle, Aristide et quelques autres.

Les orateurs de la seconde classe parlèrent aussi sur les affaires publiques ou sur les débats qui s'y rattachaient ; mais ils prononcèrent des discours rédigés avec soin : tels étaient les dix orateurs de l'Attique, dont nous possédons quelques chefs-d'œuvre, et Démétrius de Phalère, qui n'a rien laissé à la postérité.

Après les envahissemens du roi de Macédoine, on ne parlait plus avec liberté sur les affaires d'état, et sans la liberté il n'est point d'éloquence.

Une troisième classe d'orateurs grecs se compose de rhéteurs d'école.

On écrivit après Alexandre des discours plus soignés, plus pompeux même que ceux de Démosthène, mais c'était sur des sujets fictifs : on les prononça avec plus de véhémence, plus de mouvement ; mais c'était pour s'assurer les applaudissemens des écoliers. Nous

ne saurions au reste blâmer les déclamations doı retentissaient encore les écoles de Rhodes et d'Apoll lonie, elles étaient un besoin pour les Grecs; ell offraient une jouissance de souvenir et entretenaiei des regrets salutaires. Mais ce ne fut plus de l'élc quence; Cicéron a énoncé une vérité incontestab en disant : *Demetrius ultimus in Atticis qui dici poss orator.* [1]

L'éloquence expira même avant Démétrius. Cet él gant orateur ne parla plus en public après la chu d'Athènes. Surveillant de la législation égyptienne conseiller de Ptolémée Soter, il voua à la prospérit des lettres le loisir que lui laissaient les affaires. So exemple aurait dû instruire ses émules; au lieu c composer des discours qui, malgré l'élégance de diction, malgré la chaleur du débit, ne produisaiei d'autre fruit que d'entretenir le goût de la déclama tion, les rhéteurs de la Grèce pouvaient s'occupe plus utilement. En analysant les beautés morales oratoires des anciens chefs-d'œuvre, ils eussent nour le sentiment du beau et l'amour de la sagesse, él mens de toute élévation. La conservation des bonn choses est la seule ambition permise aux temps c décadence.

Ce que les rhéteurs préférèrent, ce fut d'établ des théories sur l'art oratoire. Aristote en avait donn l'exemple; son meilleur disciple, Théophraste, ava laissé des ouvrages estimés sur cette matière. Les stoïciei rivalisèrent dans ces travaux avec les philosophes d

1 *De orat.* *II*, 23; *Brutus*, 9.

lycée : Cléanthe et Chrysippe publièrent aussi des traités de rhétorique ; mais Cicéron n'en conseille l'étude qu'à ceux *qui veulent garder le silence.* Beaucoup d'autres marchèrent sur les traces des philosophes que nous venons de citer ; ils commentèrent, développèrent et grossirent leurs préceptes. Cependant le nombre de ces théoriciens ne fut pas aussi considérable dans la période avant Auguste, que dans les temps postérieurs à ce prince. [1]

Le gouvernement despotique de l'Égypte, les usages et les institutions de ce pays, permettaient encore moins que ceux de la Grèce l'emploi de l'éloquence politique. Alexandrie.

Élevé en Macédoine, ébloui encore du spectacle des monarchies asiatiques, et trouvant en Égypte un peuple fait au despotisme, le premier Lagide ne pouvait être tenté de créer des institutions républicaines, telles que la monarchie de Thésée en avait établi, telles que Sparte en conserva toujours.

Les savans de l'Égypte, plus sages que ceux de la Grèce, renoncèrent à l'éloquence publique, qui n'avait plus d'objet, et dédaignèrent les déclamations d'école qui ne pouvaient la remplacer. En Grèce on continua de former des rhéteurs et des sophistes, parce que ce métier y était lucratif : les amis des Lagides n'avaient pas ce motif pour enseigner l'art de la *sophistique.* Ils travaillèrent au perfectionnement des sciences [2] : ils composèrent quelques traités sur l'art oratoire ;

---

1 Voy. *Catalogum rhet. deperditorum, in* Fabricii *Bibliotheca græca, vol. VI.*

2 Nous verrons que dans la seconde période l'école d'Alexandrie

mais ils n'écrivirent point de discours. Une granc preuve de la sagesse du musée est sa conduite eı vers Zoïle : il dédaigna de défendre Isocrate d injures du critique, et refusa d'admettre dans son sei un barbare qui se disait le réformateur de l'éloquence.

Si l'art oratoire, loin de produire quelques chef d'œuvre, est d'une nullité absolue dans cette période, ne faut pas du moins l'accuser de maux dont il est inn cent. On répète contre les rhéteurs de cette période l reproches que Socrate adressa à ceux de son temps on les regarde comme les auteurs de la dégénératio morale et politique des Grecs. Ils dénaturèrent l'hi toire, dit-on, sous prétexte d'enseigner l'art du gou vernement ; ils communiquèrent à la jeunesse grecq des maximes fausses, et le perfide talent de les fai valoir.

Socrate, qui avait aussi peu de préjugés que l'hu manité semble le permettre, doit être cru avec respe sur ce qu'il nous apprend de son siècle ; la questio n'est plus la même pour les âges suivans. Les so phistes contribuèrent au pervertissement des idées ; ma la corruption des Grecs datait de plus loin. Quelqu auteurs la cherchent dans l'héritage que firent les Gre des dépouilles qu'on arracha aux Perses dans les cham de Marathon ; d'autres la trouvent dans les tréso que fournit le commerce d'Athènes et de Corinthe

---

reprit l'étude de l'art oratoire, lorsque plusieurs de ses membr virent les rhéteurs grecs s'enrichir à Rome par leur enseignement.

3 Voyez Première partie ; *Zoïle*.

d'autres dans les largesses que Philippe fit jusqu'aux prêtres de Delphes, et dans l'asservissement de la Grèce par les Macédoniens. Mais n'est-ce pas là prendre l'effet pour la cause? Si les mœurs n'avaient pas été corrompues, on eût méprisé les trésors des Perses, rejeté l'or de Philippe, et battu les phalanges macédoniennes. La dégénération des Grecs remonte donc plus haut; et les nouveaux germes de corruption qu'ils rapportèrent d'Asie, les criminels désordres des successeurs d'Alexandre, les richesses du monde que le commerce des Ptolémées accumula dans leur capitale, ne firent que précipiter la décadence des principes et des choses. Depuis la barbarie primitive jusqu'au relâchement extrême qui suit la civilisation, la gloire et le luxe, les Grecs avaient parcouru tous les degrés : leurs destins étaient remplis. Les nations sont toujours aussi coupables que leurs philosophes; si ces derniers ne sont pas les organes de leur siècle, ils en deviennent bientôt les victimes. Il n'est que trop vrai que la majorité fait la loi : il est donc vrai aussi que les sophistes ne furent pas les auteurs de la corruption de la Grèce; ils n'en furent que les instrumens et les usufruitiers. Je ne prétends pas, au reste, entreprendre leur apologie; mais il convient d'être juste envers des hommes qu'on a cru ne pouvoir charger de trop d'accusations.[1]

---

1 Cf. Meiners, *sur le luxe des Athéniens*, et l'ouvrage du même auteur, *sur les progrès et la décadence des lettres chez les Grecs*; vol. I.er : *Sophistes*.

CHAPITRE IV.

Des sciences grammaticales.

Pays grecs. Il est assez curieux de remarquer que la Grè posséda un nombre prodigieux de rhéteurs et p de grammairiens savans, tandis que l'Égypte eu dans toute cette période, une quantité de gramma riens et de critiques, et ne compta pas un seul rh teur sophiste.[1]

Il n'est pas difficile de trouver la cause de phénomène. En Égypte, les savans vivent dans l'abo dance : dédaignant d'enseigner pour un salaire su perflu, ils préfèrent les travaux de l'érudition. E Grèce, la science n'est, pour ceux qui la professent qu'un moyen de fortune; ils n'en veulent qu'autan qu'il leur en faut pour recueillir des applaudissemen et des richesses.

Dans tous les pays grecs une seule école de philologi rivalisa avec le musée; c'était celle de Pergame dont le travaux furent supérieurs à ceux de la Grèce, et quel quefois égaux à ceux d'Alexandrie. Cratès de Malles la gloire de Pergame, fut assez savant pour défier Aris tarque, pour se déclarer contre ses principes de critiqu et sa recension d'Homère. Un motif particulier, le plu puissant que connaisse un auteur, armait le critiqu de Pergame contre celui d'Alexandrie : il avait pu

---

1 Si l'on donne le nom de sophiste à quelque savant d'Alexandrie ce mot ne doit pas désigner un homme qui professe pour de l'argent quelques principes de philosophie, de politique et d'éloquence.

blié aussi une recension des œuvres d'Homère; il avait, entre autres changemens, distribué l'Iliade en neuf livres; et il est probable que la division en vingt-quatre, adoptée par Aristarque, fut l'un des sujets les plus graves d'une dispute, dont les détails, au reste, nous sont inconnus. Strabon, qui vécut plus d'un siècle après ces grands hommes, n'osa décider de leur mérite; mais il les cite comme les coryphées de la philologie dans leur temps.

Une chose que le géographe nous apprend encore, c'est que Cratès faisait usage des poésies d'Homère pour donner des leçons de goût à ses disciples, et qu'il leur démontra que ce grand poëte avait suivi les règles qu'on donna depuis pour la composition de l'épopée.

Cratès laissa un grand nombre de disciples, et les *Cratéens* rivalisèrent long-temps avec les Aristarchéens. La rivalité qui existait d'abord entre les Lagides et les Attales, passa ainsi dans les écoles que ces deux dynasties avaient établies dans leurs capitales, et fit faire aux lettres les plus heureux progrès. Les temps où il n'existe entre les souverains d'autre rivalité pour le perfectionnement des connaissances sont si rares, que l'historien doit les signaler quand il les rencontre.

Cratès fit des infidèles jusque dans le camp de son rival; le jeune Zénodote d'Alexandrie adopta ses principes pour combattre Aristarque. En général, la secte des Cratéens fut long-temps célèbre. Ptolémée d'Ascalon publia un ouvrage particulier sur ses travaux.

Elle existait encore dans les premières années de l chrétienne, où il s'éleva contre elle de nouve adversaires.[1]

Pendant que les grammairiens de Pergame putaient contre ceux d'Alexandrie sur les nouve recensions d'Homère, la Grèce se contenta de ce que Pisistrate, Aristote et Euripide lui avaient laiss

Les rois de Macédoine, émules des Attales et Lagides, paraissent avoir fait exécuter des trava analogues à ceux de Cratès et d'Aristarque[2]. Il de fait qu'ils montrèrent, comme Alexandre, que to les princes imitaient alors, une grande affection po les vers d'Homère.[3]

Alexandrie. Cependant les sciences grammaticales ne furent cu tivées dans toute leur étendue qu'à l'école d'Alexa drie, et nous pouvons dire que la philologie naquit av elle. On s'était occupé auparavant de la révision quelques écrits anciens, et de l'explication des pa sages obscurs qu'on y remarquait; mais ces travau n'avaient pu créer ni la science de la critique, celle de l'interprétation, et ce ne fut que l'école d'A lexandrie qui vit naître entre ses mains, l'une aprè l'autre, les branches de la philologie.

Résolue de livrer aux âges futurs les monumen du génie grec dans leur intégrité primitive et enrichi

---

1 Fabricii *Biblioth. græca*, *I*, 361.

2 *Ibidem* : Homère.

3 Les premiers successeurs d'Alexandre affectaient même de pencher la tête et de lever les yeux comme ce prince.

d'explications, elle commença son travail par les *recensions*.

Les ouvrages des premiers temps de la littérature s'étaient répandus dans toutes les parties du monde grec; copiés avec une précipitation proportionnée à leur étendue, ils offraient des variantes nombreuses. Les copistes et les propriétaires remplaçaient par des leçons plus conformes à leur goût celles qui leur déplaisaient : le respect pour les opinions ou les mots d'un auteur n'était pas encore un devoir; on corrigeait les fautes sur les manuscrits mêmes, comme nous en agissons avec les livres de nos bibliothèques particulières. Les poëmes surtout éprouvaient ces altérations : on préférait tel dialecte, telle épithète, tel passage; on en rejetait tel autre. Les plus belles conceptions du génie grec, l'Iliade et l'Odyssée, avaient subi des altérations d'un genre particulier. Les rhapsodes, qui en récitaient les plus beaux morceaux aux Grecs ravis de les entendre, les défiguraient par différentes raisons : leur mémoire infidèle consacra des leçons inexactes; leur vanité substitua souvent aux beautés simples des figures, ou des phrases apprêtées.

Plus on s'éloignait de l'époque du créateur de l'Iliade, plus il devenait difficile de distinguer les bonnes copies de ses poëmes [1]. Peut-être cet auteur avait-il donné lui-même l'exemple de quelques variantes. Une tradition, qui n'est rien moins qu'absurde, veut qu'il

1 J'admets qu'Homère a connu l'écriture. Voyez les écrits de Wolf et de Sainte-Croix sur cette question.

ait récité ses vers dans différentes contrées : il en av
laissé peut-être des versions différentes.

Quoi qu'il en soit, les variantes devinrent si se
sibles que les législateurs même s'en occupère
Lycurgue, qui avait rapporté les poëmes d'Homère d
pays qui les avaient vus naître, les fit garder
Sparte comme un objet sacré : à Athènes, les lois
Solon veillaient sur l'ordre des chants et sur la fidéli
des rhapsodes. Cependant ces lois ne remédiaient p
à des abus consacrés par quelques siècles de duré
et Pisistrate chargea les grammairiens d'en entrepre
dre la réforme. Aristote et Euripide publièrent d
éditions nouvelles. Mais tous ces travaux n'offraie
que l'ébauche d'une véritable recension [1], entreprise
difficile que l'école d'Alexandrie s'en occupa penda
tout le temps de son existence.

Pour donner une édition critique d'un ouvrage [2]
on en recueillait les plus anciens exemplaires, ou le
fragmens qui en restaient ; on choisissait les leçons
d'après les règles du dialecte et de la prosodie ; o
recherchait la suite naturelle des parties détachées
on divisait les volumes ou l'ouvrage entier en livres e
en chapitres ; on ajoutait surtout des marques critique
aux variantes. La connaissance de ces signes devin
même une science particulière ; plusieurs grammai-

---

1 Cf. Wolf, *Prolegom. ad Homerum* ; D'Ansse de Villoison, *Anecdot. græc.*, *II*, *p.* 184.

2 Διόρθωσις

riens d'Alexandrie [1], des critiques de la Grèce et de l'Asie mineure, écrivirent des traités sur l'usage des *signes*. [2]

L'école d'Alexandrie se dévoua presque exclusivement aux recensions d'Homère : celles de Zénodote, d'Aristophane, d'Aristarque et de Tyrannion, se succédèrent de près au musée.

La recension de Zénodote fut toujours regardée par les anciens comme l'une des meilleures ; ils la citaient fréquemment avec éloge. Plus sévère que ses prédécesseurs, Zénodote avait retranché de son édition un grand nombre de vers suspects. Strabon et Apollonius, l'auteur du Lexique, blâmèrent cette liberté : un philologue de nos jours, en recueillant quelques-uns de ces vers rejetés, nous fait juger du goût de Zénodote. [3]

Il se peut, au reste, que nous confondions ici, à l'exemple des scoliastes, Zénodote d'Éphèse avec Zénodote d'Alexandrie, surnommé le jeune. [4]

Aristophane, disciple de Zénodote, n'hérita point de la rigueur de ses principes ; il modéra son ardeur réformatrice, et se contenta d'ajouter des marques aux vers proscrits par son maître.

Le disciple d'Aristophane, Aristarque, fut en re-

---

1 Voyez Première partie : *Héphestion*.

2 Diogène de Cyzique, Philoxène, etc. Le terme technique de ces signes est le mot σημεῖον.

3 Siebenkees, dans la Bibliothèque pour la littérature ancienne, etc., partie III, p. 80 (en allem.).

4 Voyez Première partie : *Zénodote*.

vanche plus sévère même que Zénodote ; aussi vi un grand nombre d'antagonistes s'élever contre l Cratès de Malles et Zénodote le jeune le comba rent avec une espèce d'animosité : Cléanthe mit d son opposition une modération plus philosophiq Ptolémée d'Ascalon, Callistrate et Didyme le gran continuèrent à combattre cette audacieuse recensic Une lutte aussi énergique prouve un grand adv saire. Aristarque ne s'était pas contenté d'ajouter u marque [1] aux vers d'Homère qu'il regardait comı authentiques, et de signaler ceux dont l'origine était suspecte [2] ; on l'accusait encore d'avoir su stitué des vers de sa façon à ceux du chant d'Achille. [3]

L'opposition que rencontra Aristarque, l'engagea corriger plusieurs fois son travail : il prétendait i poser son Homère à la postérité, et tel fut son asce dant, qu'on le combattit avec violence sans qu'on o rejeter ses éditions.

Les recensions d'Aratus et de Tyrannion excitère beaucoup moins l'attention des critiques.

La généreuse obstination avec laquelle les sava d'Alexandrie s'occupaient d'Homère, les empêc d'accorder une attention suffisante aux autres poët Il est vrai que nul ouvrage n'avait subi autant d'alt rations que l'Iliade et l'Odyssée. L'école d'Alexandı

---

1 C'était une étoile.

2 Il les notait d'un obélus.

3 Cf. *Biblioth. græca*, *I*, *p*. 364.

corrigea néanmoins les poëmes d'Hésiode, et elle estimait trop ceux de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane, pour qu'on puisse croire qu'elle les ait négligés. Ptolémée Évergète II fit des sacrifices considérables pour procurer au musée les meilleures éditions des auteurs tragiques.[1]

S'il n'était pas nécessaire de publier des recensions, c'est-à-dire des éditions entièrement corrigées de tous les bons auteurs, il était au moins utile qu'on les accompagnât de *commentaires* pour la postérité. L'école d'Alexandrie semblait appelée par le destin à exécuter cet important travail. Depuis long-temps les Grecs se livraient à l'explication de leurs auteurs classiques; ces études faisaient même partie de l'instruction élémentaire et grammaticale de la jeunesse. Quelques philologues s'en étaient déjà occupés dans un sens plus élevé; l'école de Socrate, Platon, Aristote et quelques autres avaient donné l'exemple d'une interprétation scientifique : mais leurs travaux n'étaient point comparables à ceux que publia l'école d'Alexandrie.

Cette docte société adopta un plan nouveau. Ses membres publièrent des périphrases sur les auteurs[2]; ils se communiquèrent des doutes[3], discutèrent les passages difficiles[4], et en proposèrent des solutions.[5]

---

1 Voyez Première partie : *Ptolémée Évergète II.*

2 Μεταφρασεις, παραφρασεις, μεταβολαι.

3 Ζητηματα, ἀποριαι, απορηματα, προβληματα.

4 Ἐξηγησεις.

5 Λυσεις.

Les membres du musée s'entretenaient habitue ment de ces sujets ; ils se distribuaient les rôles *demandans* et de *répondans* : les premiers étai chargés de découvrir et d'émettre des difficultés; autres, de les résoudre.[1]

Ces discussions s'ouvrirent d'abord sur l'Iliade l'Odyssée, et elles produisirent un grand nombre traités particuliers sur Homère : on écrivit sur *moyens poétiques*, ses *allégories*, ses *mythes*, *l'i tervention des dieux dans ses poëmes*, etc.

On considéra ce poëte comme géographe, comı historien, comme législateur, comme philosophe. Str bon, qui se laissa séduire quelquefois par l'autori d'Homère, fut sans doute induit en erreur par ses con mentateurs. On sait que les peuples de la Grè fixèrent quelquefois les limites des pays et décidère des querelles, les poëmes d'Homère à la main.

Après Homère, ce furent les autres poëtes ancie et les orateurs que les membres du musée che chèrent à expliquer pour l'avantage des âges futurs.

Il faut croire qu'aucun auteur ancien ne fut oubli par eux; car bientôt ils interprétèrent même les poëte d'Alexandrie. Callimaque, Lycophron, Aratus, Apol lonius de Rhodes présentaient aussi des difficultés on commenta leurs poëmes.

En général, l'école d'Alexandrie se dévoua pieu sement à la gloire des ouvrages sortis de son sein

---

1 Ενστατικοὶ et λυτικοί. Cf. Porphyr. *in scoliis e cod. Venet. editis ad Iliad. I*, 684. Valkenaer, *Diss. de scoliis*, *p.* 145.

Les disciples de Callimaque commentèrent non-seulement ses poëmes, ils perfectionnèrent ses autres ouvrages, particulièrement son Tableau des auteurs.[1] Les mêmes soins furent prodigués aux écrits d'Euclide, d'Ératosthène, d'Aristarque, et généralement à ceux de tous les hommes distingués qui laissèrent des disciples.

Si nous avions pu hériter de tous les travaux philologiques du musée, que de recherches pénibles et souvent infructueuses elles nous eussent évitées ! Les traditions étaient récentes ; elles transportaient pour ainsi dire sur le théâtre de beaucoup de faits maintenant ignorés. Les idées avaient changé, mais on connaissait encore celles du temps passé ; les expressions avaient vieilli, mais on en conservait le sens. Que de découvertes intéressantes nous cache aujourd'hui le voile dont les siècles revêtent à la longue toutes les productions de l'homme !

L'étude constante que l'école d'Alexandrie vouait aux auteurs anciens, l'amena à leur *classification.*

Quoiqu'il n'y ait point de dictature dans la république des lettres, il s'est trouvé chez tous les peuples des individus qui se sont permis d'assigner des rangs aux écrivains. S'il est des exemples d'injustices évidentes, si des corps savans même partagent quelquefois une erreur généralement reçue, c'est aux âges suivans à redresser les torts, à mieux signaler les bons et les mauvais auteurs.

A l'époque d'Aristophane et d'Aristarque, l'opinion était formée sur le mérite des anciens. Ces deux

---

1 Voyez Première partie : *Callimaque.*

célèbres critiques pouvaient essayer de leur assig des rangs ; ils le firent avec une grande sévérité.

Tous les auteurs contemporains furent exclus eux de leur tableau. La postérité a reconnu d cette règle un jugement équitable : aujourd'hui au contemporain d'Aristophane ou d'Aristarque n'est pl au premier rang des écrivains grecs.

Si nous pouvons nous confier à l'exactitude grammairiens et des scoliastes, le tableau d'Aris phane et d'Aristarque, préparé par les travaux de C limaque, était le suivant :

Poëtes épiques et héroïques : Homère, Hésio Pindare, Panyasis, Antimaque.

Poëtes ïambiques ou *ïambographes :* Archiloqu Simonide, Hipponax.

Poëtes lyriques : Alcman, Alcée, Sappho, Sté chore, Pindare, Bacchylide, Ibicus, Anacréon, Sim nide, Callinus, Mimnerme, Philétas, Callimaque.

Poëtes tragiques : Eschyle, Sophocle, Euripid Ion, Achæus, Agathon.

Poëtes de l'ancienne comédie : Epicharme, Cra nus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate, Platon ; *de moyenne comédie :* Antiphane, Alexis ; *de la nouve comédie :* Ménandre, Philippide, Diphile, Philémo Apollodore.

Orateurs : Antiphon, Andocyde, Lysias, Isocrat Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéride, D narque, désignés quelquefois comme *les dix de l'Attiqu*

Historiens : Hérodote, Thucydide, Xénophon Théopompe, Éphore, Anaximène, Callisthène.

Philosophes : Platon, Xénophon, Eschine, Aristote, Théophraste.[1]

Quelles études cette magnifique collection de classiques n'offrait-elle pas à la jeunesse, quelles leçons à l'âge mûr, quelles jouissances à tous les âges ! Pouvait-elle ne pas provoquer les excellens ouvrages dont l'école d'Alexandrie enrichit le monde grec ?

Quelques noms obscurs pour nous se rencontrent dans ce tableau des écrivains de la première classe; mais ces noms étaient autrefois illustres : Panyasis et Antimaque, par exemple, avaient laissé des épopées classiques ; le premier avait chanté les exploits d'Hercule, le second le siége de Thèbes. Il n'entre pas dans notre plan de rappeler ici les droits que les autres écrivains, peu connus aujourd'hui et inscrits au premier rang par des critiques sévères, s'étaient acquis à cet honneur.

Jusqu'ici nous n'avons fait connaître encore que les auteurs de la *première classe*[2]. La *seconde* se composait des auteurs de la pléiade générale et de ceux de la pléiade tragique[3]. Cette distribution est un nouveau monument de l'excellent goût des membres du musée.

Après les travaux de recension, d'interprétation et de classification, l'école d'Alexandrie publia encore des élémens d'histoire littéraire, des théories de belles-lettres et de grammaire.

---

1 Voy. Proclus, *in Chrest.*, *p.* 340.

2 Ταξις πρωτη.

3 Δευτερα ταξις.

Callimaque rédigea le premier un immense ouvra
sur les bons auteurs dans tous les genres. Ce ne po
vait être simplement une liste indicative ; c'étai
plutôt des élémens d'histoire littéraire, que perfectio
nèrent ses disciples.

Lycophron publia des travaux analogues sur l
auteurs comiques et sur la comédie ancienne. Ér
tosthène passa en revue les anciens historiens et l
géographes.

Comme toutes les parties d'un livre classique n'
taient pas également dignes de servir de modèles
l'école d'Alexandrie rédigea des instructions partic
lières ou des théories de belles-lettres [1] dans lesquell
elle signalait les beaux passages, discutait les faibles,
traçait des règles et des principes. Les livres de rhé
torique, de poétique et celui des doctrines [2], publié
par Aristote, avaient préparé ces travaux.

Les théories de grammaire étaient d'une nécessit
encore plus urgente. Les auteurs grecs étant de pay
et d'âges si différens, il fallait des règles spéciale
pour l'intelligence du dialecte de chaque région, du
langage de chaque époque.

La position particulière de l'école d'Alexandrie lui
présentait de nouveaux motifs pour désirer de bonnes
théories de langue grecque. Jetée sur une terre étran-
gère, dans une ville qui était à la fois colonie macé-
donienne, égyptienne, grecque et judaïque ; voyant

---

1 Διδασκαλίαι.

2 Βίβλος διδασκαλιῶν.

chaque jour la langue se détériorer au milieu de tant de barbares, elle dut songer aux moyens de prévenir une corruption absolue.

Cependant les écrivains d'Alexandrie semblent avoir hésité d'abord sur le langage qu'il convenait d'adopter. Les uns employèrent le dialecte macédonien, tel qu'il s'était modifié dans une ville grecque d'Égypte; les autres préférèrent la *langue commune*, qui n'était que l'absence de tout dialecte [1]. Il est à croire que les sons désagréables du dialecte macédonien décidèrent les auteurs d'Alexandrie à préférer la langue commune; plus tard des causes analogues produisirent un nouveau changement dans le langage des écrivains du musée. L'école des juifs d'Alexandrie s'était fait ce style particulier qu'on nomme *hellénisme judaïque*, et qui offre beaucoup de constructions et de locutions orientales. Les Grecs, frappés de la négligence et de la barbarie de ce style, s'appliquèrent alors à l'atticisme avec un zèle particulier, et les efforts de plusieurs grammairiens n'eurent d'autre but que de rétablir le langage d'Athènes dans toute sa pureté. La ville d'Alexandrie employait donc quatre dialectes différens, et il faut les distinguer soigneusement en discutant son langage. [2]

Les théories de grammaire dont nous venons de

---

1 Κοινὴ γλῶσσα.

2 Nous avons de bons traités sur le dialecte macédonico-alexandrin, de Sturtz et Plank, fils; mais il manque encore beaucoup de détails, qui ne peuvent être fournis que par des recherches toutes particulières.

montrer le besoin, s'exécutaient en langue commune, et se trouvaient préparées en quelque sorte par les travaux d'Aristote, de Platon, et même de Cynéthas de Chio [1]. Cependant l'école d'Alexandrie traita cette science nouvelle avec la supériorité que lui donnait son immense érudition. La plus ancienne grammaire d'Alexandrie qui nous soit parvenue est celle de Dionysius de Thrace, auteur de la seconde période : on ne peut douter néanmoins qu'il n'en ait été publié un grand nombre dans la première.

Après avoir tracé dans les théories les règles du langage, l'école d'Alexandrie s'occupa des mots ou des phrases en particulier, et elle composa des *lexiques*. Ces recueils différaient sous plusieurs rapports de ceux que nous publions aujourd'hui sous le même nom. On fit d'abord des lexiques pour expliquer les dictions d'un auteur, celles d'une classe d'auteurs, celles des écrivains de la même province [2]. On publia plus tard des lexiques universels [3] ; travail qui ne fut exécuté que dans la seconde période de l'école d'Alexandrie, lorsque l'interprétation cessa d'occuper aussi vivement cette illustre société.

---

1 On les intitulait : *Τεχναι γραμματικαι.* On donnait aux anciens grammairiens les noms de *κριτικοι* et de *γραμματικοι.* Plus tard on distingua les grammairiens des critiques ; et Galien fit un traité intitulé : *ἀν δυναται τις ειναι κριτικος και γραμματικος.* Les anciens donnaient aux auteurs de grammaire les noms de *τεχνικοι* et de *τεχνογραφοι.*

2 Les titres de ces divers lexiques étaient : *λεξεις ; λεξεις γραμματικαι ; λεξεις κωμικαι ; γλωσσαι*, etc.

3 *Συναγωγη λεξεων πασων.*

Les philosophes, les médecins et les astronomes d'Alexandrie partagèrent ces travaux avec les grammairiens; le musée fut essentiellement une école de grammaire, et on ne saurait trop louer cette école de la modestie et de la sagesse avec lesquelles elle exécuta les travaux de ce genre.

Si l'on se sentait disposé à juger trop sévèrement les savans de l'école des Lagides, il faudrait considérer que nous devons à ses soins les monumens du génie grec, qu'ils les ont tirés de la poussière des siècles, et que leurs travaux ont éclairé les nôtres : si leurs propres ouvrages ont péri, la science s'est au moins transmise jusqu'à nous par les disciples que leur procurèrent les générations suivantes : s'ils se sont trompés quelquefois en fait de critique, nous n'avons que trop souvent reproduit leurs erreurs, et aujourd'hui même nous sommes à peine d'accord sur les principes de cette science. L'école d'Alexandrie a trop commenté; elle a suscité quelquefois de vaines difficultés pour avoir la gloire de les résoudre : mais c'est encore l'histoire de notre siècle; si nous voulons juger sévèrement ceux qui nous ont précédés dans la carrière, au moins rendons-nous la même justice. Quel institut peut avoir à notre indulgence plus de titres que celui qui commande notre admiration? Tandis que la Grèce dépérit, l'école d'Égypte, entourée de barbares, recrutée de savans de la zone glaciale et de la zone torride, conserve le goût des belles-lettres, propage l'amour de la science, et publie d'utiles ouvrages!

CHAPITRE V.

De l'Histoire.

Pays grecs.

Il en est des ouvrages historiques comme des événemens dont ils conservent la mémoire : leur nombre est si grand qu'il faut condamner à l'oubli tout ce qui n'offre pas un intérêt particulier. Il faut appliquer spécialement cette maxime à la période qui suivit Alexandre le grand. Aucune autre ne produisit un plus grand nombre d'historiens.

Ils s'occupèrent principalement de l'*histoire d'Alexandre*, de celle des *peuples d'Asie et d'Afrique*, des *antiquités grecques*, de *biographies*, de *récits merveilleux*, et de l'*histoire contemporaine*.

La gloire des Grecs venait de briller jusques au-delà des régions fabuleuses; et si Xénophon, historien d'une défaite et d'un retour désastreux, avait été lu avidement, quel enthousiasme devait inspirer le narrateur d'une suite de victoires remportées par Alexandre dans des contrées alors neuves pour la curiosité des Grecs !

Cependant aucun ouvrage grec de première classe ne transmit à la postérité cette gloire nouvelle ; et si d'autres fois le charme du style et les ressources de l'art avaient abusé le lecteur sur la grandeur des faits, ce furent cette fois les événemens seuls qui assurèrent quelque succès à des productions médiocres. Le plus grand reproche qu'on doive faire à l'historien est, après l'inexactitude, celui de

l'exagération : la critique doit être inexorable lorsque les écrivains sont assez mal adroits pour couvrir d'une fausse pompe des événemens grands par eux-mêmes. Les historiens d'Alexandre tombent tous dans ce défaut.

Ceux qui accompagnèrent le roi de Macédoine, Anaximène, Callisthène, Onésicrite, Hiéronyme et Aristobule lui-même, étaient encore tout éblouis des merveilles qu'ils avaient vues; ceux qui entendirent leurs récits, voulurent renchérir même sur les témoins oculaires. Le résultat inévitable de ce faux système fut de jeter une teinte fabuleuse sur des événemens auxquels la simple vérité convenait le mieux. Dès que l'historien détruit la foi du lecteur, il ne lui laisse plus que l'ennui.

Cependant les écrits de Charis sur la vie privée d'Alexandre ; ceux d'Éphippus sur les funérailles de ce prince et sur celles d'Héphestion ; les itinéraires de Béton et de Diognète sur les marches des armées de terre; celui de Néarque sur les courses de la flotte, fournirent des matériaux précieux aux historiens.

Nous regrettons également la perte de l'histoire des princes de Macédoine par Marsyas de Pella [1], et les journaux que Diodore et Eumène avaient rédigés sur les actions d'Alexandre. [2]

Les historiens qui succédèrent aux contemporains d'Alexandre, ajoutèrent de nouvelles exagérations et

---

1 Cet ouvrage contenait beaucoup de détails sur la vie d'Alexandre.

2 Les fragmens qui nous en restent sont très-exacts.

de nouvelles erreurs aux fautes anciennes ; rarement on osa renoncer aux unes et corriger les autres. Hégésias de Magnésie eut un grand nombre d'imitateurs : son récit était déclamatoire. Eratosthène n'eut pas un seul disciple : il avait entrepris de corriger les erreurs des historiens d'Alexandre.[1]

Après le premier transport excité par les exploits du héros macédonien, on s'occupa de l'histoire des peuples dont il avait fait connaître l'existence aux Grecs. Bérose, le Manéthon de la Chaldée, publia les antiquités de Babylone, d'après les archives du temple de Bélus, dont il avait été le prêtre ; Hécatée fit connaître aux Grecs les antiquités ou l'histoire ancienne des Juifs ; Hiéronyme d'Égypte s'occupa des choses phéniciennes ; Mégasthène et Daïmaque écrivirent sur les curiosités de l'Inde ; Timée de Sicile, sur celles de la Syrie et de ses villes principales ; Asclépiade, sur les choses remarquables de la Bithynie.

La haute antiquité que s'attribuaient la plupart de ces peuples, paraît avoir réveillé la jalousie des Grecs, et les avoir engagés à mettre au jour les monumens de leur histoire primitive. Philochore publia une histoire d'Athènes qui remontait aux siècles les plus reculés et se terminait à la mort d'Antiochus Théos. Le plus souvent les historiens qui s'attachaient aux antiquités, choisirent un titre vague qui leur permît de s'occuper des hommes et des monumens, des traditions et des

---

1 Cf. *Bibl. græca*, *III*, *p.* 41 ; et de Sainte-Croix, Examen critique des historiens d'Alexandre le Grand.

fables, des événemens historiques et des phénomènes de la nature. Tels étaient les *Macédoniques* de Duris de Samos [1]; les *Choses siciliennes*, par Callias de Sicile [2]; les *Choses de la Samothrace*, par Idoménée de Lampsaque; les *Antiquités des Rhodiens*, par l'historien Zénon. Un poëte historien, Rhianus, s'occupa dans ses vers des choses remarquables de l'Élide, de la Thessalie, de l'Achaïe, de Messène, d'Ilium, etc. Après que les conquérans de l'Asie eurent fait connaître tant de merveilles, les écrivains grecs s'empressèrent d'exposer aussi celles des différentes régions de la Grèce.

Une autre classe d'historiens de cette période s'occupa de l'histoire mythologique, de celle des anciennes divinités et des héros de la Grèce. Euhémère, l'ami du roi Cassandre, traça, d'une main qu'on regarda comme impie, l'origine du culte des dieux, telle qu'il prétendait l'avoir découverte dans les archives des temples. Cléanthe écrivit aussi sur les dieux, leurs combats, et les mythes qui concernaient leur origine. Le même écrivain composa une histoire des héros. Ce que les siècles nous ont laissé de plus complet dans ce genre, est la bibliothèque d'Apollodore.

Après les dieux et les héros on s'occupa des législateurs, des philosophes, des poëtes, des acteurs même, en général de tous les personnages qui avaient joué un rôle marquant sur la scène du monde.

Apollodore publia une histoire des législateurs, et

---

1 Cet ouvrage renfermait beaucoup de détails sur Alexandre.

2 On y trouvait des détails sur Agathocle, tyran de Syracuse.

une autre des sectes philosophiques ; sans craindre de déroger à la gravité de son style, l'historien des dieux, des législateurs et des philosophes, se fit celui des courtisanes d'Athènes. Antigone de Caryste publia des biographies et des commentaires historiques sur Pyrrhon et ses partisans ; Clitomaque écrivit sur les sectes philosophiques ; Chrysippe de Soles, sur les anciens physiciens, (qu'on ne distinguait pas des philosophes) ; Alexandre Cornélius, savant grec qui vivait à Rome, sur les pythagoriciens et leurs symboles. Démétrius Magnès eut la générosité de revoir les écrits de ses prédécesseurs, et de prévenir les erreurs de la postérité, en traitant des historiens, poëtes et autres écrivains qui avaient porté le même nom. On fournit, enfin, aux historiens une quantité de matériaux dans des écrits publiés sous le titre de Mélanges. Euphorion laissa des mélanges sur les poëtes lyriques, sur l'Attique, sur l'histoire ; Hérodias en avait composé sur la comédie en général.

La polygraphie était devenue un besoin pour un peuple dont l'activité n'avait plus d'autre aliment. En même temps le mauvais goût des lecteurs faisait un accueil trop favorable aux productions les moins dignes d'indulgence. Outre les nombreux recueils de choses merveilleuses (θαυμασια), on composa des traités sur les temples, sur les offrandes qu'on y venait déposer ; sur les citadelles, les portiques, les galeries de tableaux. Polémon, qui est connu dans l'histoire littéraire par un recueil d'épigrammes, avait laissé des traités sur les choses curieuses d'Athènes,

de Sparte et de Sicyone. Euhémère s'était occupé des pyramides de l'Égypte.[1]

Les ouvrages les plus utiles que produisirent les historiens de cette féconde période, furent des écrits sur les événemens de leur temps : Démocharis, neveu de Démosthène, traça l'histoire des événemens arrivés dans la ville d'Athènes ; Straton composa le récit des guerres que les Romains firent aux derniers rois de Macédoine ; Philiscus, celui des guerres entre les Carthaginois et les Romains dont la Sicile fut le théâtre ; Théophane de Lesbos s'occupa du tableau des guerres de Mithridate.

Deux ouvrages de cette classe éclipsèrent la foule des productions médiocres du même genre ; ce furent ceux d'Aratus et de Polybe. Le premier avait écrit l'histoire de la ligue achéenne et celle de ses propres actions ; l'autre nous a laissé une histoire universelle sur les événemens qui se sont passés depuis l'origine de la seconde guerre punique jusqu'à la fin du royaume de Macédoine. Cet ouvrage ne comprend qu'un espace de cinquante et quelques années ; mais c'est un chef-d'œuvre. Ambassadeur de là ville de Mégalopolis, l'une des plus considérables de l'Arcadie, compagnon d'armes de Scipion et en quelque sorte successeur des Aratus et des Philopémen, Polybe réunissait à ses grands talens toutes les connaissances qui font l'historien. Le premier des anciens, il voulut écrire une histoire *pragma-*

---

1 On peut voir dans Vossius (*de historicis græcis*) la fécondité prodigieuse des écrivains polyhistoriques de cette période.

tique, indiquer les causes des faits et analyser leurs résultats. C'est d'après ce principe simple qu'il offre à nos yeux, avec une rare supériorité de conception et de méthode, les grands événemens qui s'étaient passés sur la scène du monde. En blâmant le style de cet écrivain, Denys d'Halicarnasse remplit son devoir de critique; mais Tite-Live, en adoptant les récits de Polybe, lui accorde un suffrage qu'approuva la postérité. Un grand historien de nos jours regrette dans Polybe l'art de Xénophon et la force de Thucydide : il convient que l'historien de Mégalopolis n'est pas celui des hommes du monde ; mais il le proclame celui des hommes d'état[1]. Brutus s'occupa, dans ses dernières années, d'un abrégé de Polybe : dans les temps modernes, deux guerriers, le chevalier Follard et le colonel Guichard, ont ajouté à l'ouvrage de Polybe des commentaires qui honorent les trois écrivains.

La littérature grecque se trouva donc enrichie, à la fin de cette période, de quelques chefs-d'œuvre et d'immenses matériaux pour l'histoire. Le monde connu n'était plus le même qu'avant Alexandre. Les Grecs s'étaient répandus jusque dans les Indes et dans les Gaules : ils s'étaient familiarisés avec des nations dont leurs ancêtres avaient à peine entendu prononcer les noms ; ils puisèrent dans les livres et les traditions de ces peuples des connaissances nouvelles, qu'ils s'empressèrent de communiquer au monde savant. D'un

---

1 Jean de Muller ajoute à ce jugement que la *raison* qu'il trouve dans Polybe vaut bien l'art et la force de ses prédécesseurs.

autre côté, la langue grecque étant devenue la langue universelle, il en résulta que les peuples qui ambitionnaient la célébrité, publièrent en grec l'histoire de leurs exploits.

Ce grand nombre de matériaux ne demandait que quelques historiens assez éclairés pour rejeter la fable, assez simples pour aimer la vérité, assez habiles pour saisir l'ensemble des faits. Ces qualités nous auraient valu d'excellens ouvrages d'histoire : il ne fallait pas même des hommes de génie pour faire connaître à la postérité les nouvelles découvertes des Grecs.

La ville d'Alexandrie, qui réunissait dans ses bibliothèques les meilleurs ouvrages et dans ses musées les écrivains les plus célèbres, a produit très-peu de bons historiens. On y attachait trop de prix à l'étude des belles-lettres et de la philologie. Ces travaux touchaient au genre historique, et demandaient quelque connaissance des événemens et des hommes du temps passé; mais l'école d'Alexandrie se contenta de ces emprunts et oublia d'enrichir l'histoire. Les principes mêmes de cette science n'étaient pas encore établis, et le musée n'essaya jamais de les discuter. Or, il y a deux sortes de principes à suivre en histoire, ceux de la *science* et ceux de l'*art*.

Que faut-il considérer dans les événemens? c'est à la science à le découvrir. Comment faut-il les exposer? c'est à l'art de nous l'apprendre.

Que faut-il considérer dans les événemens? En général, qu'y voyons-nous? Les familles s'agrandissent, se répandent sur le globe et forment des peuples différens.

Ceux-ci jouissent, dans un calme fortuné, des biens de la terre; ils instituent des fêtes et célèbrent avec pompe le culte de leurs dieux. Bientôt ils se voient disputer leurs biens, puis leur territoire, par des voisins envieux de leur prospérité. Les peuplades moins favorisées de la fortune forment des alliances entre elles pour dépouiller les plus opulentes. On se livre des combats, et des milliers d'hommes rougissent de leur sang la terre qu'ils ont arrosée de leur sueur. Celui qui a tué le plus grand nombre de ses semblables, est décoré du laurier; l'innocence même chante sa gloire. Il sait manier l'épée, on lui confie le sceptre. Ses descendans héritent de son pouvoir, de sa prudence, de sa valeur; ils donnent à leurs peuples des lois sages, encouragent les travaux rustiques, favorisent le commerce et font fleurir les sciences et les arts. L'homme élève des monumens impérissables ; mais il s'ensevelit lui-même au pied de ses œuvres : les richesses amènent la corruption ; les peuples et les princes dégénèrent. Des voisins plus grossiers, plus robustes, envahissent cette terre fortunée, et les barbares siégent dans la patrie du luxe et du bon goût. Ces barbares répètent le même cercle vicieux; ils vont même plus loin que leurs prédécesseurs : ils dédaignent d'obéir, bannissent leurs rois, se disputent le pouvoir, s'égorgent les armes à la main et au nom des lois. Ils se désabusent enfin ; mais la défiance est le fruit amer de leurs erreurs, et, pour sauver leur existence pendant quelques siècles encore, le peuple, les grands et les rois s'enchaînent mutuellement. Est-ce là tout ce qu'il faut voir dans l'histoire ? Quel principe assigner à une pareille science ?

Mais non, l'histoire n'est pas un récit bizarre ; ces jeux des hommes et des événemens forment un ensemble, partent d'une cause, vont à un but, et ce but est digne de la Providence qui veille sur le sort des êtres. Ce but est, ou le bonheur présent de l'homme, ou son perfectionnement, moyen de son bonheur futur ; il n'en peut exister d'autre. Or, ce n'est point le bonheur présent, tout le prouve : c'est donc le perfectionnement, quelque défectueuse que puisse être l'application de ce principe dans une science où l'on ne voit encore que par fragmens, comme dans toutes les autres. Si, toutefois, nous retranchions de l'histoire l'intervention de la Providence, quelques-unes de ses parties pourraient encore nous plaire; mais l'ensemble nous repousserait, ce ne serait plus une science.

Une conséquence rigoureuse de ce que nous venons d'avancer, est qu'un grand nombre d'ouvrages regardés comme des chefs-d'œuvre ne sont que des monumens de l'art historique. [1]

Non-seulement l'école d'Alexandrie n'a point recherché le principe de cette science ; elle n'a pas même discuté le principe de l'art, quoiqu'elle ait tâché d'établir des théories sur toutes les parties de la composition. Les principes de l'art historique sont au reste si simples, si généralement admis, qu'il serait superflu de s'y arrêter.

Si les membres du musée ont négligé la théorie

---

1 Nous n'aurons peut-être jamais l'ouvrage dont Bossuet avait conçu l'idéal, et dont il a laissé un magnifique aperçu.

de l'histoire, les reproches que nous pourrions le en faire, seront adoucis par l'exposition des mat riaux historiques qu'ils ont amassés pour les siècl suivans.

Les grands événemens qui avaient signalé le règı d'Alexandre, excitèrent en Égypte le même enthoı siasme qu'en Grèce, et de plus un grand exemple f donné aux savans d'Alexandrie par le premier prin qui favorisa leurs travaux. La relation des conquêt d'Alexandre que publia Ptolémée Soter, fut un modè d'exactitude et d'impartialité. On n'adressa jamais cet ouvrage le blâme d'exagération que n'évita poir celui de son compagnon d'armes, Aristobule, que l'exa Arrien consulta aussi pour composer sa relation de victoires d'Alexandre.

L'excellent ouvrage du Lagide paraît avoir déter miné Ératosthène à revoir et à corriger les autre relations publiées sur Alexandre : il aurait pu pro duire un plus heureux effet encore, et engager Démé trius de Phalère à suivre l'exemple de son roi et tracer l'histoire des guerres intéressantes que se livrè rent les généraux d'Alexandre. [1]

Cependant, quel que fût l'enthousiasme des Alexan drins pour le fondateur de leur ville, quelle que fût la puissance de l'exemple de Ptolémée Soter et d'Ératosthène, les savans du musée ne s'occupèrent plus des conquêtes des Macédoniens. Un auteur moderne, qui reproche à l'école d'Alexandrie le mauvais goût qui

---

1 Voyez Première partie : *Démétrius* et *Ératosthène*.

caractérise les historiens d'Alexandre, commet une grande erreur et une grande injustice [1]. Il désigne la première classe des historiens du roi de Macédoine sous le nom de *romanciers d'Alexandrie* ou écrivains de l'école orientale [2]. Il place à la tête de cette école Hégésias de Magnésie, Callisthène, Onésicrite, Clitarque, etc. Mais l'historien Hégésias n'a rien de commun avec l'école d'Alexandrie ; il n'est pas le même que le philosophe Hégésias, qui se trouva à la cour de Soter. Callisthène d'Olynthe, Onésicrite d'Égine et Clitarque d'Éolie n'ont jamais fait partie de l'école d'Alexandrie ; ils auraient pu lui communiquer leur mauvais goût, mais ils n'ont point adopté le sien. Il est absolument faux que les savans du musée aient corrompu les relations des guerres d'Alexandre ; eux seuls ont songé, au contraire, à rectifier les erreurs nombreuses qui s'étaient glissées dans tous ces récits.

Après avoir donné sur Alexandre deux ouvrages excellens, le musée cessa d'écrire sur ce prince, et son silence fait en même temps l'éloge de son goût et celui des écrits de Soter et d'Ératosthène.

En général les productions historiques furent moins nombreuses à Alexandrie que dans les pays grecs. Nous en distinguons cinq classes : *ouvrages sur des peuples anciens nouvellement connus*, *antiquités*

---

1 Chaussard, dans sa traduction d'Arrien, vol. I.er, p. IX.

2 La différence entre les compositions de ces historiens et de ceux de l'Orient est énorme ; l'expression d'*école orientale* n'est pas juste.

grecques, biographies, histoire contemporaine, chr nologie.

Ceux des anciens peuples que l'école d'Alexandı fit le mieux connaître, sont les Égyptiens et les Jui

Manéthon, voyant paraître sur la scène du mon grec des peuples inconnus, s'empara des trésors l'antique Egypte, et révéla aux nations surprises ur existence des plus anciennes et des plus glorieuse Quelles sources plus respectables pour l'histoire d'u empire que les archives des prêtres d'Égypte, qı étaient eux-mêmes la royauté invisible; de ces prê tres qui paraissent avoir eu des relations avec ceux d l'Éthiopie, de l'Inde et de l'Asie moyenne[1]! Un phé nomène littéraire dont on se plaît quelquefois à con tester l'éclat, la version grecque des livres mosaïques donnait à l'ouvrage de Manéthon un nouvel intérêt L'histoire et la législation des Israélites étaient liée étroitement à l'histoire et à la législation de l'ancienn Égypte : si les savans du musée ont accordé à cett communication et aux sources historiques qui pouvaien l'expliquer, toute l'attention qu'elles méritaient, ils on dû y puiser des vérités que nous leur envions. Que les Pharaons dont parle Moïse aient régné sur l'Égypte entière ou sur une partie de cette contrée, leurs prêtres n'ont pu ignorer les rapports qu'Aaron et Moïse eurent avec ces princes. Leurs récits fussent-ils entièrement différens de ceux de nos écrivains sacrés, nous n'en

---

1 Voyez les dissert. de l'abbé Mignot sur les anciens philosophes de l'Inde, au vol. 31 des Mém. de l'Acad. des inscriptions.

serions pas moins curieux de voir ce qu'ils mettent à la place du merveilleux qui plane sur l'histoire de Moïse. Nous sommes, sans nous en douter, si convaincus de l'insuffisance humaine, que nous attachons moins de prix à l'histoire lorsqu'un seul témoin peut nous l'apprendre. Nous chérissons aussi les variantes parce qu'elles promettent des découvertes à notre sagacité; sans le plaisir de jeter quelque lumière sur une scène ténébreuse, sans la jouissance de débrouiller un chaos, l'étude de l'histoire serait trop monotone.

Outre l'histoire des Égyptiens par Manéthon et celle des Juifs par Moïse, l'école d'Alexandrie fit encore connaître aux Grecs celle de quelques peuples de l'Asie et de l'Afrique méridionale. Les Ptolémées envoyèrent à plusieurs reprises des voyageurs en Éthiopie, sur les côtes de l'Arabie, aux Indes et dans l'Afrique proprement dite. Les relations de ces voyageurs donnèrent des éclaircissemens sur beaucoup de questions d'histoire, quoique leur premier but fût la géographie, l'étude des routes praticables et celle des productions des pays. [1]

Un ouvrage qu'il serait intéressant de pouvoir consulter, est celui de Callimaque sur les institutions des peuples barbares.

L'étude des antiquités grecques était pour l'école d'Alexandrie une occupation habituelle: elle ne pouvait s'en passer pour l'interprétation des anciens auteurs. Cependant elle ne publia que très-peu d'ouvrages sur

---

1 Voyez ci-dessous : *Géographie*.

ces matières, et le traité d'Apollonius de Rhodes sur l'origine des villes est presque l'unique écrit de ce genre. Encore Apollonius s'occupait-il spécialement de l'origine d'Alexandrie, qui était et qui est encore connue suffisamment.

Ce n'est pas que l'école d'Alexandrie n'ait publié un grand nombre d'ouvrages où l'histoire ancienne des Grecs se trouvait éclaircie; mais ces éclaircissemens étaient disséminés dans des écrits de philologie, avec lesquels ils disparurent.

Les savans du musée, au lieu de chercher à faire connaître les faits de l'histoire grecque, s'attachaient aux traditions de leurs poëtes, regardant Homère et Hésiode comme des sources historiques.

Nous avons vu que quelques écrivains de cette période se sont occupés à éclaircir la partie historique de la mythologie, à démontrer l'origine purement humaine de quelques divinités; d'autres avaient analysé l'histoire des héros et des législateurs. L'école d'Alexandrie ne se livra point aux travaux critiques de ce genre: conservatrice de l'antiquité classique, elle se serait affligée de voir détruire des erreurs qui lui étaient chères.

Elle traça cependant quelques biographies; mais, respectant les dieux et les héros, son choix se fixa sur les philosophes.

Démétrius de Phalère avait écrit sur quelques-uns des plus grands hommes de la Grèce: un disciple de Callimaque, Hermippus, laissa des traités sur les mages, sur Platon, Aristote, Théophraste, Arcésilas;

sur les disciples d'Isocrate et sur Gorgias ; sur les législateurs, les sept sages ; enfin, sur Lycophron. Sphérus le stoïcien publia des biographies de Lycurgue, de Socrate, de Ménédème.

Sotion d'Alexandrie traita de la succession des philosophes, et Satyrus publia encore des biographies de philosophes.

L'école d'Alexandrie légua donc à Diogène de Laërte, à Suidas et à d'autres écrivains, de riches matériaux pour la biographie des anciens. Elle en laissa beaucoup moins pour l'histoire de son temps. L'antique Égypte jugeait au moins ses rois après leur mort. Les savans du musée, attachés au monde classique des Grecs, ne trouvent autour d'eux rien qui puissc occuper leur crayon. Quelques poëtes du musée chantent les Lagides, quelques doctes courtisans les flattent, quelques satiriques les poursuivent d'épigrammes et de sobriquets ; mais tous dédaignent de rédiger leurs annales. C'était au reste une entreprise difficile d'écrire l'histoire de cette dynastie dans ses propres palais. Rappeler la grandeur des premiers Lagides, c'était accuser la mollesse de leurs successeurs ; les juger avec sévérité, c'était offenser ceux qui n'avaient d'autres titres au trône que le mérite de leurs aïeux.

Il eût donc été à désirer que les Lagides eux-mêmes, à l'exemple de Soter, écrivissent l'histoire. C'est en général le devoir des princes de rendre à leurs successeurs le compte que ne peuvent leur demander leurs sujets. Cependant un seul Lagide, Ptolémée Évergète II,

laissa des commentaires historiques sur son règne. Callimaque avait rédigé également des commentaires de ce genre ; le philosophe Satyrus avait écrit sur les différens peuples d'Alexandrie : mais ces travaux n'eurent point de charmes pour les membres du musée, et tout ce que nous a laissé pour l'histoire contemporaine la plus savante des écoles, se réduit à des mélanges.

On ne doit revendiquer au musée ni le monument d'Adulis, ni l'inscription de Rosette.

Le monument d'Adulis, ou plutôt celle des parties de ce monument qui se rapporte au troisième Lagide, doit être regardée comme un hommage décerné à ce prince par une province éloignée [1]. Ses inscriptions ne peuvent avoir été rédigées par des membres du musée : le style en est trop mauvais ; il n'offre aucune des beautés que comporte ce genre. Le style lapidaire est imposant dans sa simplicité ; les inscriptions de la pierre d'Adulis sont un étalage de grandes phrases : on ne peut, en les lisant, s'empêcher de croire qu'une ville obscure, surprise par l'arrivée de son prince, s'est hâtée de lui décerner ces prolixes louanges.

L'inscription de Rosette est un monument de reconnaissance décerné à Ptolémée V Épiphane par les prêtres de cette ville : il pouvait devenir une leçon pour les membres du musée ; mais il ne leur appartient sous aucun rapport.

Si cette période nous a laissé peu de bons ouvrages d'histoire, il ne faut, pour en comprendre les causes,

---

1 Cf. Première partie, p. 127.

qu'envisager l'état des études historiques. La géographie et la chronologie, qu'on appelle vulgairement les yeux de l'histoire, avaient fait trop peu de progrès pour favoriser ceux de l'histoire elle-même. Avant Alexandre les Grecs ne connaissaient exactement que la Grèce et les côtes des régions voisines.

Ils n'avaient pas songé à faire une science des données chronologiques : long-temps ils avaient compté par générations ; ils datèrent ensuite du règne de quelque dieu, héros ou roi d'une époque incertaine. La seule ère que les Grecs suivissent généralement est à peu près absurde. Si l'on nous apprenait pour la première fois dans l'âge mur, que la grande époque de l'histoire grecque est le triomphe de Corébus, nous ne pourrions jamais le comprendre. Ce fait n'était certainement pas plus important que le triomphe de tel chevalier aux tournois du moyen âge, et quel que soit encore à nos yeux le prix d'une écharpe donnée par Clémence Isaure, nous ne voudrions pas faire d'un pareil événement une époque historique. Les annales du genre humain ne présentent plus rien de semblable : tous les peuples choisissent pour ère principale le plus grand événement de leurs annales, l'époque de leur première union sociale, celle d'une grande catastrophe, celle d'une expédition fameuse ; les Grecs seuls prennent pour base de leurs dates le triomphe d'un athlète !

Cette ère, qui ne devait pas rester celle d'une science, pouvait du moins servir aux calculs chronologiques ; on pouvait en établir la concordance avec les années

des archontes d'Athènes, et avec les ères des peuples de l'Asie et de l'Afrique. On fit, en effet, dans cette période, quelques travaux relatifs à la chronologie : les calculs des Indiens, des Babyloniens et des Égyptiens, que les Grecs connurent depuis Alexandre, paraissent avoir provoqué leur émulation.

La chronologie d'Ératosthène, qui donnait en même temps la généalogie des rois d'Égypte, et les marbres de Paros, furent les travaux chronologiques les plus précieux de cette période.

Les marbres de Paros, qui contiennent les dates des principaux événemens de l'histoire grecque pendant un espace de treize siècles, commencent à Cécrops, à l'année 1582.e avant l'ère chrétienne, et se terminent à l'année 254.e de la même ère : ils seront d'un prix inestimable quand leur authenticité ne sera plus révoquée en doute.[1]

On publia dans la même période un assez grand nombre d'ouvrages sous les titres de *chroniques* et de *chronographies ;* mais ils n'eurent que la réputation qu'ils méritaient, et ils ne parvinrent pas à la postérité.

Ce n'étaient encore que des matériaux pour l'histoire, et il est exact de dire que Polybe est le seul historien de cette période.

---

1 Un anonyme les attaqua pour la première fois l'an 1788 dans un ouvrage intitulé : *The Parian Chronicle, or the Chronicle of the Arundelian marbles, with a dissertation concerning its authenticity. London.*

CHAPITRE VI.

De l'histoire naturelle, et des sciences médicales.

Aristote, qui avait eu pour ses études d'histoire naturelle les ressources de son grand génie et celles que lui procurait son élève le roi de Macédoine, avait fait faire aux sciences naturelles des progrès si étonnans que les travaux de ses successeurs obtinrent peu de célébrité. Pays grecs.

Cependant Théophraste poursuivit les recherches de son maître avec une heureuse persévérance, et son disciple Straton, le physicien, les continua avec le même zèle.

L'étude de la nature se perdit avec eux. On craignit de lutter contre ces grands hommes sur le domaine de la science ; on se borna à les commenter, et à publier des écrits sur les curiosités et les phénomènes de la nature, plutôt qu'on ne s'attacha à l'exacte classification des objets, à l'analyse scientifique des effets et des causes.

On publia des recueils de merveilles sur les animaux fabuleux [1], et même sur ceux qu'on observait : on fit entrer dans ces productions, dont le seul but était d'amuser, tout ce qui pouvait surprendre le lecteur ; mais, loin de faire avancer la science, ces frivoles travaux devaient en arrêter la marche.

---

1 Θαυμασια.

Alexandrie. Cependant l'histoire naturelle doit avoir fait des progrès à l'école d'Alexandrie. Ptolémée Soter entretenait des relations avec Théophraste, sans doute dans l'intérêt des sciences naturelles. Son fils, Philadelphe, étudia lui-même la botanique avec un soin particulier. Le même prince fit chercher dans les contrées méridionales les productions les plus curieuses de la nature [1]. Dans ces excursions, qu'il faisait faire par ses chasseurs, on ne se bornait point aux plantes ; on transportait à Alexandrie les animaux les plus rares. On établit auprès du musée une ménagerie qui devait faciliter les travaux des naturalistes [2] : elle existait encore au temps d'Évergète II ; et ce prince, qui chérissait particulièrement l'histoire naturelle, entretenait toutes sortes d'animaux pour l'instruction des savans de sa cour.

Nous avons trop peu de données pour constater l'état des études physiques, chimiques ou minéralogiques, ou pour marquer les progrès qu'elles peuvent avoir faits dans cette période ; ils n'ont pu être considérables dans des siècles où l'on composait des traités d'astrologie et de divination, où l'on dissertait sur les vertus magiques des plantes et des pierres : on est mauvais observateur de la nature lorsqu'on aime à se faire illusion sur les causes. [3]

---

1 Voy. ces productions dans Philostrate, *Vita Apoll.*, *VI*, 24.

2 Athénée, *Deipnos.*, *XIV*, *p.* 654, *ed. Casaub.*

3 Il serait inexact d'affirmer que ces études ne firent point de progrès dans les temps qui se sont écoulés entre Aristote et Galilée.

Long-temps le mystère avait présidé chez les Grecs aux études médicales, et, si l'on excepte les écrits d'Hippocrate, on n'avait rien publié de scientifique sur ces connaissances avant l'école d'Alexandrie.

On a désigné quelquefois cet institut comme une école de grammairiens ; on pourrait l'appeler encore une école de médecins. Depuis le temps d'Érasistrate jusqu'à celui de Galien, l'Égypte eut non-seulement un très-grand nombre de médecins, mais une supériorité incontestable sur la Grèce dans les études médicales.

Hérophile et Érasistrate semblent n'être arrivés en Égypte que pour y cultiver la science ; jusqu'alors ils s'étaient bornés à la pratique.

Ils décidèrent les Lagides à autoriser la dissection du corps humain, et, si Celse est bien instruit, ils les portèrent même à sanctifier par leur exemple ces investigations condamnées par le préjugé. Ce qui prouve que ces médecins n'ont point poussé leur ardeur scientifique jusqu'à la barbarie, et qu'ils n'ont point disséqué de corps vivant, ce sont leurs erreurs mêmes : ils croyaient que les veines seules contenaient le sang, et que les artères n'étaient destinées qu'au passage de l'air qu'elles reçoivent des poumons.[1]

Outre l'anatomie, qui fut créée par les soins d'Érasistrate et d'Hérophile, la pathologie et la thérapeu-

---

1 Cf. Biographie universelle : *Érasistrate*. Histoire de l'anatomie, par Lauth, t. I.er, p. 127 et suiv. Cf. Sprengel, Histoire de la médecine, t. I.er, p. 401 (en allemand).

tique ont dû à l'école d'Alexandrie des découvertes importantes.

La thérapeutique s'enrichit en Égypte d'une quantité de drogues découvertes, par les soins des Lagides et en partie par eux-mêmes, dans les plantes méridionales.

Érasistrate, médecin savant, familiarisé avec toutes les parties du corps humain, avec les ressources que la nature prête à nos incommodités et les caractères des maladies elles-mêmes, partageait l'art de guérir en deux branches, la diététique ou l'art de conserver la santé, et la pharmaceutique ou la connaissance des moyens de la rétablir. Il regardait l'anatomie comme une étude préliminaire, et la chirurgie comme un art particulier.

Un exemple aussi brillant que celui d'Érasistrate devait provoquer de grands émules; cependant son école, toujours nombreuse, ne produisit point de médecins éminens.

Hérophile, son rival ou son ami, eut un sort semblable : son disciple, Démétrius d'Apamée, fonda une école nouvelle; mais elle ne présente guère d'hommes illustres.

Un autre hérophilien, Philinus de Cos, fonda une seconde école hérophilienne, connue dans l'histoire de la médecine sous le nom de secte empirique. Ses partisans étaient, au reste, des empiriques par théorie : ils rejetaient l'étude par suite d'un pyrrhonisme systématique. Mais, s'il est vrai que chaque génération doit examiner de nouveau les doctrines

traditionnelles, il est absurde de prétendre que chacun doive se borner à ses propres expériences. Cependant, d'après les empiriques, *l'autopsie* devait être la source unique de leur art; *l'analogisme*, qu'ils admettaient encore, n'était qu'une partie de l'intuition.

Pour défendre cette faible doctrine contre les violentes attaques qu'elle essuyait de toutes parts, ils adoptèrent plus tard *l'épilogisme* ou le raisonnement des dogmaticiens; mais ils se bornèrent à changer de langage pour sauver une théorie, et ils persévérèrent dans la pratique de leur facile empirisme.

Celui des sectateurs de Philinus qui se distingua le plus par les développemens qu'il donna à cette doctrine, est Sérapion d'Alexandrie, qu'on regarda comme le second fondateur de l'école.

Plusieurs autres médecins empiriques possédèrent quelque érudition, et ceux-là commentèrent les œuvres d'Hippocrate d'après leurs principes; ils travaillèrent même, en véritables sophistes, à fortifier leur système, et ils étudièrent la dialectique pour prouver l'inutilité des études médicales.

En général, les médecins furent si nombreux dans la ville d'Alexandrie qu'ils se partagèrent les différentes branches de leur science pour en cultiver l'une ou l'autre exclusivement.[1]

Les connaissances médicales pouvaient gagner à ce

---

1 Les rhizotomes, par exemple, formaient une classe particulière de médecins.

partage ; mais elles y perdirent réellement, parce qu'on négligea de réunir les découvertes et les expériences en un seul faisceau de lumières.

Parmi les médecins du dernier siècle avant notre ère on distinguait Dioscoride, qui publia des ouvrages sur plusieurs parties de la science.

Pays grecs. Les autres pays grecs eurent très-peu de médecins remarquables, et ne reçurent les nouvelles théories des Alexandrins qu'au temps de Ptolémée Évergète II, vers l'an 146. A cette époque les médecins, ainsi que les autres savans, cherchèrent un asile en Grèce et dans l'Asie mineure : les Érasistratéens fondèrent l'école de Smyrne, sous la direction d'Icésias ; les Hérophiliens s'établirent dans un temple de la Phrygie, près de Laodicée. Ces écoles florissaient encore au commencement de l'ère chrétienne.

Les sciences médicales firent aussi des progrès à la cour des princes de Pergame. Attale III était, comme Ptolémée Philadelphe, un célèbre *rhizotome ;* il cultivait les herbes thérapeutiques dans ses jardins. Plutarque et Galien nous citent des plantes vénéneuses auxquelles il donnait ses soins, et des remèdes dont il conseillait l'usage.

Les connaissances que Mithridate, roi de Pont, avait acquises en médecine, surpassèrent encore celles d'Attale III [1]. Lorsque Pompée s'empara des biens de ce prince, il trouva parmi ses papiers la preuve

---

1 Mithridate, qui parlait vingt-deux langues, était l'un des princes les plus instruits de son temps.

qu'il avait employé le poison pour commettre des crimes qu'il voulait cacher. Craignant d'être empoisonné lui-même, il faisait une étude particulière des antidotes.

Les écrits des rois de Pergame et de Pont, sans doute utiles à la science, sont perdus pour nous, ainsi que ceux des Érasistratéens et des Hérophiliens, et tout ce qui nous reste des nombreux ouvrages que les Grecs composèrent sur la médecine dans cette période, se réduit à peu près aux poëmes de Nicandre, les *Thériaques* et les *Alexipharmaques*. La lettre sur la conservation de la santé, que Dioclès de Caryste adressa au roi Antigone, et quelques autres débris de ce genre, font à peine une exception dans le naufrage général.

En résumé, nous pouvons dire que dans les trois derniers siècles avant notre ère les sciences médicales et naturelles n'ont fait de progrès remarquables qu'à l'école d'Alexandrie.

CHAPITRE VII.

Des sciences mathématiques et cosmographiques.

Les mathématiques faisaient depuis long-temps l'une des plus importantes parties des hautes études grecques ; les philosophes en démontraient l'utilité à leurs disciples, et les plus grands sages de l'antiquité furent précisément ceux qui attachèrent le plus de prix aux mathématiques.

Alexandrie. On peut dire néanmoins que, de toutes les écoles grecques, celle d'Alexandrie seule a cultivé les mathématiques dans toute leur étendue, et qu'elle seule en a publié des théories scientifiques. Pythagore et ses disciples attachaient le plus grand prix aux notions mathématiques ; Platon les croyait d'une nécessité absolue pour l'intelligence de sa philosophie : cependant il n'en existait pas encore de doctrine lorsque les Lagides créèrent le musée.

On croit généralement qu'en commençant à s'occuper des mathématiques les savans d'Alexandrie avaient à exploiter un double héritage : les prêtres égyptiens avaient cultivé cette science, dit-on, avec autant de zèle que les philosophes grecs ; une opinion générale leur attribuait même l'invention de la géométrie, et les voyages que les sages de la Grèce firent en Égypte, semblent confirmer cette opinion. Mais, en admettant même qu'elle fût fondée, il n'en résulterait pas que le musée eût reçu son instruction des prêtres de ce pays, et il est plus exact de croire qu'il leur a dû peu de chose.

Pour juger de tout le mérite des premiers ouvrages que l'école d'Alexandrie publia sur les mathématiques, il faudrait connaître le point de départ ; il faudrait posséder l'histoire de la géométrie que Théophraste publia au commencement de cette période [1], ou celle d'Eudème de Rhodes, qui est citée quelquefois par Proclus. Les Élémens d'Euclide renferment, à la

---

1 Diog. Laert., V, 48.

vérité, tout ce qu'on savait en mathématiques à cette époque ; mais on ne saurait distinguer au juste ce qui appartient à l'auteur de ce livre, de ce qu'il a trouvé dans ceux de ses prédécesseurs. Il est probable qu'il a dû une partie de ses connaissances à l'école de Platon et à l'ouvrage d'Hippocrate de Chio, qui, le premier, publia des *élémens;* mais, quelles que soient les sources auxquelles il a puisé, il les a fait oublier, au point qu'on pourrait le regarder comme le créateur des mathématiques.

Sa supériorité fut telle qu'elle devint même funeste aux progrès de la science; on eut pour lui tant de vénération, que l'école d'Alexandrie se borna longtemps à le commenter. Ce fut un malheur pour le moyen âge de ne pas connaître son livre ; il en résulta que la science dégénéra tellement qu'on crut devoir la reformer en entier quand on le retrouva. Aujourd'hui, que nous avons fait des progrès considérables dans la méthode et la doctrine, nous trouvons des vices dans l'enseignement d'Euclide ; mais nous l'admirons encore, et quelques géomètres modernes ont tenté en vain de surpasser telle partie de son ouvrage. [1]

Les premiers livres de cette mémorable composition exposent l'arithmétique et la géométrie ; dans les derniers les matières deviennent plus profondes, et le contenu du 10.e livre, qui donne la théorie des incommensurables, pourrait nous expliquer pourquoi

1 Montucla, Histoire des mathématiques, t. I.er : *École d'Alex.*

Ptolémée Philadelphe a trouvé la science d'Euclide trop difficile.

L'un des disciples d'Euclide, Apollonius de Perge, fit faire de nouveaux progrès aux mathématiques. Le traité qu'il publia sur les sections coniques renfermait une suite de découvertes ingénieuses; ses contemporains adoptèrent à la fois les théories d'Appollonius et les dénominations dont il s'était servi.[1]

A l'exemple de son maître, ce géomètre réunit dans son ouvrage toutes les connaissances qu'on avait à cette époque sur le même sujet : il le déclare dans sa préface.

Les quatre premiers livres de cet ouvrage donnent les élémens des sections coniques, ou les principes de l'école de Platon, d'Aristée et d'Euclide; les quatre autres renferment les découvertes de l'auteur, qui lui valurent sa haute réputation, avec le surnom de *géomètre* par excellence. Si dans les temps modernes on a été surpris de tant de célébrité, c'est qu'on a ignoré long-temps l'existence des derniers livres d'Apollonius. Descartes avait jugé ce mathématicien sur la première partie de son ouvrage; mais Newton, qui le connut tout entier, rétablit l'opinion favorable qu'en avaient les anciens.

L'école d'Alexandrie regarda toujours cette production comme l'un des meilleurs livres de géométrie; jusqu'au quatrième siècle de notre ère elle se borna à commenter Apollonius, et les Arabes lui ont dû une grande partie de leurs connaissances mathématiques.

---

1 Proclus, *in Euclid. lib. II*, *cap.* 4.

Conon, qui fut meilleur astronome que géomètre, ne paraît pas avoir ajouté de théories nouvelles à celles d'Euclide et d'Apollonius. Archimède loue son génie, quoique Conon ait eu quelque peine à trouver la démonstration des théorèmes sur la sphère et le cône que le géomètre de Syracuse lui avait envoyés[1]. Il témoigne plusieurs fois dans ses écrits son estime pour Conon; il lui attribue l'origine de son Traité des spirales, que le géomètre d'Alexandrie avait provoqué en effet : cependant Apollonius de Perge, juge si compétent dans ces matières, ne pensait pas de même sur Conon, et Nitoclis de Cyrène disait qu'il n'y avait rien de bon dans son savoir.

Ératosthène écrivit aussi sur la géométrie : nous ignorons quels progrès elle peut lui avoir dus; mais les anciens associent son nom à celui d'Aristée, d'Euclide et d'Apollonius. Il traita de l'analyse géométrique dans un ouvrage dont Pappus n'a conservé que le titre : il est encore connu par sa solution du théorème de la duplication du cube, et par sa méthode pour trouver les nombres premiers par voie indirecte.

On pense aussi que les mathématiciens d'Alexandrie ont inventé la trigonométrie dans cette période; les travaux astronomiques d'Hipparque ont dû la faire naître entre ses mains, et on regarde l'ouvrage qu'il a publié sur les cordes des arcs de cercle comme un traité trigonométrique.

---

1 Préf. du traité d'Archimède, *sur les spirales*.

Dans cette esquisse rapide nous ne citons pas un grand nombre d'autres écrits que l'école des Lagides publia dans le même temps : il nous suffit d'avoir montré que, sans cette école, les Grecs ne nous auraient laissé sur les mathématiques aucun ouvrage digne d'être remarqué.

Les sciences cosmographiques étant liées étroitement aux mathématiques, on comprend que les premières ne purent faire de véritables progrès chez les Grecs que depuis l'école d'Alexandrie.

Les Grecs avaient commencé par étudier le ciel avec cette superstition religieuse qui caractérise les premiers temps de tous les peuples; on confondait l'idée de la divinité avec l'image des grands astres de l'univers. Quelques écoles de philosophie, surtout celle de Pythagore, avaient même favorisé cette superstition, en évitant d'énoncer des distinctions précises entre le soleil et le principe ou le premier agent de la création.

D'après ces idées générales nous pouvons juger facilement des opinions particulières qu'on se formait sur les astres avant l'ecole d'Alexandrie. Anaxagore, contemporain de Périclès, regardait le soleil comme une pierre de feu : il croyait cette pierre pour le moins aussi grande que le Péloponèse, tandis qu'Héraclite ne lui attribuait qu'un pied de diamètre. En remontant un peu plus haut, on voit Xénophane soutenir qu'on mène dans les astres la même vie que sur la terre, et les disciples de Pythagore affirment gravement que les plantes y sont plus

belles, les animaux quinze fois plus grands, et les jours quinze fois plus longs. On alla jusqu'à émettre des idées plus grossières encore : comme il était honorable chez les Grecs d'aller en char, on en donnait un au soleil; mais les Égyptiens, qui allaient en bateau, attribuèrent des barques aux principaux astres.

L'un des anciens astronomes les plus célèbres était le pythagoricien Philolaüs : il plaçait le feu au centre de l'univers, parce qu'il est la substance la plus pure, et il faisait tourner tous les globes autour de cet élément.

Quand on voit Platon regretter dans ses écrits de n'avoir pas suivi ce système, on peut juger de l'état de l'astronomie au temps d'Alexandre. Ce qui fournit une donnée plus exacte encore, c'est l'astronomie d'Eudoxe, qui avait une haute réputation, et qui nous a été conservée dans les vers d'Aratus.[1]

Il en était à peu près de même de l'astronomie égyptienne, dont l'école d'Alexandrie pouvait s'emparer. La mythologie et l'astrologie y dominaient; le conte s'y associait à l'observation, les préjugés aux axiomes, les rêves de l'imagination aux calculs. Entre ces élémens et la science il y avait un abyme immense à franchir.

C'est certes à tort qu'on attribue aux Égyptiens la connaissance d'une astronomie profonde, d'après quel-

---

1 Voyez le système d'Eudoxe dans l'Histoire de l'astronomie chez les Grecs, par Schaubach (en allemand). M. Delambre rectifie aussi l'opinion commune sur l'astronomie des anciens, dans le discours préliminaire de son Histoire de l'astronomie ancienne.

ques données qui nous sont parvenues dans les ouvrages grecs ou les monumens d'Égypte qui subsistent encore. Si les anciens mathématiciens de ce pays avaient jamais possédé une science un peu complète, on ne voit pas trop comment elle se serait perdue : l'école d'Alexandrie n'aurait pas manqué de s'en saisir, et elle n'aurait pas été réduite à commencer par les élémens.

On regarde comme très-hardie, et par conséquent comme très-belle, l'hypothèse d'une science très-antique, primitive, née avec l'homme ; on s'attache surtout à faire croire à l'existence d'une cosmographie fort exacte, répandue dans les premiers temps et qui se détériora avec les générations successives. On croit relever le genre humain par ces suppositions, appuyées tout au plus de notices obscures et fragmentaires. C'est une erreur : si la science est née avec l'homme, si elle fut le partage de la première génération, elle n'est pas l'œuvre de l'homme. Rien ne serait plus affligeant à nos yeux que de voir établie historiquement l'hypothèse que nous combattons : au lieu d'inventer, de découvrir, de perfectionner, le sort du genre humain eût été celui de détériorer, et le fruit de ses travaux, après des siècles, n'eût été que le recouvrement des connaissances primitives.

Si l'astronomie égyptienne eût été ce qu'on pense quelquefois, Eudoxe, qui la possédait, n'aurait pas fourni au poëte Aratus cette faible doctrine que contiennent les *Phénomènes*. Il ne faut pas nier au reste que les Égyptiens n'aient eu des opinions assez plau-

sibles sur les principaux astres, les planètes, sur le cours du soleil et de la lune, et sur le zodiaque : on peut ajouter que leurs calculs sur le retour des saisons, sur les apparences du ciel aux diverses époques de l'année, ne sont pas dépourvus de mérite.

Au commencement, plusieurs écrivains d'Alexandrie s'amusèrent encore à composer ces *apôtélesmatiques*, ces ouvrages d'astrologie judiciaire, dont il nous reste un si grand nombre [1]; mais bientôt Timocharis et Aristille mirent des observations à la place des récits populaires, et des principes à celle des opinions. Les premiers, ils déterminèrent la position des étoiles fixes par rapport au zodiaque, et en marquèrent les longitudes et les latitudes. Ils laissèrent des calculs importans sur les planètes. Si pendant vingt-six années d'observations ils n'ont pas achevé le catalogue des étoiles, dont ils avaient conçu le projet, cette sage lenteur fait leur éloge.

Dionysius, qui accompagna aux Indes les célèbres voyageurs Mégasthène et Daïmachus, était astronome : il rapporta sans doute de son voyage les connaissances cosmographiques des Indiens, et contribua de cette manière à réunir au musée tous les matériaux astronomiques du monde ancien. Dionysius inventa aussi une ère nouvelle, dans laquelle les noms des mois étaient dérivés de ceux des signes du zodiaque. Ptolémée rapporte plusieurs observations du même astronome sur les planètes.

---

1 Voyez, sur les manuscrits qui nous en restent, Fabric. *Biblioth. græca*, *t. IV. p.* 128 *seq.*

Conon, qui fit peu de chose pour la géométrie, rendit des services aux études astronomiques. Il avait déjà fait de longues observations en Italie avant son arrivée en Égypte; il dressa, dans ce dernier pays, la table des éclipses qu'on y avait remarquées. En général, les travaux de Conon ont été importans, si nous pouvons nous en rapporter à l'opinion commune [1]. Mais un astronome moderne, qui s'est imposé le devoir de faire une justice sévère de toutes les réputations usurpées en astronomie, ne pense pas comme Virgile au sujet de Conon.[2]

Les *catastérismes* d'Ératosthène sont une espèce de description des astres, et tiennent autant à l'astrologie qu'à l'astronomie. Le même savant mérita mieux de la science en faisant placer dans le portique d'Alexandrie les fameuses armistilles qui servirent aux astronomes de cette ville, mais dont Ératosthène lui-même semble avoir négligé l'usage.

Ce qui fait le mieux connaître l'état de l'astronomie dans les premières années de l'école d'Alexandrie, c'est la sensation que produisirent les opinions d'Aristarque. Il soutenait que la terre se meut autour du soleil, et il surprit généralement ses contemporains. L'astronome de Samos, disait Archimède, prétend que le monde est plus grand que nous ne l'avons cru; il suppose que les étoiles fixes et le soleil sont immobiles, et que la terre tourne autour de cet astre.

---

1 Virgile, *Eclog. III*, *v.* 40 *et seq.*

2 Voy. Delambre, au mot *Conón*, dans la Biographie universelle.

Selon Plutarque, cette opinion n'était qu'une hypothèse aux yeux de son auteur, et Séleucus fut le premier qui l'enseigna comme un dogme [1]. Cependant Cléanthe pensait que les Grecs auraient dû accuser d'impiété l'astronome qui ôtait au monde ses vrais fondemens, en supposant la terre mobile et les cieux sans mouvement.

Dans le seul ouvrage qui nous reste d'Aristarque, celui sur la distance du soleil à la terre, il ne parle pas de l'hypothèse qu'on lui attribue, mais il nous fait connaître la méthode qu'il employa dans ses calculs. Elle consistait à mesurer l'angle entre le soleil et la lune au moment où celle-ci entre dans son premier ou son dernier quartier. Quoique cette méthode soit assez bonne pour qu'on ait pu s'en contenter pendant dix-huit siècles, elle fournit à son auteur un résultat fort inexact : il trouva la distance du soleil à la terre dix-huit à vingt fois plus grande que celle de la terre à la lune.

Pline fait un grand éloge du génie astronomique d'Aristarque, et Vitruve nous a laissé la description d'un cadran solaire qu'il inventa.

Cependant l'astronomie ne reçut ses vrais principes que par Hipparque de Bithynie. Pour laisser à la postérité quelques données certaines, et pour montrer par son propre exemple qu'il faut approfondir les études si l'on veut se rendre utile, il voua tout son loisir à l'observation du soleil et de la lune, astres qui lui semblaient fournir les bases de l'ordre universel.

---

1 Plutarch. *Quæst. Platonicæ.* Cf. le traité *de dogmat. philos.*, *c.* 24.

Le premier fruit de ses recherches fut une réforme de l'année solaire, qu'on avait prolongée de cinq minutes de trop. Il déposa ses observations, comparées avec celles des anciens, dans son Traité de la grandeur de l'année solaire.

Ses prédécesseurs n'avaient fourni que des travaux insignifians pour la théorie de la lune. Hipparque essaya d'en tracer les bases : il exposa les résultats qu'il avait trouvés dans son livre sur le temps des révolutions de la lune.

Il s'occupa dans deux autres écrits de la marche inégale du soleil et de la lune.

Après avoir calculé les premières tables des mouvemens du soleil et de la lune [1], il s'occupa de déterminer la distance et la grandeur de ces astres. Ses résultats, exposés dans un traité particulier, furent suivis par Ptolémée l'astronome.

Hipparque n'entreprit pas d'établir la théorie des autres planètes : à défaut d'observations suffisantes pour exécuter ce travail, il réunit celles que les anciens lui fournissaient sur ce sujet, laissant à l'école d'Alexandrie le soin de faire valoir ce legs. [2]

Cependant le plus grand travail d'Hipparque, celui qui lui assura l'immortalité, c'est son catalogue des astres. Une étoile nouvelle ayant paru de son temps,

---

1 Pline, *Hist. nat.*, *II*, 9 : *Utriusque sideris cursum in sexcentos annos præcinuit Hipparchus, menses gentium, diesque et horas, ac situs locorum et visus populornm complexus, ævo teste, haud alio modo quam consiliorum naturæ particeps.*

2 Ptolémée aima mieux suivre Timocharis dans sa théorie des planètes.

il conçut le grand projet de communiquer avec la postérité sur les phénomènes du ciel. Il fit l'énumération des principales étoiles fixes qui lui étaient connues, et y ajouta les données sur lesquelles il désirait diriger la comparaison. L'antiquité fut pénétrée d'admiration pour ce travail. Pline, dans son enthousiasme, y reconnut la preuve que nos ames tiennent à celles des astres; mais ce panégyriste manqua de philosophie, en ajoutant : *il a même osé faire une action sacrilége en léguant à la postérité le dénombrement des étoiles et pour ainsi dire l'héritage du ciel.* [1]

Le dernier travail qu'entreprit Hipparque, fut d'exécuter sur une sphère solide les constellations et les étoiles qui lui étaient connues. Ce monument de science et d'art fut conservé religieusement au musée, et Ptolémée en appela, quelques siècles plus tard, pour prouver que la position des étoiles fixes entre elles n'avait pas changé depuis le temps d'Hipparque.

Hipparque avait laissé plusieurs autres écrits importans sur des questions d'astronomie; mais le seul ouvrage qui nous soit resté sous son nom, est un commentaire sur les phénomènes d'Aratus, qu'il avait publié avant d'avoir fait ses belles découvertes. [2]

---

1 Pline, *Hist. nat.*, *II*, 24 : *Ausus rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere; organis excogitatis, per quæ singulorum loca atque magnitudines signaret, etc.*

2 On peut dire que ce travail n'était pas apprécié comme il mérite de l'être avant l'analyse qu'en fit M. Delambre dans l'Histoire de l'astronomie ancienne, vol. I.er, p. 106.

L'astronomie, élevée par lui au rang des sciences, ne fut plus négligée au musée ; mais aucun de ceux qui s'en occupèrent après lui n'a su l'enrichir dans cette période. Pendant quelque temps on professa et commenta la doctrine d'Hipparque ; mais ce fut avec si peu de succès que la science n'y gagna rien, et qu'on retomba dans l'apotélesmatique. [1]

Les études géographiques n'étaient guère plus avancées que celle de l'astronomie lorsque l'école d'Alexandrie commença ses travaux. La partie mathématique ne pouvait être que défectueuse ; la partie historique était également imparfaite. On admettait encore, sans aucune preuve, que l'océan entourait la terre en forme circulaire ; que l'Europe était aussi grande que l'Asie ; que la zone torride n'était pas habitable. Les navigations des Phéniciens avaient fait connaître quelques côtes occidentales ; mais il n'y avait nul ensemble dans ces connaissances. Les colonnes d'Hercule étaient encore les limites du monde connu des Grecs ; car les observations faites par les Phéniciens et les Carthaginois, dans leurs courses sur la mer atlantique, soit vers les îles Canaries, soit vers les Cassitérides, n'avaient point de liaison et étaient fort peu connues. Si le fameux voyage autour de l'Afrique, que Nécos, roi d'Égypte, passe pour avoir fait exécuter par des na-

---

1 *Sed nec defuit astronomiæ perpetua simia astrologia judiciaria et apotelesmatica, sive depravatis ingeniis ex antiquo planetarum cultu apud Ægyptios, sive ex nova superstitione et philosophia physica prava.* Heyne, *de genio sæc. Ptol.* (*Opp. acad. I.*)

vigateurs phéniciens, a eu lieu réellement, on ne voit pas quel résultat il a produit sur les connaissances géographiques. Les anciens ne savaient rien de certain sur les régions méridionales : ils croyaient seulement que de la ville de Thèbes aux colonnes d'Hercule il existait une route pratiquée par les habitans de l'Afrique.

Le continent septentrional de l'Europe, et les parties septentrionale, orientale et méridionale de l'Asie, étaient à peu près inconnues avant Alexandre le grand : au-delà des bords de la mer caspienne on supposait des hommes n'ayant qu'un œil et des pieds de chèvre! Les courses d'Alexandre dissipèrent un peu ces ténèbres, et firent connaître une grande partie de l'Asie, surtout les Indes. Cependant il fallut encore plusieurs siècles avant que les Grecs possédassent une géographie critique.

Ce travail fut le résultat de la réunion de tous les écrits géographiques au musée, des expéditions et des voyages entrepris par l'ordre des Lagides, et surtout des nouveaux progrès de l'astronomie.

La géographie occupa au musée les quatre astronomes les plus savans de cette école, Ératosthène, Hipparque, Strabon et Ptolémée.

Le premier profita de tous les matériaux accumulés à Alexandrie pour créer en même temps la géographie mathématique et historique. Son tableau du globe renfermait non-seulement toute la science connue alors, mais encore ses nouvelles découvertes. Cet ouvrage étant perdu, on en connaît mal la base astronomique, d'autant plus que Strabon ne cite Éra-

tosthène que pour le réfuter, et qu'il ne le nomme pas lorsqu'il le copie. Cependant ses attaques ne doivent égarer personne; leur véhémence même prouve en faveur d'Ératosthène: deux illustres géographes de nos jours, pénétrés de cette vérité, lui ont rendu la gloire, en rétablissant son système d'après les données incomplètes de Strabon. [1]

Le bel ouvrage d'Ératosthène était divisé en trois parties, dont l'une renfermait l'histoire de la géographie; l'autre, la géographie mathématique et physique; la dernière, une géographie politique. Il était accompagné d'une carte beaucoup plus exacte que n'était celle du philosophe Anaximandre, de laquelle on se servait auparavant. [2]

Dans la géographie physique, Ératosthène suivit Strabon de Lampsaque, son collègue ou son prédécesseur au musée.

La partie mathématique était l'ouvrage d'Ératosthène.

Dans la partie politique ou historique, qui ne pouvait être qu'une compilation soignée, Ératosthène corrigeait, comme dans sa relation des conquêtes d'Alexandre, un grand nombre d'auteurs.

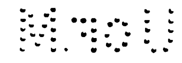
Au temps de Platon on donnait au globe terrestre environ 400,000 stades de circonférence [3] : Ératosthène, d'après des observations faites sur la position

---

1 Mannert, dans sa Géographie des Grecs et des Romains, t. I.er (en allemand), et Gosselin, dans sa Géographie des Grecs analysée.

2 Voyez cette carte rétablie dans l'ouvrage de Gosselin.

3 Aristote, *de cælo*.



de Syène et d'Alexandrie, qu'il croyait sous la même latitude, réduisit ce nombre à 250,000. Par suite de quelques inexactitudes sa mesure s'est trouvée trop grande d'un vingt-cinquième.

Son calcul sur l'écliptique et sur la distance des tropiques est devenu l'objet d'une hypothèse curieuse. On a supposé, d'après lui, que dans les temps anciens l'obliquité de l'écliptique était moindre qu'aujourd'hui; mais, comme on ignore les procédés qu'Ératosthène suivit dans ses mesures et qu'on ne peut pas se fier à son exactitude, toute conséquence qu'on voudrait établir sur ce fondement serait dépourvue de preuves.

Ératosthène entreprit de classer les pays et leurs habitans, d'après les degrés de latitude qui lui étaient connus. Il avait nécessairement des notions fort exactes sur les régions de la Méditerranée; mais ses évaluations pour les contrées lointaines furent assez vagues.

Les rapports souvent contradictoires des voyageurs ne fournissaient pas encore de données précises. En général, Ératosthène doit être jugé, comme tout écrivain, par rapport à son siècle. On peut ajouter qu'il surpassa quelquefois les âges futurs; d'autres fois il eut le malheur de suivre de faux guides : il préféra, par exemple, les rapports de Pythéas sur la mer caspienne à l'exacte description qu'Hérodote en avait donnée. Cependant, s'il admit à tort une communication entre cette mer et l'océan scythique, son hypothèse sur la communication entre la mer atlantique et celle des Indes fut justifiée par les découvertes postérieures.

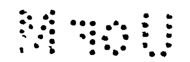
Ératosthène laissa nécessairement des lacunes à remplir et des erreurs à rectifier. Hipparque, qui avait fait des découvertes importantes en astronomie, entreprit de refaire les bases mathématiques de la géographie. Convaincu de l'insuffisance des itinéraires, n'estimant que les résultats des observations les plus scrupuleuses, il voulut obtenir d'elles seules les principes de la cosmographie.

Il lui importait avant tout de faire déterminer exactement les latitudes. Il profita d'abord des éclipses de lune, dont les causes étaient déjà connues, et, afin que son travail pût servir à la postérité, il dressa, pour l'espace de six siècles, des tables dans lesquelles il indiquait les apparences célestes pour chaque degré du méridien de Rhodes, depuis l'équateur jusqu'au pôle septentrional. Malheureusement ces tables furent négligées par ses successeurs; on revint au vague des itinéraires, et Claude Ptolémée eut à regretter cette négligence.

Les observations d'Hipparque l'engagèrent à corriger la carte d'Ératosthène, et il évalua la circonférence de la terre à 252,000 stades, ou à 360 parties, chacune de 700 stades. Tel est du moins le rapport de Strabon, tandis que Pline affirme qu'Hipparque ajouta 25,000 stades au calcul de son prédécesseur.[1] En vain a-t-on essayé de concilier ces deux opinions en admettant deux espèces de stades. Outre que plusieurs bons géographes se refusent à l'hypothèse de

---

1 Strabon, *Geogr. II*, *p.* 97. Pline, *Hist. natur.*, *II*, 112.



deux stades grecs, aucun calcul n'a pu accorder Pline et Strabon, et l'on est forcé de croire que le premier de ces écrivains, qui copie si souvent les Grecs avec inexactitude, s'est encore trompé dans cette occasion.

Un autre travail d'Hipparque, qui se liait à celui que nous venons de citer, était sa table des climats. En traçant sur toute la surface de la terre connue, parallèlement à l'équateur, des lignes, dont la première bornait la région *habitable* [1], et dont la dernière passait à l'extrémité de la Bretagne, il indiquait pour chacune d'elles, en degrés et en stades, la distance de l'équateur, les principaux lieux par lesquels passait la ligne, et la durée du jour à telle hauteur. [2]

Hipparque passa de ce travail à la réforme des longitudes adoptées par son prédécesseur, et, comme elles étaient trop grandes, il diminua toutes les distances d'un cinquième. Ératosthène avait commis ces erreurs en se servant d'une ancienne carte plate et d'itinéraires inexacts. La nouvelle carte d'Hipparque paraît avoir été exécutée à projection stéréographique. Il est inutile d'ajouter que ce travail ne pouvait avoir que le degré de perfection que permettait alors l'état des connaissances cosmographiques. En adoptant le méri-

---

1 Dans l'opinion des anciens.

2 Nous devons cette idée sur *la table des climats* aux recherches ingénieuses de M. Gosselin ; Strabon, *sous prétexte que la matière est étrangère au géographe*, n'en donne qu'une esquisse défectueuse.

dien d'Alexandrie, Hipparque partageait le continent en orient et en occident, et dénommait les longitudes d'après cette division. Il en résulta nécessairement que les erreurs qu'il commit sur les régions de l'ouest, n'influèrent point sur ses calculs concernant l'est; et comme il tenait compte de la diminution des degrés de longitude sous les différentes parallèles, il obtint en général des mesures beaucoup plus exactes que tous ses prédécesseurs. Cependant, si les régions qui touchaient à l'Égypte furent mieux calculées par lui que par Ératosthène, il se trompa quelquefois plus grossièrement que ce dernier sur quelques contrées d'Asie.

Hipparque déplaçait étrangement la chaîne du Taurus; mais il connaissait mieux les Indes que son prédécesseur. L'usage qu'il a pu faire des relations de Mégasthène et de Daimachus, n'explique pas cette différence, ces relations ayant été connues du temps d'Ératosthène.

Les erreurs d'Hipparque tenaient à des mesures hypothétiques qu'il lui était impossible de vérifier, et dont l'expérience des siècles a seule pu démontrer les inexactitudes. Ses importans travaux méritaient les soins de quelques habiles continuateurs; mais il ne s'en trouva point dans l'espace de deux siècles. La partie mathématique de la géographie paraît avoir été abandonnée dans l'intervalle d'Hipparque à Claude Ptolémée.

La géographie historique occupa constamment les savans du musée, et elle dut à leurs travaux des

progrès remarquables. Nous avons déjà rapporté le beau travail qu'Ératosthène publia sur les conquêtes d'Alexandre, principalement pour rectifier les erreurs géographiques de ses prédécesseurs. Dans sa Géographie universelle le même écrivain fit connaître toutes les découvertes que les courses d'Alexandre et les premières expéditions des Lagides ajoutèrent aux connaissances anciennes. Plusieurs contemporains d'Ératosthène, Callimaque, Apollonius de Rhodes et Philostéphanus, s'occupèrent des détails de la géographie et composèrent des ouvrages sur cette matière. Les expéditions des Lagides étaient des sources inépuisables pour de nouveaux écrits de ce genre : leurs flottes visitaient les côtes de l'Arabie, de l'Inde et de la Taprobane [1]. Ils envoyèrent plusieurs fois des voyageurs dans les Indes, soit pour y établir des relations commerciales, soit pour observer ce pays et en rapporter des choses curieuses pour leurs musées.

L'ambassadeur que Ptolémée Philadelphe adressa à quelques princes indiens, Dionysius, publia une relation de son voyage, ainsi que plusieurs autres députés. [2]

A la même époque Timosthènes écrivit son ouvrage sur les ports de mer, et celui sur la mesure de la terre, sans doute pour servir les intérêts des Lagides. [3]

---

1 L'île de Ceilan.
2 Pline, *Hist. nat.*, *VI*, 21.
3 Strabon, IX, 421.

Nous avons eu occasion de parler des voyages que ces princes firent entreprendre en Éthiopie et dans plusieurs autres contrées de l'Afrique : il n'est pas douteux que les savans du musée n'aient inséré dans leurs écrits les relations de ces voyageurs.

Celui des ouvrages de ce genre qui acquit le plus de célébrité et dont les fragmens qui en ont été conservés prouvent encore l'importance, est le voyage d'Agatharchide, qui visita les établissemens fondés par les Lagides sur les côtes de la mer Rouge [1]. On doit seulement reprocher à ce voyageur d'avoir abusé quelquefois de la crédulité de ses lecteurs, et de leur avoir donné des descriptions trop poétiques sur les peuples qu'il avait visités.

Ce fut lui qui donna le premier, sur le luxe des Sabéens, ces récits charmans que les historiens répétèrent avec les poëtes; on pense aussi que Diodore de Sicile lui a dû ce qu'il nous rapporte sur l'état éthiopien de Méroé. [2]

Cependant il ne faut pas s'exagérer le mérite du *Périple de la mer Rouge;* il ne faut pas y chercher une topographie exacte, telle que nous la concevons aujourd'hui. Les fragmens de cet ouvrage pourraient même donner une idée défavorable des connaissances géographiques de l'école d'Alexandrie à cette époque. Dans les extraits que Photius nous a laissés de ce

---

1 Voy. Agatharch., *de mari rubro* (*in Geog. minor.*, *I*, 46.)

2 Malte-Brun, Hist. de la Géographie, p. 87 (vol. 1.er du Précis de Géographie).

périple, on voit que les notions d'Agatharchide ne s'étendaient pas au-delà de Ptolémaïs, sur la mer Rouge. Après deux siècles de recherches et d'expéditions, les habitans d'Alexandrie ne connaissaient donc pas toutes les côtes d'une mer qui baignait le sol qu'ils occupaient [1] ! En vain supposerait-on, pour les excuser, que Photius interrompit trop tôt son intéressant extrait : Diodore de Sicile, qui donna la description de la mer Rouge, quatre siècles auparavant, s'arrête à l'endroit même où finit l'abrégé de Photius. Cette concordance de deux auteurs qui avaient des vues si différentes, prouve incontestablement que celui qu'ils consultèrent l'un et l'autre, s'était arrêté lui-même à la description de Ptolémaïs.

Cependant, de ce qu'il ne décrit pas la côte ultérieure, faut-il en conclure qu'il ne la connaissait point? N'a-t-il pas pu borner son récit là où sa course s'était bornée par un motif quelconque? et le titre de *Périple de la mer Rouge* l'obligeait-il à donner la description de toutes les côtes de cette mer? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que c'est à tort qu'on fait à l'école d'Alexandrie des reproches d'ignorance fondés sur l'interruption du récit d'Agatharchide. Nous croyons aussi que c'est à tort qu'on attaque l'authenticité du monument d'Adulis par la seule raison que, si l'expédition d'Évergète

1 Cf. Bredow, Recherches géographiques : *Mer Rouge* (en allemand).

avait eu lieu, les Alexandrins auraient possédé sur les côtes d'Abyssinie des connaissances qui manquent au périple d'Agatharchide. [1]

Il est d'ailleurs des faits qui nous expliquent ce qu'on appelle l'ignorance de ce voyageur. Les navigateurs d'Alexandrie, arrivés à Ptolémaïs, s'éloignaient de la côte africaine pour se rapprocher de celle d'Arabie, dont les habitans étaient alors, comme encore aujourd'hui, moins sauvages que ceux des bords opposés. On avait donc dépassé plus d'une fois la ville de Ptolémaïs, et même l'entrée du golfe arabique, sans pouvoir observer les côtes africaines de la mer Rouge. Les navigations aux Indes faites par ordre des Ptolémée, et leur commerce avec ce pays, sont des faits que le *Périple de la mer Rouge* ne saurait faire révoquer en doute, pas plus qu'il ne suffit pour attaquer la réalité de l'expédition d'Évergète en Éthiopie, quoique la ville d'Adulis, où il paraît s'être arrêté, soit plus éloignée d'Alexandrie que celle de Ptolémaïs. [2]

On présume que les guerres d'Évergète I.er, et les désordres qui eurent lieu sous Philopator et Philométor, ont interrompu le commerce des Alexandrins avec les Indes; mais il n'en existe aucune preuve [3] : on sait seulement qu'Évergète II y envoya de nouveau le célèbre voyageur Eudoxe, qu'il ne faut pas con-

---

1 Voyez Première partie, p. 125 et 126.

2 *Ibid.* p. 127.

3 Voy. De Schmidt, *Dissertat. de navigationibus et commerciis Ptolemæorum.*

fondre avec l'astronome du même nom. Les courses qu'Eudoxe entreprit aux Indes pour en chercher la route la plus directe, et celles qu'il exécuta dans l'Afrique septentrionale et en Espagne [1], ont dû enrichir de nouveau la géographie. [2]

Cependant, pour connaître exactement toutes les acquisitions que cette science doit à l'école d'Alexandrie, il faudrait pouvoir comparer les ouvrages d'Ératosthène avec ceux de Strabon; nous y verrions des progrès étonnans dans la partie historique.

Dans ce coup d'œil nous n'avons cité que les grands ouvrages et les entreprises marquantes; mais nous avons indiqué dans la première partie de ces recherches une quantité d'écrits particuliers sur la géographie. Nous ne rappellerons ici que ce traité sur les sources du Nil que s'attribuèrent à la fois deux auteurs, et qui était probablement d'un troisième; ce qui prouve que dans la ville d'Alexandrie le nombre des ouvrages de géographie était tel, qu'on pouvait espérer de s'en approprier quelques-uns sans avoir toujours à craindre le désagrément qu'éprouvèrent Ariston et Eudore. [3]

On peut donc dire en général que, si l'école d'Alexandrie a cultivé avec un zèle aussi heureux que nouveau la partie mathématique de la cosmographie, elle n'a pas mis moins de constance dans l'étude de sa partie historique.

---

1 Voy. Première partie, p. 180 et 181.

2 On présume qu'il a rapporté les premiers diamans des Indes (Strabon, II, 98).

3 Voy. Première partie, p. 219.

Après l'application importante qu'elle fit des mathématiques à la cosmographie, nous ajouterons un mot sur l'emploi qu'elle a fait des principes de la même science à la mécanique et à la musique.

La ville d'Alexandrie, qui a vu naître tant de sciences dans son sein, a aussi possédé, la première, des mécaniciens qui appliquèrent à leur art les principes mathématiques, et qui contribuèrent aux progrès des connaissances scientifiques par les auxiliaires qu'ils fournirent aux travaux des savans.

Le premier mécanicien célèbre de la ville d'Alexandrie est Ctésibius, inventeur de l'orgue hydraulique dont Théon et Vitruve nous ont laissé des descriptions. Tertullien, qui attribue la première idée de cet instrument à Archimède, en fait un éloge pompeux. Dans les temps modernes on a répété quelquefois ces louanges avec beaucoup d'exagération.[1] Comme l'orgue était connue au temps de Ctésibius, et que cet ingénieux artiste n'a fait que substituer l'eau au soufflet pour la pression de l'air, il faut lui attribuer le mérite d'une innovation plus ou moins heureuse, mais non celui de l'invention.[2]

Le disciple de Ctésibius, Héron d'Alexandrie, inventa l'horloge hydraulique et la machine qui porte encore le nom de *fontaine d'Héron*. Mathématicien instruit, Héron donna de grands perfectionnemens

---

1 Voy. *Novi comment. societat. reg. Gotting.*, *vol. II*, pour la réfutation des opinions exagérées d'Isaac Vossius.

2 Forkel, Hist. de la musique, vol. I.er, p. 320 et suiv.; cf. p. 360 (en allemand).

aux différentes branches de son art, et publia sur la mécanique des théories qui rivalisèrent avec celles d'Archimède.

Les besoins mutuels des mathématiciens et des mécaniciens favorisèrent à Alexandrie les progrès de l'art et de la science; car les astronomes, les géomètres et les géographes présidèrent souvent à la composition des instrumens et des objets scientifiques dont ils voulaient se servir. D'autres fois les inventions des mécaniciens conduisirent d'elles-mêmes aux découvertes des savans. Ératosthène fit dresser des sphères armillaires et des cartes; d'autres mathématiciens, des astrolabes, des globes et des gnomons.

La musique a toujours été traitée par les anciens comme une branche essentielle des mathématiques, et, au lieu d'emprunter ses principes à d'autres, elle a souvent prêté les siens même aux astronomes. [1]

La première musique des Grecs, nous disent les anciens, était belle, majestueuse; mais elle n'était pas scientifique, quoique les dieux l'eussent communiquée aux héros, qui dûrent à son secours la réussite de quelques-unes de leurs entreprises les plus hardies. [2]

Les écoles de philosophie, qui possédaient seules les mathématiques, s'emparèrent bientôt de cet art divin et en discutèrent les principes. Pythagore, qui se servait de la musique pour faire passer dans les facultés de l'homme l'harmonie qu'il entrevoyait dans les parties

---

1 Barthélemy, Voy. du jeune Anacharsis, vol. III, ch. 31.

2 Il ne paraît pas douteux que les Grecs n'aient reçu cet art des Thraces, auxquels il avait été communiqué par les habitans de la Phrygie.

de l'univers, lui voua une telle attention et s'identifia tellement avec sa terminologie, que ses idées sur cet art sont la clef de tout son système philosophique.

Ses principes d'harmonie furent suivis généralement par les Grecs jusqu'aux temps d'Aristoxène de Tarente, malgré les efforts qu'avait faits Lasus d'Hermione pour introduire une théorie nouvelle.

Aristoxène, disciple d'Aristote, enleva quelques partisans à Pythagore. Sa théorie différait essentiellement de celle du philosophe de Samos, basée sur les seuls rapports mathématiques; Aristoxène, qui était un artiste distingué, aima mieux consulter l'oreille et la sensation, et il osa faire valoir de beaux airs en dépit des calculs mathématiques. Après avoir rendu dans ses *Harmoniques* l'hommage qu'il croyait dû aux théories, il publia, dans son traité de l'*audition musicale*, des opinions entièrement contraires à celles de Pythagore. Son triomphe fut complet : tous les musiciens de la Grèce se firent *aristoxéniens*, et nous pouvons joindre nos hommages à ceux des Grecs, puisqu'une partie de ses ouvrages nous est restée.

Les habitans d'Alexandrie, passionnés pour les jeux, les spectacles, la musique et tout ce qui plaît aux gens fortunés, s'occupèrent aussi des théories musicales, et on pouvait prévoir que dans les palais de cette ville on se déciderait pour la musique savante. Euclide rétablit les principes mathématiques dans leurs anciens honneurs; il lui fut impossible toutefois de disputer partout le sceptre à son prédécesseur. Ératosthène, qui regardait aussi la musique comme une

branche des mathématiques, publia également des écrits sur cet art.[1]

L'histoire des sciences mathématiques est, dans toute cette période, celle de l'école d'Alexandrie; les progrès que ces sciences firent dans les autres pays grecs, ne sauraient être comparés à ceux qu'elles firent au musée. Pays grecs.

Les stoïciens et les péripatéticiens continuèrent à s'occuper d'astronomie : les premiers de ces philosophes se distinguèrent même dans ces études. Cependant Géminus d'Apamée et Posidonius de Rhodes sont les seuls dont nous sachions positivement qu'ils ont perfectionné ces études. Géminus nous a laissé une astronomie élémentaire sous le titre d'*Introduction aux phénomènes*, et on pense qu'elle se rapporte aux phénomènes d'Aratus, quoique cet écrivain n'y soit pas nommé. Posidonius essaya de composer une nouvelle sphère astronomique et de mieux déterminer les mesures. Les astronomes d'Alexandrie avaient donné 700 stades au degré, et assigné 252,000 stades à la circonférence de la terre : Posidonius diminua cette dernière mesure jusqu'à 30,000 stades. Il communiqua cette doctrine à quelques-uns des plus instruits parmi les Romains, tels que Pompée et Cicéron, qui reçurent ses leçons à Rhodes.

La géographie historique fit aussi des progrès con-

1 Ptolémée et Théon de Smyrne citent ces ouvrages. Voy. Fabricii *Bibliotheca græca*, *vol. III*, *p.* 652.

sidérables en Grèce, par suite des expéditions d'Alexandre et des voyages que les Séleucides firent entreprendre aux Indes.

Les guerres des Romains en Espagne, en Afrique et dans les Gaules, eurent pour la géographie de l'Occident les mêmes résultats que les courses d'Alexandre avaient eus pour la connaissance de l'Orient. Polybe pénétra, pendant les guerres puniques, jusqu'au mont Atlas, et se procura des idées plus justes sur la possibilité d'habiter la zone torride.

Dès qu'il ne fut plus permis d'écrire l'histoire sans être géographe, chaque ouvrage historique devait ajouter à la connaissance des différentes parties du globe.

On publia d'ailleurs un grand nombre de périples et de périégèses dans cette période. Nymphis d'Héraclée, qui vécut au temps d'Évergète I.er, donna un périple de l'Asie; Artémidore, un périple des contrées de la mer Rouge.[1]

Les périégèses, qui offraient un cadre beaucoup plus vaste que les périples, ne peuvent manquer d'avoir ajouté un grand nombre de découvertes à la géographie. Au temps d'Alexandre, Pythéas de Marseille avait deux fois visité les régions septentrionales de l'Europe, et Euthymènes était arrivé, dans une course sur les côtes de l'Afrique, jusqu'à l'embouchure du Sénégal des modernes.[2]

---

1 Gosselin (Recherches sur la géographie des anciens) en a combiné les fragmens avec ceux d'Agatharchide.

2 Seneca, *Nat. quæst.*, *IV*, 2.

Les voyages et les découvertes qu'ils faisaient faire, eûrent un tel charme pour les Grecs, que Scymnus de Chio publia une description de la terre en vers. Mais il ne faut pas citer cette production comme une preuve des progrès de la science; elle ne fut remarquable que dans un sens contraire : Scymnus préféra, en poëte, les antiques opinions du siècle d'Homère à celles d'Eratosthène et d'Hipparque.

Ce qui doit avoir contribué davantage aux connaissances exactes, ce sont les nombreux traités particuliers qu'on publia, soit sur les îles, les lacs et les fleuves, soit sur les ports de mer et les villes[1]. On doit ajouter cependant qu'une partie de ces écrits répétaient d'anciennes fables : tels étaient les traités sur *les fleuves et les lacs merveilleux*. Strabon reproche même aux auteurs des périples et des périégèses de s'arrêter à des traditions vagues et ridicules, au lieu de rechercher des notions précises[2]. Ce qui prouve toutefois que cet écrivain avait eu, au moins à l'école d'Alexandrie, des prédécesseurs estimables, c'est l'ouvrage même qu'il a composé avec leurs matériaux.

L'étonnante supériorité de l'école d'Alexandrie dans la cosmographie était le résultat de ses études mathématiques. Si la Grèce rivalisa avec elle sous ce rapport; si la ville de Pergame, l'île de Rhodes, celle de Sicile et l'Italie grecque cultivèrent également les mathématiques, elles restèrent cependant à une énorme distance

---

1 Vossius, *de Hist. græc.*, *p.* 88 *et seq.*
2 Strabon, *Geogr. II*, *p.* 70; *XV*, p. 698.

de la ville d'Alexandrie : elles produisirent peu d'ouvrages, elles possédèrent peu d'hommes que la postérité crut pouvoir comparer aux écrits et aux habitans du musée.

Quelques disciples d'Aristote, Théophraste, entre autres, Eudème de Rhodes et Aristoxène de Tarente, s'occupèrent d'arithmétique et de géométrie ; mais aucun d'eux n'atteignit la célébrité d'Euclide, et si Archimède a fait de belles découvertes, il les a dues en partie à des savans du musée. [1]

Archimède fut du reste le disciple des mathématiciens d'Alexandrie comme Théocrite fut celui des poëtes de cette ville : supérieurs à la plupart de leurs maîtres, ils ont pu en recevoir quelques lumières, mais leur génie fut créateur. Outre ses découvertes heureuses ses dans la géométrie et l'arithmétique, Archimède fit de théories les applications pratiques les plus ingénieuses. Nous lui devons quelques-unes des machines dont nous nous servons encore en mécanique. Il est vrai que les historiens du Bas-Empire lui attribuent des prodiges fabuleux, en avançant qu'au moyen de ses miroirs ardens il réduisit en cendres une flotte ennemie qui bloquait Syracuse ; mais les meilleurs écrivains, Polybe, Tite-Live et Plutarque, rapportent qu'il inventa des machines utiles pendant le siége de Syracuse par le consul Marcellus (212 av. J. Ch.). En général, les théories qu'il publia sur la mécanique furent, avec celles d'Héron d'Alexandrie, ce que la Grèce produisit de plus précieux dans ce genre.

---

1 Voyez Première partie, p. 142.

La plupart des pays grecs rivalisèrent aussi avec l'Égypte dans l'étude des théories musicales. Les disciples d'Aristote, Théophraste et Aristoxène, ainsi qu'Aristoclès, Dinarque et Héraclide de Pont, publièrent des traités d'harmonie. Nous avons déjà indiqué les succès d'Aristoxène, qui joignit à l'avantage des connaissances spéculatives celui d'une pratique brillante [1]. Nous pourrions ajouter ici la liste d'un grand nombre d'écrits sur la musique que nos bibliothèques possèdent encore en manuscrits. [2]

CHAPITRE VIII.

Des sciences spéculatives.

Il n'est point d'occupation plus noble pour l'historien que celle de retracer les progrès de la philosophie : si les découvertes du génie de l'homme dans les sciences physiques embellissent notre existence matérielle, elles ne sont pas comparables à celles que nous faisons dans le monde intellectuel, où se trouve la solution de nos destinées, celle de nos rapports avec l'univers et avec l'Être suprême. Alexandrie.

Et ce ne sont pas là tous les avantages qui donnent la supériorité aux sciences spéculatives ; toutes les autres connaissances de l'homme empruntent leurs principes de la philosophie : si elle ne préside pas à

---

1 Aristoxène, voyez ci-dessus p. 110.

2 Voy. Fabricii *Biblioth. græca*, *vol. III*, *p.* 653 *et* 649 : *Musici deperditi.*

L'histoire des siècles qui se sont écoulés depuis eux, nous a montré qu'on n'a guère fait que marcher sur leurs traces, et les questions qui divisèrent ces philosophes ne sont pas encore résolues autrement que doivent l'être les questions philosophiques, c'est-à-dire individuellement.

L'école d'Alexandrie comprit bien les difficultés qu'on venait de lui léguer; mais elle fut long-temps sans en essayer la solution.

En recueillant les écrits de l'école ionienne sur la cosmogonie; ceux de l'école de Pythagore sur la cosmogonie, la théologie, la psychologie et la morale; ceux de l'école éléatique sur les bornes de la raison humaine; ceux de l'école de Socrate sur la morale et la théologie; enfin, ceux de Platon, d'Aristote, d'Épicure et de Zénon, sur les différentes branches de la philosophie : en recueillant, dis-je, tous ces ouvrages, l'école d'Alexandrie semble avoir regardé les sciences spéculatives comme plus avancées que toutes les autres; elle semble les avoir négligées par cette raison même. Cependant, quand nous disons qu'elle les négligea, nous devons rendre justice à l'esprit qui animait cette école : elle, qui voulut embrasser toutes les sciences, n'a pas rejeté la philosophie; elle l'a étudiée avec zèle et professée avec intégrité, mais elle ne lui a point fait faire de progrès. On dirait qu'elle se fût trompée sur la nature des systèmes philosophiques, qu'elle les eût regardés comme des monumens sacrés, et qu'elle eût voulu les transmettre aux âges futurs avec autant de fidélité que les poëmes d'Ho-

mère. Les savans du musée furent *platoniciens*, *péripatéticiens*, *épicuréens* et *stoïciens*, et ils ne furent pas philosophes. L'histoire de la philosophie d'Alexandrie est, dans la première période, l'histoire des anciennes doctrines qu'on professa et qu'on commenta dans cette ville. Il ne faut pas prétendre faire autre chose qu'indiquer des données de ce genre.

Dans les premières années qui suivirent la mort d'Alexandre, les ombres de Platon et d'Aristote fixèrent encore les philosophes à Athènes; on se croyait plus sage et plus profond penseur dans les allées de l'académie et dans celles du lycée. Plusieurs philosophes que leur patrie rapprochait d'Alexandrie, Carnéade de Cyrène, Clitomaque de Carthage, et un grand nombre d'autres, préférèrent le séjour d'Athènes à celui d'Alexandrie. Il y a plus : les philosophes de cette ville inspirèrent d'abord si peu de confiance, que les jeunes Grecs nés sur les bords du Nil se rendaient en Grèce pour y étudier la philosophie. Posidonius d'Alexandrie fut le disciple de Zénon[1]; Ptolémée Leucas et Ptolémée Mélas, deux frères de la même ville, furent les disciples d'Épicure.

Il faut l'avouer, les doctrines qu'on professa d'abord à Alexandrie n'étaient pas de nature à y jeter les germes d'une philosophie pure, forte, élevée. A l'exception de Démétrius de Phalère, qui professa le système d'Aristote, et dont les mœurs sont néanmoins suspectes[2],

1 Diog. Laert., VII, 38.

2 Voyez Première partie, p. 163.

nous ne voyons d'abord au musée que des philosophes peu dignes de ce titre. Théodore l'athée; Hégésias, qui ne sait voir que du mal dans la vie; Colotès l'épicuréen, Straton le matérialiste, et quelques dialecticiens insignifians, sont au nombre des premiers habitans du musée : ils sont les hôtes des Lagides. Leurs doctrines furent bannies plus tard du sein d'une école qui ne s'attachait qu'aux plus belles productions de la Grèce : mais elles ne sortirent plus des palais d'Alexandrie; elles versèrent sur les Lagides, sur leurs doctes amis et leurs malheureux sujets, tous les maux qui accompagnent l'immoralité.

Le *péripatétisme* est celui des systèmes grecs qui paraît avoir dominé dans la savante école d'Égypte. Le premier des Lagides contribua aux succès de cette doctrine par ses rapports avec Théophraste, et surtout avec Démétrius de Phalère, disciples d'Aristote.

Straton, successeur de Théophraste et instituteur de Ptolémée Philadelphe, continua à propager le péripatétisme; mais il le modifia d'une manière remarquable : sa cosmogonie reposait sur des principes purement matériels. 1

Plusieurs savans, poëtes, médecins ou mathématiciens distingués, professèrent la doctrine d'Aristote sans y rien innover : Érasistrate et son fils Aristote, Callimaque et ses deux esclaves Dromon et Diophante, Agatharchide et plusieurs autres sont cités comme péri-

---

1 Voyez Première partie, p. 113 et suiv.

patéticiens; mais ils ne méritent aucune place dans l'histoire de la philosophie.

Il en est de même de quelques commentateurs d'Aristote, qui expliquèrent ou dénaturèrent ses pensées sans rien ajouter à sa doctrine.

Mais il en est tout autrement d'Aristobule le Juif, qui sut enrichir l'une par l'autre la doctrine judaïque et celle du lycée, et qui exerça une grande influence sur les Grecs et sur les Juifs à la faveur des emprunts qu'il faisait aux uns et aux autres. Aussi long-temps que les idées judaïques ne se rencontrèrent que dans les ouvrages d'histoire ou de législation traduits de l'hébreu, elles restèrent à peu près sans effet sur les opinions grecques : dès qu'elles se trouvèrent entremêlées avec ces dernières, les savans du musée les adoptèrent plus facilement. Les écrits d'Aristobule, s'ils existaient encore, seraient au nombre des monumens les plus curieux de l'histoire de la philosophie, particulièrement de celle du syncrétisme.

On n'a point de données exactes sur le nombre des péripatéticiens d'Alexandrie dans les derniers temps avant notre ère; Athénée, en rapportant que beaucoup de philosophes quittèrent l'Égypte sous Évergète II, ne dit pas à quelles écoles ils appartenaient.

Le *platonisme* paraît avoir eu son premier panégyriste au musée dans la personne d'Ératosthène qui publia un ouvrage sous le titre de *Platonicus*. Mais on apprend par Strabon qu'Ératosthène n'excellait point en philosophie; on sait aussi que son surnom de *second Platon* ne devait désigner que ses études, et il

est probable que le platonisme n'eut en lui qu'un stérile partisan.

Il n'est point douteux que cette doctrine n'ait été professée après lui au musée : il est certain qu'on y a commenté les écrits éloquens de Platon ; mais ceux qui exécutèrent ces travaux nous sont aujourd'hui peu connus. On a regardé Euclide le géomètre comme platonicien, mais Brucker a déjà réfuté cette erreur[1]. Outre Antiochus, qui fit connaître à l'école d'Alexandrie un nouvel éclecticisme[2], je ne trouve plus, dans la première période, qu'Héraclite de Tyr, Ariste, Ariston et Dion (d'Alexandrie), cités nommément comme platoniciens.[3]

Il est donc vrai que, si nous voulions nous en tenir aux témoignages formels, nous pourrions supposer le platonisme peu connu aux Alexandrins avant notre ère ; mais, comme les catastrophes du musée ont fait périr tant de choses, il serait injuste de les accuser d'indifférence pour les belles théories de Platon.

Le *stoïcisme* occupa les savans d'Alexandrie dès son origine. Diodore Cronos, qui avait instruit Zénon, avait adopté plus tard les opinions de son disciple[4], et les avait fait connaître à Ptolémée Soter. Ce prince

---

1 Hist. philosoph., t. I.er, p. 654, note *g*.

2 Voyez ci-dessous.

3 Voyez la scène intéressante qui se passa entre des platoniciens d'Alexandrie au temps de Lucullus, *in Cicer. Acad. quæst.*, *II*, 4.

4 Il a paru singulier que l'instituteur de Zénon fût compté au nombre des stoïciens ; mais on a répondu que le père de Luther a bien été luthérien, et celui de Platon platonicien.

désirait même s'attacher le philosophe Zénon; mais le stoïcien refusa de venir se loger dans ses palais. Je doute que, dans son refus, il se soit servi des expressions que lui prête Diogène de Laërte [1]. Ce fut sans doute le même Diodore qui engagea Posidonius d'Alexandrie à se rendre en Grèce pour y étudier le stoïcisme. On ignore quels furent les philosophes qui professèrent cette doctrine au musée après Diodore et Posidonius. Plus tard nous y rencontrons Sphérus, Sotion et Satyrus, qui s'occupèrent plus de l'histoire de la philosophie que de l'enseignement du stoïcisme.

L'*épicuréisme* fut enseigné à la cour des Lagides par l'un de ses partisans les plus dévoués. Ce même Colotès, qui s'était jeté aux pieds d'Épicure après avoir entendu un de ses discours sur la nature des choses, exposa son système à Ptolémée Soter dans un ouvrage où il prouvait *que ce n'était pas même vivre que de se conformer aux doctrines d'un autre philosophe qu'Épicure.* Nous savons par Plutarque, qui réfuta ce traité quelques siècles plus tard, que le Lagide dédaigna les conseils de Colotès. Mais, si les épicuréens systématiques furent rares en Égypte, les épicuréens pratiques y furent d'autant plus nombreux. On comprend facilement que l'école du musée n'a pu s'attacher à une doctrine aussi faible que celle d'Épicure; mais on sait aussi que bientôt les Lagides n'en pratiquèrent plus d'autre.

Dans toute la première période je ne trouve que

---

1 *Vitæ philos.*, *VII*, 24.

deux philosophes d'Alexandrie qui aient professé l'épicuréisme ; ils portaient l'un et l'autre le nom de Ptolémée, et s'occupèrent aussi peu des progrès de la philosophie que les épicuréens de la Grèce.

Les *cyrénaïciens*, les *théodoréens* et les *hégésiaques* eurent également peu de représentans en Égypte.

Les premiers, qui, d'après une belle expression de Plutarque, *avaient bu dans le même bocal que les épicuréens*, professaient la doctrine de cet Aristippe que fatiguait même le bien-être, et qui se refusait le plaisir pour se donner la jouissance d'un triomphe. Ils furent au reste peu nombreux, et ce n'étaient guère que des Cyrénéens, compatriotes d'Aristippe.

La Cyrénaïque faisait partie de l'empire des Lagides ; ses habitans étaient en relation avec ceux d'Alexandrie, et cette circonstance peut avoir répandu la doctrine d'Aristippe dans cette ville.

Les théodoréens, également peu nombreux, étaient les partisans de Théodore l'athée, disciple d'Aristippe. Le souverain bien de Théodore, et la base de toute sa philosophie, n'était pas le plaisir, qu'il regardait comme une chose trop passagère, mais un état durable de contentement[1]. A ses yeux rien n'est honteux ni coupable en lui-même; tout dépend de l'opinion : le vol, fait en temps opportun, n'est pas un délit ; l'amitié et le patriotisme sont des chimères[2] ! A son

---

1 Χαρα.

2 Diog. Laert., *lib. II*, 98 et 99.

indifférentisme moral se rattachait l'opinion qu'il n'est rien d'impérissable, que rien de réel ne répond à notre idée de Dieu. J'ignore jusqu'à quel point ces tristes doctrines ont trouvé des partisans dans l'école d'Alexandrie.

En même temps que Théodore enseignait en Égypte l'art de jouir et celui de renoncer à la vertu, à Dieu et à l'avenir, Hégésias de Cyrène, ou du moins philosophe cyrénaïcien, enseigna celui de renoncer à la vie. Il regardait comme chimérique le contentement imperturbable de Théodore, et estimait la mort moins dure que les efforts qu'il en coûterait pour saisir un peu plus de bien que le destin ne nous fait de mal.

Il n'est point douteux qu'Hégésias n'ait eu des partisans en Égypte. Dans ce pays, où les penchans ont toujours été excessifs, où la raison de l'homme atteint difficilement à un haut degré de perfection, on trouva les idées d'Hégésias si justes qu'un grand nombre de ses disciples s'ôtèrent la vie, et que les Lagides furent obligés de proscrire cette doctrine.[1]

Il est intéressant de remarquer que la doctrine des disciples d'Aristippe différa bientôt de la sienne, comme celle-ci différait elle-même de la doctrine de Socrate, instituteur d'Aristippe : c'est que les Cyrénaïciens répétèrent la faute de leur maître; qu'ils ne s'attachèrent qu'à quelques principes isolés, dont ils tirèrent de fausses conséquences, et qu'ils négligèrent tous les autres.

---

1 Cicer. *Tusc. quæst. I*, 34. Valer. Max. VIII, 9, ext. 3. Cf. Rambachii *Progr. de Hegesia*, πεισιθανατῳ; Quedlinb., 1771, in-4.°

Le *cynisme* ne fut enseigné aux Alexandrins que dans son avilissement. Sotades, le plus méprisable des flatteurs, leur fit connaître la doctrine de Diogène, le plus fier des hommes; mais l'accueil que reçut en Égypte le calomniateur des princes et le profanateur des mœurs, prouve assez que l'école d'Alexandrie et les Lagides n'aimaient point les cyniques.

Je ne trouve plus, après Sotades, que deux philosophes d'Alexandrie qui aient professé le cynisme: ce sont Démétrius et Timarque, disciples de Théombrote et de Cléomène, deux hommes aussi obscurs que leur maître, le ridicule Métroclès[1]. Je ne crois pas que Philicus, fils du célèbre Onésicrite d'Égine, qui accompagna Alexandre en Asie, et qui s'était fait disciple de Diogène en voulant lui arracher ses deux fils, ait professé le cynisme à la cour des Lagides[2]: les fonctions sacerdotales dont il était revêtu, ne le permettaient pas.

La *secte éristique* de Mégare n'eut qu'un seul partisan connu à l'école d'Alexandrie; c'était ce Diodore Cronos qui professait aussi le stoïcisme, et qui mourut de chagrin après avoir épuisé en vain tout son génie à la solution d'un syllogisme. Nous avons vu que Stilpon de Mégare, s'il s'est trouvé en Égypte, n'y a fait qu'un séjour passager.

On ne dirait pas non plus, au premier aspect, que le *scepticisme* eût trouvé de nombreux défen-

---

1 Diog. Laert., VI, 94 et 95.

2 Voyez Première partie, p. 100.

seurs en Égypte ; cependant, Timon le Phliasien, disciple de Pyrrhon, fit quelque séjour à Alexandrie, et quoiqu'il n'enseignât guère depuis qu'il se fut enrichi, il paraît y avoir jeté les semences d'un pyrrhonisme indestructible. Euphranor de Séleucie, l'un des disciples de Timon[1], enseigna en Égypte, et son plus célèbre disciple, Eubulus, était Alexandrin. L'un des partisans d'Eubulus, Ptolémée, était de Cyrène, province du royaume des Lagides. Ce Ptolémée, qui restaura le pyrrhonisme, c'est-à-dire qui l'enseigna avec un nouveau succès, paraît aussi avoir laissé des disciples en Égypte. Énésidème, qui rendit au scepticisme le rang qu'il doit occuper en philosophie, était le disciple d'Héraclide, l'un des sectateurs de Ptolémée. Il enseigna au musée, et y eut pour successeur Sexte l'empirique.

Depuis les temps de Timon jusqu'à ceux de Sexte l'empirique, nous apercevons donc, dans les annales de l'école d'Alexandrie, des traces assez remarquables de scepticisme. Il est vraiment curieux de voir cette doctrine, presque éteinte en Grèce, propagée par une école à laquelle on a reproché jusqu'à présent le plus crédule dogmatisme !

Si l'école d'Alexandrie ne se fit pas remarquer dans cette période par des systèmes nouveaux, elle se distingua du moins des écoles grecques par la fidélité qu'elle mit dans la conservation des doctrines, et par la sagesse avec laquelle elle s'attacha aux meil-

---

1 Donnée de Sotion ; voy. Diog. Laert., IX, 115.

leures. Nous devons faire remarquer en particulier que nous lui devons des matériaux précieux pour l'histoire de la philosophie. [1]

Pays grecs.

La Grèce a, dans cette période, une supériorité incontestable sur l'école d'Alexandrie, sous le rapport des études philosophiques : elle s'en occupe davantage; elle développe les anciennes doctrines, et si elle n'invente aucun système nouveau, elle ajoute du moins à ceux qui avaient été mis au jour. Il en résulta qu'elle ne put les conserver dans leur intégrité; mais, dès qu'il y a changement dans les opinions, il y a matière pour l'histoire, et quelles que soient les variations de l'esprit humain, il est toujours intéressant de les suivre.

Le *système de Platon*, essentiellement dogmatique, fut converti en scepticisme par ses propres partisans. Le successeur de Cratès, ce dernier dépositaire fidèle du platonisme, Arcésilas, établit en principe fondamental qu'il n'y a pas de critérium de la vérité ; il ajouta, qu'en spéculation il faut s'abstenir de prononcer, et qu'en pratique il faut choisir *ce qui est probablement bon.* [2]

Arcésilas se faisait un devoir de combattre le dogmatisme ; il attaquait en particulier le système de Zénon le stoïcien, et, par sa méthode purement critique, il établit dans l'académie une doctrine qu'on a de la peine à distinguer du scepticisme.

---

1 Voyez Première partie : *Sotion*, *Spherus*, *Satyrus*.

2 Το εὔλογον.

Des changemens aussi remarquables dans les opinions anciennes de l'académie ont fait regarder Arcésilas comme fondateur d'une académie nouvelle.

Son disciple Carnéade donna de nouveaux développemens aux argumens sceptiques; il essaya de les renforcer encore, et continua de combattre la théologie et la morale des stoïciens : il oublia la doctrine de Platon au point de soutenir que le seul bien véritable était le plaisir de satisfaire les besoins de la nature.

Cependant, Carnéade ayant soutenu quelquefois le *pour* et le *contre* d'une thèse [1], on a cru que son scepticisme n'était que de la dialectique. A la vérité, son disciple Clitomaque protesta formellement contre cette supposition [2]; mais rien ne saurait défendre Carnéade des reproches que méritent ses discours sophistiques.

Carnéade eut le titre de fondateur d'une troisième académie : mais il ne le méritait point, n'ayant rien changé aux principes de la seconde.

Ses successeurs, Clitomaque, proprement dit Asdrubal, de Carthage, et Charmidas, dont la patrie est inconnue, se bornèrent à développer ses principes,

---

1 Entre autres dans cette célèbre ambassade à Rome, où il parla devant une jeunesse nombreuse pour et contre la justice. On sait que Caton le censeur insista près du sénat sur le renvoi des sophistes d'Athènes.

2 Cic. *Acad. II*, 45.

à les appuyer de nouveaux raisonnemens : ce fut toujours un scepticisme modéré.

Philon, également disciple de Carnéade, essaya de ramener son école à l'ancienne doctrine de Platon, et on peut, à juste titre, le regarder comme le chef d'une académie nouvelle, la quatrième. Il ne prétendait pas encore que l'homme *connaissait* la nature des choses; mais il croyait qu'il *pouvait* les connaître, et il ne combattait que les moyens de juger de la vérité enseignés par les stoïciens. Il est à remarquer qu'avec lui les platoniciens quittèrent la Grèce pour la première fois. Philon, obligé par les guerres de Mithridate de quitter la ville d'Athènes qu'assiégeaient les généraux du roi de Pont, se réfugia à Rome, et trouva dans la personne de Lucullus un généreux protecteur et un disciple zélé.

Le successeur de Philon, Antiochus, ne fit que continuer la marche rétrograde de son maître, et sous ce rapport il ne mérite nullement d'être regardé comme le chef d'une cinquième académie. Il est vrai qu'il renonça entièrement au scepticisme, dont son prédécesseur n'avait fait que s'éloigner; il est vrai aussi qu'il se donna l'air de réfuter Philon, et qu'il soutint, avec la chaleur d'un novateur, que les intérêts moraux de l'homme ne peuvent se contenter ni du scepticisme ni même du probabilisme, mais, après avoir cherché à rétablir le dogmatisme de Platon, il altéra aussitôt la doctrine de ce philosophe. Outre les principes de l'académie, il consulta ceux du portique et du lycée, et son système fut un

mélange de ceux de Platon, d'Aristote et de Zénon. Cet éclecticisme, qu'il est si important de remarquer [1], ne permet pas de regarder Antiochus comme partisan pur de Platon; et il est donc vrai que dans toute la Grèce le seul Cratès professa le platonisme dans cette période.

Le *péripatétisme* fit beaucoup plus de progrès en Grèce qu'à l'école d'Alexandrie. La partie élémentaire ou fondamentale de ce système, celle des catégories, demandait des réformateurs habiles; cependant les partisans d'Aristote ne s'en occupèrent que rarement : ils préféraient les discussions morales et physiques.

Théophraste, qui remplit la place d'Aristote avec un succès constant, ne dévia pas essentiellement de ses principes : sa morale fut un peu moins sévère que celle de son maître; mais, en général, l'histoire naturelle et l'anthropologie l'occupèrent beaucoup plus que la métaphysique.

Eudème de Rhodes, autre disciple d'Aristote, resta également fidèle à son maître, si l'ouvrage qui nous reste sous le titre de *Morale d'Eudème* est en effet de cet auteur. [2]

---

1 Cic. *Acad. quæst. II*, 22. Au même livre, section 43, on lit ces mots : *Erat autem, si perpauca mutavisset, germanissimus stoicis;* et à la section 45 : *Aristoteles, aut Xenocrates, quos Antiochus sequi volebat.* Cf. *Nat. Deor. I*, 7. *Antiocho enim stoici cum peripateticis re concinere videntur, verbis discrepare.* Cf. *Sent. empir. Cyp. Pyrrh.* 230, 235. Augustin. *contra Acad. III*, 18.

2 On l'attribuait à Aristote; mais son titre, ἠθικὰ Ἐυδήμεια, fait croire qu'il est d'Eudème.

Dicéarque de Messine se fit remarquer par ses opinions sur l'*ame*, dont il niait l'existence, admettant, en général, l'éternité du genre humain.

En même temps le musicien Aristoxène, un des disciples de Dicéarque, appliqua ses théories d'harmonie à la psychologie ; il soutenait que l'ame n'était autre chose que l'*exaltation* des forces du corps. [1]

Nous avons déjà fait connaître les opinions remarquables de Straton le physicien, qui appartient à l'école d'Alexandrie, en même temps qu'il est regardé comme le successeur de Théophraste. [2]

Ceux qui montèrent dans la chaire d'Aristote après Straton, s'attachèrent principalement à la morale, et à la recherche du bien suprême. Lycon de la Troade, Hiéronyme de Rhodes, Ariston de Céos, Critolaüs de Phasélis, et Diodore de Tyr, le cherchèrent tour à tour dans les plaisirs de l'ame, dans l'absence de la douleur, dans la réunion des perfections du corps et de l'ame; enfin, dans la possession de tous ces avantages joints à ceux de la fortune.

Après Diodore, qui fut le *septième* successeur d'Aristote (vers le milieu du second siècle avant notre ère), le péripatétisme semble avoir été négligé pendant quelque temps; nous ne savons pas même les noms de ceux qui présidèrent à cet enseignement jusqu'à Aristonicus de Rhodes, contemporain de Cicéron et de Pompée, *onzième* chef

---

1 *Intentio quædam corporis.* (Cic. *Tusc. quæst. I*, 10, 18, 22.)

2 Voyez Première partie, p. 113.

du lycée. Aristonicus lui-même ne se distingua que par les soins qu'il donna, à Rome, aux écrits d'Aristote, qu'il mit dans un meilleur ordre, et qu'il accompagna de commentaires, travaux qui valurent de nouveaux partisans au système d'Aristote.

En général, cette doctrine est celle qui éprouva le moins de changemens, et on ne remarque ni éclecticisme ni syncrétisme parmi ses partisans, à moins qu'on ne veuille en accuser Cratippe de Mitylène, qui adopta la divination des stoïciens.

L'*épicuréisme* eut toujours de nombreux partisans, sans faire jamais de progrès remarquables. L'invariabilité devait être le caractère d'un système dans lequel on n'osait innover sans se rendre coupable. Les épicuréens regardaient comme un sacrilége de dévier des principes du maître [1]. Il en est arrivé que les successeurs d'Épicure, les Hermachus, les Polystrate, les Dionysius et les Basilide, sont aujourd'hui des noms obscurs. Le premier écrivit contre Platon et Aristote; le troisième, auteur de plusieurs ouvrages qui s'étaient perdus, a été tiré de l'oubli, de nos jours : on a trouvé des fragmens de ses écrits aux fouilles d'Herculanum. [2]

Suidas nous apprend que la chaire d'Épicure fut occupée par dix chefs différens, depuis la fondation de la secte jusqu'aux temps d'Auguste. Malgré les per-

---

1 *Παρανομημα και ἀσεβημα.* (Euseb. *Præp. evang. XIV*, 5.)

2 C'est de l'ouvrage Περι ἀλογου κατα φρονησεως; voy. Morgenstern, Voyage d'Italie, I, 149 (en allem.)

sécutions que les épicuréens éprouvèrent dans quelques villes, et malgré le mépris que d'autres philosophes affectaient pour eux, ils conservèrent de l'influence ; ils attirèrent même à eux un grand nombre de disciples des autres écoles, et ne désertèrent que rarement la leur : phénomène qu'Arcésilas expliqua aux siens par une plaisanterie impertinente [1]. Il paraît néanmoins que quelques-uns d'entre eux méritèrent de l'estime ; ils se distinguaient eux-mêmes en épicuréens purs et épicuréens sophistes. [2]

Le *stoïcisme*, qui n'avait encore reçu que sa forme primitive quand l'école d'Alexandrie fut fondée, est le seul système qui s'enrichit dans la période que nous parcourons. Mais il est difficile de déterminer les progrès successifs de ce système, parce que les écrits de Zénon et ceux de ses disciples sont tous perdus ; que nous ne connaissons qu'imparfaitement leurs opinions, et que nous ne pouvons guère distinguer celles qui appartiennent à chacun d'eux : il existe même pour nous une certaine incohérence dans les principes du stoïcisme.

Dans l'histoire des progrès de ce système on peut passer sous silence Persée, Ariston, Hérille et plusieurs autres stoïciens obscurs.

Cléanthe développa, le premier, la doctrine du portique dans ses nombreux écrits, tous perdus, à

---

1 Il disait : Εκ μεν γαρ ανδρων γαλλοι γινονται, εκ δε γαλλων ανδρες ου γινονται. Diog. Laert., IV, 43.

2 Diog. Laert., X, 26.

moins que l'*Hymne à Jupiter* ne soit réellement son ouvrage. Il partagea le domaine des sciences philosophiques en six branches, et évita la confusion qui régnait dans les distinctions anciennes : d'après lui, la logique ou la dialectique, la rhétorique, la morale, la politique, la physique et la théologie formaient tout l'ensemble des sciences spéculatives. [1]

Il s'occupa particulièrement de la théologie et de la physique. Dans la première, il émit des idées neuves sur la nature de l'Être suprême, et des preuves convaincantes de son existence [2] ; dans la seconde, il mit le soleil à la place de l'éther, que les autres stoïciens prenaient pour l'agent principal de la nature.

La psychologie de Cléanthe, l'une des parties de sa physique, se fondait sur le matérialisme; sa morale avait pour principe *de vivre conformément à la nature.*

Chrysippe, son disciple, qui était doué d'une grande sagacité, s'empressa de corriger sa psychologie. Il n'hésita point à déclarer absurde la preuve du matérialisme tirée de la ressemblance qu'on remarque entre les qualités morales et corporelles du père et de l'enfant [3]. Il s'expliqua avec la même franchise sur l'hypothèse de Cléanthe, que les objets qui frappent nos sens laissent des traces réelles dans l'ame, en y produisant des profondeurs et des élévations

---

1 Cicero, *de finib.*, *IV*, 3.
2 *Sext. Emp. adv. Matth. IX*, 88, 91. Cic. *Nat. deor. II*, 5.
3 Nemesius, *de nat. hom.*; *p.* 70, *ed. Matth.*

semblables aux choses extérieures. En général, Chrysippe rendit au stoïcisme d'importans services, en le purgeant de quelques opinions insoutenables. Il s'était familiarisé, à l'école d'Arcésilas, avec les objections dirigées contre le portique, et il ne négligea rien pour rectifier les erreurs du système, pour en remplir les lacunes, pour mieux en déterminer les principes. La logique, la morale et la physique lui dûrent des réformes importantes; mais il s'appliqua particulièrement à la syllogistique, que chérissaient déjà ses prédécesseurs. Les perfectionnemens qu'il donna à cet art, firent dire à ses contemporains que, *si les dieux avaient besoin d'une syllogistique, ils adopteraient celle de Chrysippe.* [1]

Les successeurs de ce philosophe n'embrassèrent pas l'universalité du système. Zénon de Tarse ne se fit remarquer que par le doute qu'il jeta sur le dogme de la conflagration du monde; Diogène de Séleucie se borna à la discussion des différens biens. Antipater présenta des opinions nouvelles sur l'Être suprême; Panétius développa mieux la morale pratique; Posidonius, qui fonda une école nouvelle à Rhodès, s'attacha à mieux distinguer Dieu, la nature et le destin : mais, en général, ces philosophes eurent peu de vues originales.

Les autres doctrines anciennes n'eurent guère de partisans dans ces siècles : les *cyrénaïciens*, les *théodoréens*, les *hégésiasiques*, ne furent jamais

---

1 Diog. Laert., VII, 180.

nombreux; le *pythagoréisme* s'était éteint au commencement de cette période, et il ne fut renouvelé que dans la suivante; le *cynisme* ne fit plus de progrès après Cratès de Thèbes; et Onésicrite d'Égine, qui accompagna Alexandre le grand en Asie, peut à peine passer pour partisan de ce système.

En résumant les travaux philosophiques des trois siècles qui nous occupent, on doit dire qu'en général ils n'ajoutèrent que des développemens plus ou moins importans aux doctrines anciennes. J'y trouve cependant plusieurs points à signaler : on y remarque *une tendance assez sensible vers l'éclecticisme*, particulièrement parmi les stoïciens et les platoniciens; *des traces d'un scepticisme perpétué à l'école d'Alexandrie*, et *quelques vestiges de syncrétisme, soit en Égypte, soit en Grèce.* Quelques-uns de ces faits pouvant paraître extraordinaires, et devant servir à fixer les opinions sur l'origine de l'éclecticisme, du syncrétisme et du nouveau platonisme, il conviendra de nous y arrêter un instant.

Il importe d'abord de remarquer que ce n'est point l'école d'Alexandrie qui donne l'exemple de l'éclecticisme ; que c'est elle, au contraire, qui le reçoit d'Antiochus, académicien.[1]

Un exemple plus ancien avait été donné en Grèce par le système de Zénon, qui n'était autre chose qu'un éclecticisme. Zénon s'était d'abord instruit dans les écrits de l'école socratique; il s'était

---

1 Voyez ci-dessus, p. 130.

familiarisé ensuite avec le cynisme dans son commerce avec Cratès de Thèbes ; il fréquenta plus tard les dialecticiens Diodore et Stilpon, et les académiciens Xénocrate et Polémon. Sa doctrine ne fut qu'un cynisme adouci par les principes de l'académie, et présenté avec la dialectique de l'école de Mégare. Ce furent les stoïciens, surtout Panétius et Posidonius, qui facilitèrent à Antiochus l'espèce de rapprochement qu'il opéra entre le portique et l'académie. Il en arriva que Cicéron put affirmer *que les stoïciens, après avoir tout emprunté des péripatéticiens et des académiciens, enseignaient les mêmes choses que ces deux écoles, sous des noms différens* [1]. Il ne faudrait plus, après cette donnée, qu'accéder à une opinion répétée souvent par le même écrivain, pour faire remonter l'éclecticisme à l'origine de l'académie et du lycée. En effet, Cicéron assure *qu'il n'y avait aucune différence essentielle entre les premiers platoniciens et les péripatéticiens* [2]. Son opinion est toutefois exagérée, elle est même fausse ; et les seuls faits positifs d'où l'on pourrait déduire l'existence d'un véritable éclecticisme dans cette période, sont les *systèmes de Zénon et d'Antiochus*, dont l'un n'enseigna jamais qu'en Grèce, et dont l'autre enseigna à Rome et à Athènes aussi bien qu'à Alexandrie.

Loin d'avoir donné l'exemple de l'éclecticisme,

---

1 *Restant stoïci, qui, cum a peripateticis et academicis omnia transtulissent, nominibus aliis easdem res secuti sunt.*

2 *Acad. quæst. I*, 4, *de finib. bon. et mal.*, *IV*, 2.

nous avons vu que l'école d'Alexandrie semble avoir seule conservé un *scepticisme raisonné.*[1]

Examinons maintenant si c'est dans son sein que nous découvrons, avant l'ère chrétienne, des vestiges de *syncrétisme*[2] ?

Nous ferons remarquer d'abord que ce dernier système, si toutefois il mérite ce nom, est presque toujours le résultat de la décadence des doctrines. La période que nous venons de parcourir pourrait donc nous le montrer tout établi sans que cela dût nous surprendre. Depuis les temps d'Alexandre, les villes de Séleucie, Babylone, Byzance et Carthage envoyèrent des philosophes en Grèce et en Égypte. Ces sages, autrefois barbares, le redevinrent quelquefois encore à Athènes et à Alexandrie : à leurs études nouvelles ils associèrent souvent leurs anciennes opinions. Le syncrétisme fut dès-lors préparé dans ses germes. Mais peut-on en saisir quelque part les élémens positifs ? L'école d'Alexandrie me semble en présenter quelques-uns.

Aristobule essaya le premier d'introduire dans les systèmes grecs un principe incompatible avec ceux sur lesquels ils reposaient : c'est le *supernaturalisme*. Si Aristobule a pensé comme Juif, s'il a écrit en partisan de Moïse, la révélation a dû être

---

1 Voyez ci-dessus, p. 126 et suiv.

2 Je crois devoir rappeler ici la différence généralement admise entre l'éclecticisme et le syncrétisme : l'un est un choix raisonné parmi des opinions philosophiques ; l'autre, un mélange de principes incompatibles, formé par un aveugle dogmatisme (*συγκρασις*)

non-seulement la norme de toutes ses opinions, mais la source première de toute sa philosophie. Or, entremêler des vérités, empruntées les unes à la révélation, les autres découvertes par la voie rationnelle, les coordonner ensemble et les subordonner les unes aux autres, c'est établir le syncrétisme. C'est donc, demandera-t-on, l'école d'Alexandrie, l'asile du scepticisme, qui a professé, dès le second siècle avant notre ère, cette doctrine, dont nous recherchons l'origine au troisième siècle après J. C.? Cette question, dont la solution serait si importante, ne saurait être résolue d'une manière précise : il est probable qu'Aristobule est l'auteur du syncrétisme; mais aucun monument ne l'atteste.

Quoi qu'il en soit, il existe un ouvrage, composé très-probablement à Alexandrie, et renfermant peut-être cette doctrine : c'est le livre *de la Sagesse*.

Le livre de la Sagesse est d'origine grecque, ou plutôt *hellénistique* [1]. Il n'en a jamais existé d'original hébraïque; les éditions syriaque et chaldéenne qu'on en possède, sont des versions, et S.-Jérôme assure expressément que ce livre n'a jamais été connu dans la langue de Salomon [2] : il n'est donc pas de ce prince. Le célèbre évêque d'Avranches, qui, parmi les modernes, penche le plus à le lui attribuer, se borne aussi à mettre en avant que ce précieux écrit est

---

1 Voyez Première partie, p. 203 et 235, et ci-dessus, p. 55.
2 *In præf. ad libr. Sapientiæ.*

rédigé d'après quelques légers fragmens de Salomon.[1]

Dans l'opinion des Juifs et dans celle des premiers chrétiens, le livre de la Sagesse n'était nullement de Salomon; on ne le plaçait point parmi les écrits canoniques. Philon et Josèphe ne le connaissaient pas; S. Athanase, S. Cyrille, S. Grégoire de Nysse, S. Jérôme et Origène, ne l'admirent pas non plus dans le code sacré, quoiqu'ils le regardassent comme un très-bel ouvrage.

Cet écrit, qui renferme des connaissances que n'avait pas le roi auquel on l'attribuait par suite d'une fausse induction tirée du titre qu'il porte, à qui faut-il en faire hommage? Ou, pour parler plus exactement, quels sont les auteurs des deux parties distinctes dont il se compose? car, il est à peu près évident que la seconde partie de la Sagesse, depuis le chapitre dixième, n'est pas du même écrivain qui avait composé la première jusqu'au neuvième chapitre inclusivement. Houbigant et Dupin reconnaissaient déjà l'incohérence de ce traité[2]; et, en effet, le style et les idées des deux sections diffèrent d'une manière frappante. Dans la première on reconnaît un Juif formé par les études de la philosophie grecque, écrivant le grec avec élégance, quelquefois avec pompe, et ne mêlant que rarement à son style des tournures hébraïques; plus

1 Huetius, *in Demonst. evang.*, *p.* 245. Voyez aussi l'opinion de Foucher, Acad. des inscript., vol. XXXVIII, p. 334.

2 Dupin, Dissert. prélimin. sur la Bible.

rarement encore ces pléonasmes parallèles que les Hébreux affectionnaient dans leurs écrits proverbiaux. Dans la seconde partie c'est un écrivain, ou plus jeune, ou moins instruit, d'un goût moins pur, répétant à satiété l'histoire des Israëlites, et terminant d'une main novice et brusque un ouvrage auquel il fallait laisser sa première contexture.

Cette différence entre la première et la seconde partie du livre de la *Sagesse* a fait supposer à ceux qui veulent les revendiquer au même auteur, que la dernière est l'ouvrage du jeune homme élevé exclusivement dans les opinions de ses concitoyens, mais parlant la langue que tous les Juifs parlaient à Alexandrie; tandis que la première partie y aurait été ajoutée après des études plus fortes, après que l'auteur se fût pénétré des idées de l'orient et de la Grèce, et comme pour servir d'embellissement à son travail primitif.

Cette hypothèse n'a du reste aucune importance pour nous; nous ne désirons connaître que l'auteur de la première section, la seule qui nous occupe.

Un écrivain très-érudit a cru pouvoir l'attribuer à Sérubabel [1], à cause des idées persanes qui sont répandues dans cet écrit; mais le langage et les idées platoniques, qu'on y rencontre également, s'opposent à cette hypothèse.

Grotius et Dom Calmet ont cherché l'auteur du livre dans un âge postérieur: l'un, entre les temps d'Esdras et ceux du pontife Simon; l'autre, au temps des Machabées:

---

1 Faber, dans ses six programmes *super libro Sapientiæ*.

ils ont approché davantage de la vérité. D'autres ont cru expliquer au mieux le mélange de judaïsme et de philosophie grecque, qu'on remarque dans le livre de la *Sagesse*, en admettant qu'il fut composé, sur l'ordre d'un Lagide, pour l'usage d'un prince d'Égypte et par un Juif instruit[1]. On a supposé que Ptolémée Philadelphe, qui fit venir de la Judée soixante-dix savans; qui, au rapport d'Aristée, leur adressa des questions de politique, et qui regardait les Juifs comme la nation la plus savante dans ces matières, a pu charger l'un des soixante-dix de la rédaction de cet ouvrage! On a même trouvé dans le titre du livre un fondement à cette supposition : Salomon étant célèbre par sa prudence, on a pensé que l'auteur avait bien fait de le choisir pour modèle des princes.

Il n'y a qu'une chose à objecter à cette hypothèse, c'est que le rapport d'Aristée, sur lequel elle s'appuie, est absolument faux.[2]

D'autres ont fait honneur de ce livre à Philon l'ancien et à Philon le jeune. Mais le premier de ces écrivains était grec, et quoiqu'il eût écrit sur le temple de Jérusalem, il était, au témoignage de Josèphe, peu familier avec le judaïsme. Or, l'auteur de la *Sagesse* en prouve partout une connaissance exacte.

Philon le jeune pourrait plutôt passer pour l'auteur de ce traité; son style et ses idées ont de la ressem-

---

1 Cornelius a Lapide, *in præf. ad librum Sapient.*

2 Voyez Première partie, p. 75 et suiv.

blance avec le langage et les opinions qui distinguent celui-ci : mais il y a encore des différences telles qu'il faut absolument renoncer à cette hypothèse.[1]

Il résulte de tout cela que, si le langage et le caractère de cet écrit prouvent incontestablement qu'il est d'Alexandrie, il n'est cependant plus possible d'en retrouver l'auteur. Ceux qui croiraient pouvoir l'attribuer à Aristobule, d'autant plus qu'il ne nous reste rien de ce philosophe, auraient à considérer qu'il fut péripatéticien et non platonicien.

Il ne s'agit donc plus à présent que d'établir le seul fait qui puisse encore être éclairci, c'est le syncrétisme du livre.

Les opinions *judaïques* y dominent évidemment; on y trouve aussi celles des *Esséniens* et des *Thérapeutes :* on y rencontre, sur le mariage, des idées qui ne sont plus celles des temps anciens où le nombre des enfans faisait l'éloge du père et l'ornement de la mère; ni Abraham, ni Job, ni aucun véritable Israélite ne pensa jamais comme l'auteur de la Sagesse[2]. Cette εγκρατεια, qu'il recommande, est celle de la secte religieuse dont Philon nous fait connaître la mystérieuse rigueur.[3] Je crois encore reconnaître cette secte dans l'*idée que l'absence du vice corrupteur nous place auprès de Dieu*[4]. Cette idée n'est pas de la doctrine judaïque.

---

1 Cf. Eichhorn, Introd. aux liv. apocryphes de l'ancien Testament, p. 176 (en allemand).

2 Chap. III, 13, 14.

3 Philo, *quod omnis probus*, *etc.*, *p.* 889. Cf. Joseph. B. J., II, 8, 2.

4 Chap. VI, 19.

On exigeait depuis long-temps que le mortel parût devant la divinité les *mains pures*, pour lui présenter ses offrandes; mais on ne s'exprimait pas d'une manière aussi mystique que l'auteur que nous examinons: on ne pensait pas à cette élévation au-dessus du monde terrestre, à cette communion avec Dieu, qui fut enseignée par les Esséniens.

Les Juifs étant depuis long-temps en rapport avec les peuples de l'Orient, vivant en Perse, en Babylonie, en Médie, sur les frontières de l'Inde et peut-être en Chine, il ne serait pas étonnant qu'ils eussent adopté quelques opinions orientales [1]. Si le fait est exact, nous devons en trouver des vestiges dans le livre de la *Sagesse*.

On remarque d'abord qu'il n'y est question ni d'astrologie, ni de magie, quoique ces deux sciences fussent dominantes en Chaldée et en Médie. On pourrait regarder comme une idée indienne, celle *que l'esprit de Dieu remplit le monde et comprend l'univers.* [2] Les philosophes des bords du Gange avaient absolument la même opinion : d'après eux les mondes, qui ne sont que des phénomènes, des jeux de la divinité, se dissolvent, dès que l'esprit qui les a créés ne les soutient plus. Mais le germe de la même idée se trouve au premier chapitre de la Genèse, où il est dit que l'esprit de Dieu plane sur la surface des eaux. Cette idée est en même temps platonique, et je reconnaîtrais

---

1 Voyez Première partie, p. 223, *note*.

2 *Sapient.*, c. *I*, 5.

plutôt cette dernière source comme la véritable[1]. On pourrait encore trouver l'ahrimanisme dans ce passage qui attribue à Satan l'origine de la mort, et qui dit que ceux qui se déclarent du parti du démon éprouvent ses cruels effets[2]. Il y a, en effet, une analogie parfaite ; mais l'idée du démon est antérieure à la captivité des Israélites.[3]

Les opinions orientales, s'il s'en trouve dans ce livre, sont donc peu nombreuses : il nous reste à examiner ce qu'il contient d'idées grecques.

Le *matérialisme* est peint par l'auteur d'une manière très-frappante : *notre pensée est une étincelle produite par le battement de notre cœur !* Tel est, dit-il, le langage des ennemis de la sagesse[4]. Mais cette idée était-elle neuve pour les Israélites ? Ne leur reproche-t-on pas d'avoir méconnu l'immortalité de l'ame, et n'est-ce pas confondre l'esprit avec la matière que de le croire périssable comme elle ? Lors même que cette objection serait aussi fondée en vérité qu'elle l'est peu, je croirais encore nouveau pour les Juifs le matérialisme exposé par l'auteur de la Sagesse. On ne s'exprimait pas ainsi chez les anciens Israélites, et ce langage décèle, dans celui qui le tient, une connaissance exacte des systèmes qu'on enseignait de son

1 Plato, *in Timæo*, p. 819, *ed. Bip.*, *t. X.* Ταν δε του κοσμου ψυχαν μεσοθεν εξαψας ἐπαγαγεν ἐξω περικαλυψαι αυτο ὁλον αυτα.

2 Chap. II, 25.

3 On sait néanmoins quels développemens la démonologie judaïque a reçus par suite de la grande captivité.

4 Chap. II, 2.

temps au musée : on le dirait contemporain d'Hégésias et d'Aristippe, d'après les opinions qu'il décrit tour à tour [1]. Il peint absolument les mœurs grecques en s'écriant : *enivrons-nous de vins exquis, et ne laissons pas échapper la fleur du printemps ; couronnons-nous de boutons de roses avant qu'ils se fanent.* Il existe des opinions analogues dans les Proverbes de Salomon ; mais elles y sont présentées sous des couleurs toutes différentes.

Les comparaisons que nous venons de faire prouvent seulement que l'auteur de la Sagesse connaissait les systèmes de la Grèce ; elles ne prouvent pas de syncrétisme, puisqu'il les combat. Il nous reste à montrer que le même auteur admit des opinions grecques.

Il paraît être partisan du *système de Platon*, autant que peut l'être un sectateur de Moïse. Il suit l'exemple de Platon jusque dans le choix du titre de son livre. Comme le philosophe d'Athènes avait emprunté le nom de Timée, de même il emprunte celui de Salomon ; car il ne faut pas croire qu'il veuille faire passer son écrit pour un ouvrage du roi de Jérusalem.

L'éloge de la sagesse, au chapitre septième, peut se comparer au portrait du *philosophe* que Platon a tracé dans son Phédon et dans sa République. On a cru aussi que la description de la sagesse divine, qui se trouve à la suite du même passage, tenait au système d'émanation enseigné par Platon ; mais c'est une image familière aux Juifs de comparer la divinité à la lumière

---

1 Chap. II, v. 1, et même chapitre, v. 5, 6, 7, 8.

la plus éclatante, la plus pure; et si cette figure était empruntée, elle serait plutôt d'origine orientale. Les docteurs juifs qui enseignèrent plus tard les mystères de la *cabale*, se rapprochèrent de Zoroastre bien plus que du fondateur de l'académie, et c'est embarrasser inutilement la question, que de supposer à l'auteur de *la Sagesse* la connaissance d'une doctrine qui ne fut établie qu'au second siècle de l'ère vulgaire.

On reconnaît Platon, avec plus de fondement, dans l'opinion *que l'esprit de Dieu remplit l'univers* et qu'il *contient* tout[1] : c'est l'*ame du monde* de Platon[2]. En reproduisant la même idée, quelques siècles plus tard, Origène a donc pu l'emprunter au fondateur de l'académie, ou au Juif d'Alexandrie[3]. Mais ce qu'il convient le plus de remarquer ici, c'est la contradiction que ces emprunts jettent dans les idées de l'auteur de la Sagesse. Après avoir envisagé l'esprit de Dieu comme l'ame du monde des platoniciens, après avoir dit qu'il pénètre tout l'univers, il affirme plus tard, d'une manière conforme aux idées judaïques, que l'esprit de Dieu ne pénètre que les êtres spirituels[4]. C'est cette contradiction qui établit le véritable syncrétisme.

Notre auteur est encore platonicien en psychologie. Il admet la préexistence des ames : *Étant d'une nature bonne*, dit-il, *ayant une ame belle, j'entrai aussi*

---

1 *Sapient.*, *cap. I*, 7.

2 Voyez son *Timée*.

3 *De Principiis*, *II*, 1.

4 *Sapient.*, *cap. VII*, 23 *et seq.*

dans un corps pur[1]. On peut conclure de ce passage que, de conformité avec les platoniciens, il admettait des ames bonnes et méchantes. On en pourrait conclure encore qu'il regardait le corps comme la prison de l'ame; mais on n'a pas même la peine d'établir cette conséquence : l'auteur dit expressément *qu'un corps périssable accable son ame et paralyse ses facultés*[2], et cette image rappelle aussitôt les *ailes de l'ame* de Platon.

La morale de Platon est encore celle de l'auteur de la Sagesse. On sait que les premiers platoniciens distinguaient quatre vertus principales, la *prudence*, la *justice*, la *tempérance* et le *courage*. Ces vertus se retrouvent mentionnées de même dans le livre de la Sagesse, et elles n'y sont pas citées au hasard.[3]

A ces preuves, tirées de l'identité des opinions, se joignent celles que fournit l'imitation du langage; elles ne sont pas moins convaincantes.[4]

Il est vrai pourtant que l'écrivain judaïque diffère fréquemment de Platon : il est, comme Philon, dévoué à ses dogmes nationaux, dont il ne s'écarte point dans les matières sur lesquelles il en avait été

---

1 *Sapient.*, *cap. VIII*, 19, 20.

2 *Cap. IX*, 15.

3 *Sap.*, *c. VIII*, 7. Cf. Brucker, *de vestigiis philos. Alexandrinæ in libro Sapient.* (*in Miscellan.*) Il faut blâmer le vague des mots, *philosophie d'Alexandrie*; car, à l'époque à laquelle fut composé le *livre de la Sagesse*, aucune espèce de doctrine ne portait le nom de philosophie d'Alexandrie, et nous verrons plus tard que cette dénomination ne convient sous aucun rapport.

4 Eichhorn, Introd. aux livres apocryphes, p. 117 (en allemand).

établi. Si Platon cherche l'origine du mal dans la matière, son partisan d'Alexandrie la trouve dans l'envie du démon [1]. Il serait superflu d'indiquer toutes les autres différences; mais il est de fait que rien n'établit mieux le syncrétisme que cette déviation même. Si l'auteur d'Alexandrie était partisan de Platon dans toutes les questions majeures, il ne nous apprendrait absolument rien.

Il est donc vrai que c'est en Égypte qu'est né le syncrétisme; mais il est vrai aussi que ce n'est pas le musée d'Alexandrie, que c'est l'école judaïque de cette ville, qui en donna le premier exemple. Il est probable à mes yeux que long-temps cette école le professa seule, et que les membres du musée ne l'ont adopté que beaucoup plus tard. Peut-être que les derniers écrits de l'école judaïque, et ceux de l'école chrétienne qui lui succéda, pourront contribuer à répandre de nouvelles lumières sur les progrès du syncrétisme. Cette question nous occupera quand nous aurons suivi les progrès des sciences spéculatives dans la dernière période du musée.

---

1 Chap. II, 24.

SECONDE PÉRIODE.

Tableau des progrès que les sciences et les lettres ont faits à l'École d'Alexandrie depuis le temps d'Auguste jusqu'à celui d'Alexandre Sévère, accompagné d'un coup d'œil sur les progrès des sciences et des lettres grecques en général.

CHAPITRE PREMIER.

De la protection dont jouirent les sciences et les lettres grecques dans les premiers siècles de l'ère vulgaire.

Au moment où l'école d'Alexandrie passa sous la domination des Romains, aucune des anciennes dynasties qui s'étaient partagé l'empire d'Alexandre et qui avaient protégé les lettres à l'exemple de ce prince, n'existait plus : le sénat avait renversé leurs trônes, déclaré leurs royaumes provinces romaines, et fait transporter en Italie les monumens dont ils avaient enrichi leurs capitales.

Quand on considère avec quelle généreuse passion les successeurs d'Alexandre avaient encouragé les lettres, quels regrets ne doit-on pas éprouver en

voyant les Attales, les Séleucides et les Lagides dépouillés de leurs sceptres par les avides conquérans d'Italie? Si les derniers rois d'Égypte, de Syrie et de Pergame semblent indignes de régner sur les peuples, il n'en faut pas moins gémir sur la ruine de leurs institutions. Leurs vainqueurs sont-ils d'ailleurs moins corrompus, et plus dignes de l'empire du monde?

A la vérité, les Romains respectent les travaux scientifiques des peuples qu'ils subjuguent; ils laissent aux Égyptiens leurs richesses littéraires, ils y ajoutent celles des Attales; ils n'enlèvent pas les bibliothèques des Séleucides; ils attirent les savans à Rome: mais leur protection est stérile, et les faveurs qu'ils répandent deviennent une nouvelle calamité pour les lettres. Les Grecs qui vont captiver l'attention des grands en Italie, y sont toujours traités en étrangers; malgré l'affection que leur témoignent quelques-uns des chefs de l'empire, ils en sont regardés comme de vils sophistes. Il faut une supériorité incontestable pour se faire pardonner le manque d'une patrie, même dans la république des lettres. Les Grecs, qui affluent à Rome, n'y forment jamais une nation, et rien ne demande plus les suffrages de tout un peuple que l'ambition littéraire.

Les Grecs ne furent pas même entendus par les Romains. Si les plus beaux génies de la république, les Caton, les Cicéron, les Pompée, les Lucullus, ont défiguré d'une manière étrange celle des branches de la littérature qui doit le moins s'altérer par la transplantation, j'entends la philosophie, comment les

Grecs pouvaient-ils être appréciés des Romains qui vécurent après Auguste [1] ?

En effet, quoique Rome se remplisse des savans de la Grèce, de l'Égypte et de l'Asie mineure; quoique les savans, en abandonnant Athènes et Alexandrie, privent les écoles de ces villes des hommes les plus distingués, ces mêmes villes conservent leur supériorité sur Rome.

Il n'est point douteux que les Grecs, quelle que fût leur dégradation, n'eussent produit encore beaucoup plus d'ouvrages remarquables, si le sort ne les eût soumis aux empereurs. Avant la ruine de Corinthe, la Grèce était remplie des plus beaux monumens de l'art; elle en conservait même au siècle de Pausanias : il ne fallait que laisser les Grecs sur leur sol natal avec les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres, pour les voir reproduire des époques glorieuses. [2] Il faut louer les empereurs de toutes les faveurs qu'ils ont accordées aux lettres; il faut déplorer les Grecs d'en avoir eu besoin. Ils avaient reçu les mêmes faveurs des Lagides; mais leur situation était toute différente : ces princes étaient Grecs; les lettres faisaient leurs délices; les savans étaient leurs

---

1 C'est une opinion reçue parmi les meilleurs antiquaires, que les Romains avaient même peu de goût pour les beaux-arts qui firent l'ornement de la Grèce, et que c'est à leur amour du luxe qu'il faut attribuer l'empressement qu'ils montrèrent à se procurer des monumens de peinture et de sculpture.

2 Ils produisirent même des chefs-d'œuvre dans leur exil : quelques-unes des plus belles statues qui nous restent des Grecs ont été exécutées à Rome.

amis : ils s'honoraient les uns les autres, et leurs noms aspiraient de concert à l'immortalité.

Sous leur règne nous avons vu l'école d'Alexandrie cultiver avec succès toutes les branches du savoir humain : nous avons vu des poëtes rivaliser, non sans gloire, avec les plus beaux génies de l'ancienne Grèce; des mathématiciens surpasser de beaucoup les travaux de leurs prédécesseurs; des astronomes et des géographes détruire les systèmes erronés qu'on avait élevés et respectés pendant des siècles, et jeter les vrais fondemens de la cosmographie; quelques historiens exacts corriger les erreurs reçues avant eux; des grammairiens et des critiques habiles rétablir dans leur intégrité primitive les chefs-d'œuvre des temps passés; enfin, des philosophes estimables conserver fidèlement les doctrines anciennes.

Tant de gloire n'était pas réservée aux siècles que nous allons parcourir : nous n'y trouverons plus de productions poétiques ou historiques dignes de la postérité; nous trouverons l'étude de la nature et celle des sciences médicales abandonnées. Cependant nous verrons avec joie un célèbre mathématicien donner des systèmes d'astronomie et de géographie aux siècles qui le suivront; nous verrons quelques critiques léguer aux âges futurs tous les trésors de la langue grecque; nous verrons des philosophes distingués essayer tour à tour le scepticisme, l'éclecticisme, le platonisme et le syncrétisme; nous verrons, enfin, le premier écrivain de l'école judaïque et les docteurs les plus savans du christianisme lutter avec succès

contre les beaux systèmes de la Grèce : nous l'avons déjà dit, il ne peut y avoir d'époque plus intéressante dans l'histoire de la philosophie, que les derniers momens de l'école d'Alexandrie.

L'apparition du platonisme et même celle du kantianisme ne sont que des phénomènes du monde rationnel[1] : la lutte des doctrines grecques, judaïques et chrétiennes, intéresse à la fois le rationalisme et le supernaturalisme.

Si, dans la même période, nous rencontrons des lacunes ou des productions peu importantes, nous ne perdrons pas de vue que c'est dans la décadence des Grecs que nous cherchons ici quelques leçons.

CHAPITRE II.

De la Poésie.

La Grèce aussi avait subi le joug des vainqueurs de l'Égypte, de la Syrie et de Pergame; elle n'était plus que l'*Achaïe*, et depuis les barbaries commises à Corinthe par le consul Mummius, elle devait regarder comme des faveurs ce que les consuls et les césars lui laissaient de ses libertés et de ses monumens. Pays grecs.

Dépouillés de tout ce qui fait la grandeur d'une nation, les Grecs, autrefois les législateurs de Rome, en étaient devenus les esclaves. Ils s'estimèrent heureux de leur commander quelquefois encore par leurs

1 L'influence que le dernier de ces systèmes a exercée sur la théologie tient aux circonstances.

talens oratoires ou philosophiques ; mais celui de la poésie ne devait plus être leur partage.

Cependant il faut en rechercher encore les vestiges. Strabon nous apprend qu'un de ses contemporains, Diodore de Sardes, faisait des *odes* d'un grand mérite.[1] Il faut peut-être louer les Grecs de n'avoir plus essayé de chants épiques ou de poëmes dramatiques : ces nobles travaux demandaient une situation qui n'était plus la leur. La seule épopée grecque composée dans cette période fut l'*Alexandréide* de l'empereur Adrien.

Aimant encore l'art des vers, ils se contentèrent de la *poésie didactique :* Denys de Thrace publia en vers une *Périégèse* qui nous reste ; Marcellus de Side en Pamphylie composa, sous Marc-Aurèle, un ouvrage de *médecine* en quarante-deux livres, dont il s'est conservé des fragmens. Oppien l'ancien nous a légué *sur la Pêche* un poëme en cinq livres, et Oppien le jeune un autre, en quatre, sur la *chasse.* L'un de ces deux poëtes, si en effet il en faut distinguer deux, avait aussi disserté en vers sur la *chasse aux oiseaux ;* mais il ne nous reste de ce travail qu'une paraphrase en prose, faite par le sophiste Eutecnius, d'un âge inconnu.

L'*épigramme* était si chère aux Grecs, qu'ils continuèrent à composer de ces petites pièces. On peut juger de leur prix par celles dont Diogène de Laërte a parsemé son ouvrage. Celles de l'empereur Adrien, qui en composait aussi en latin, se sont perdues.

1 Geogr., XIII, p. 628.

Il serait inutile d'ajouter que ces productions n'offrent aucun intérêt sous le rapport de la poésie; mais l'un des phénomènes les plus singuliers de cette période, c'est de voir les Grecs mettre en vers des ouvrages composés en prose : un contemporain d'Auguste, Babrias, rendit ce mauvais service aux fables d'Ésope.

Les membres du musée ne voulurent pas non plus renoncer entièrement à la poésie. Tryphiodore publia *deux poëmes épiques*, l'un sur le combat de Marathon, l'autre, qui nous reste, sur la destruction de Troie. Léonidas d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, nous a laissé des *épigrammes;* Ptolémée Chennus, auteur ou bizarre ou ambitieux, publia non-seulement des *rhapsodies*, mais un *poëme anthomérique*, d'une étendue considérable. Peut-être faudrait-il ranger ce dernier parmi les épopées. Quant aux folies et aux poésies frivoles des derniers poëtes d'Alexandrie, elles furent beaucoup plus graves que celles de leurs anciens modèles. Ils ne composèrent plus ni *anagrammes*, ni *ailes*, ni *haches*, ni *œufs*, ni *autels;* mais ils publièrent des poëmes *lipogrammatiques*.[1] Alexandrie.

CHAPITRE III.

De l'éloquence ou des rhéteurs sophistes.

Ce ne sont pas des monumens d'éloquence que nous cherchons dans les annales des siècles de décadence ; nous désirons seulement connaître quelles

---

1 Voyez ci-dessus, p. 35, et Première partie, p. 286.

furent les dernières productions de ce génie qui, autrefois, avait inspiré les Périclès et les Démosthène.

Ces productions me semblent encore remarquables, et je crois fausse l'opinion générale qui s'est formée sur les orateurs grecs des derniers temps. En leur prodiguant les titres de rhéteurs et de sophistes, on croit avoir jugé leurs discours, et en grossissant les traits de la cupidité de quelques-uns d'entre eux, on croit pouvoir être injuste envers tous. On leur reproche de l'avilissement et des déclamations sur des sujets fictifs; mais, s'il est bien vrai que l'honnêteté inspire seule la véritable éloquence, il faut remarquer que plusieurs de ces sophistes furent des hommes estimables et qu'ils parlèrent souvent sur des intérêts graves. Les panégyriques de ces empereurs dont les uns cultivaient les lettres avec succès, dont d'autres parcouraient à pied leurs vastes provinces afin de mieux en étudier les besoins, dont quelques-uns regardaient comme perdus les jours auxquels ils avaient fait moins d'heureux qu'à l'ordinaire; les panégyriques de ces princes, dis-je, permettaient l'emploi d'une haute éloquence. Les grandes causes qui se plaidèrent à Rome, les réclamations qui s'y faisaient au nom de quelques villes ou de provinces entières, les événemens de chaque jour, présentaient de beaux sujets oratoires. Quant aux sujets fictifs, les orateurs qui les traitèrent me semblent encore mériter notre attention. La plus brillante éloquence n'est souvent que le résultat d'une grande situation; et on doit tenir compte aux rhéteurs sophistes de tous

les triomphes qu'ils ont remportés dans des circonstances défavorables. Leurs auditoires, plus justes que la postérité, les applaudirent souvent à raison des difficultés qu'ils avaient vaincues. Si ces motifs ne peuvent plus aujourd'hui modérer notre rigueur, reconnaissons au moins qu'il existe dans leurs discours des morceaux vraiment éloquens, et dans leurs théories sur l'art oratoire des préceptes très-sages.

Le musée, occupé de travaux scientifiques, n'a laissé dans ce genre que les *Progymnasmata* ou les exercices de rhétorique de Théon d'Alexandrie. Cet ouvrage, qui nous reste, est en grande partie consacré à l'explication des théories d'Hermogène et d'Aphthonius. Alexandrie.

Nous avons déjà vu que l'école d'Alexandrie s'était interdit l'art oratoire depuis Démétrius de Phalère. Il est probable toutefois qu'on continua d'enseigner les préceptes de l'éloquence pour l'usage de ceux qui se préparaient à parcourir en rhéteurs la Grèce, l'Asie mineure et l'Italie. Il est de fait que plusieurs grammairiens sophistes formés à Alexandrie allèrent s'établir à Rome dans cette période.

Les plus beaux traités théoriques de cette époque sont ceux de Denys d'Halicarnasse. Sa rhétorique, ses caractères des auteurs anciens, ses mémoires sur les orateurs attiques, ont contribué à fixer nos doctrines, et à éclairer la critique que nous faisons des anciens. Pays grecs.

Le rhéteur Aristide nous a laissé un traité important sur la diction politique et simple : il y prend pour

modèles Démosthène et Xénophon, et il tire de leurs écrits des exemples qui augmentent le prix de ses préceptes. C'est un traité qu'on peut encore recommander aux jeunes orateurs.

Le sophiste Adrien voua aussi ses loisirs à la composition d'ouvrages théoriques. Il publia cinq livres sur les formes des discours, et quelques autres ouvrages.

Les sophistes Céler, Potamon de Milet, Philon de Biblos, Alexandre Numénius, Ménandre de Laodicée, Hermogène de Tarse, Aphthonius d'Antioche et un grand nombre d'autres, cités également parmi les théoriciens, nous prouvent que dans presque tous les pays grecs on continua de chérir l'art oratoire. Ce qui le prouve surtout, c'est la célébrité qu'ont acquise la plupart de ces écrivains.

Hermogène de Tarse, instituteur de Marc-Aurèle, et doué d'un génie précoce, avait publié, jeune encore, un ouvrage étendu qui semblait épuiser la matière[1] : il perdit la mémoire, dans un âge peu avancé[2] ; mais il eut du moins la satisfaction de voir ses théories introduites dans toutes les écoles grecques.

Aphthonius d'Antioche fut plus heureux encore : non-seulement on adopta ses *Progymnasmata* dans les écoles grecques ; mais le moyen âge et même des générations plus rapprochées de nous en firent la base de leurs études de rhétorique.[3]

1 Il professait à l'âge de quinze ans.

2 A vingt-cinq ans.

3 Nous y ferons remarquer la description de la citadelle d'Alexandrie, qui donne quelques détails sur les curiosités de cette ville.

Cependant, Denys d'Halicarnasse surpassa les autres théoriciens, comme Dion de Pruse les orateurs.

Dion de Pruse, acquit par son talent le surnom de Chrysostôme qui lui est resté : il s'était exercé dans sa jeunesse sur toutes sortes de sujets; mais il s'aperçut bientôt que le seul genre oratoire qui promît encore des succès, était celui des discours philosophiques, et il s'y livra particulièrement.

Parmi les quatre-vingts morceaux qu'il nous a laissés, il n'y en a qu'un petit nombre qui appartienne au genre des déclamations. Celui des discours philosophiques qui a le plus de réputation, traite de la connaissance de Dieu : d'autres concernent les mœurs des peuples ; parmi ceux-ci on distingue le discours *contre les Alexandrins*, qui peint si vivement leurs goûts, et celui sur les Rhodiens [1] : d'autres sont des panégyriques d'Homère, de Socrate et de quelques autres hommes supérieurs : quelques-uns sont consacrés à des sujets d'histoire qui se prêtent à l'éloquence, entre autres la destruction de Troie. Les discours sur la liberté et sur la vertu respirent les sentimens les plus nobles ; ceux sur les richesses et le bonheur appartiennent plutôt au genre des déclamations.

Dion Chrysostôme passa une grande partie de sa vie à Rome, sous Domitien, qui l'exila, sous Nerva et sous Trajan. Ses discours prouvent qu'il avait vécu quelque temps à Rhodes et à Alexandrie.

---

1 Voyez *Pièces additionnelles*, C.

S'il ne fut pas surpassé par les rhéteurs de cette période, il y eut du moins, avant et après lui, quelques hommes d'un grand talent.

Avant lui on ne remarque guère que Lesbonax, contemporain de Tibère, qui nous a laissé deux déclamations dans lesquelles on trouve quelques beaux passages ; voici, par exemple, ce qu'il dit des guerriers morts au champ d'honneur : *Qui peut mourir plus glorieusement que ceux qui périssent ainsi? Ils sont honorés d'un tombeau érigé aux frais du trésor public; on offre pour eux des sacrifices, on institue en leur honneur des jeux et des combats : ils échangent un corps périssable contre un monument indestructible* [1]. Il y a peut-être de la recherche dans ce style; mais il me semble que Périclès n'aurait pas désavoué un tel passage dans son éloge des guerriers morts à Samos.

Après Chrysostôme nous distinguons Polémon de Laodicée en Carie, Hérode de Marathon, Aristide de Smyrne, et Adrien de Tyr.

La ville de Rome avait été le théâtre principal des discours et des leçons de Chrysostôme; Polémon enseigna à Smyrne, et y attira une jeunesse nombreuse et distinguée. [2]

Les habitans de cette cité, qui l'honorèrent dès son jeune âge, lui confièrent plusieurs fois des missions auprès des empereurs, et il obtint pour eux de grandes

---

1 Tiré du *Protrepticus*, p. 152 ; *ed. Ald.*

2 Voy. Philostrat. *Vitæ sophist. I*, p. 531 ; *ed. Oleario.*

faveurs d'Adrien. Il fit honneur à sa patrie adoptive par sa magnificence. Les Smyrnéens l'élevèrent enfin à la préture de leur ville. L'empereur Adrien, de son côté, lui accorda toute sa confiance et l'agrégea aux honneurs du musée d'Alexandrie. Le fils d'Adrien, Antonin le pieux, se montra peut-être plus généreux encore en lui pardonnant le traitement qu'il en avait reçu pendant son proconsulat d'Asie [1]. *Il avait au reste*, dit son biographe, *l'ame si élevée qu'il traitait en supérieur avec les villes, qu'il n'était pas inférieur aux princes, et qu'il parlait aux dieux comme leur égal.* Cette opinion de Philostrate peint les mœurs d'un siècle où Polémon, traité de demi-dieu, était placé infiniment au-dessus de Démosthène comme orateur, et au-dessus de Socrate comme philosophe. Ses rivaux même eurent pour lui la plus profonde vénération : Hérode de Marathon, surnommé l'Attique, qui eut avec lui une entrevue à Smyrne, ne parlait de lui qu'avec enthousiasme; second Eschine, il dit aux Athéniens qui venaient d'applaudir un de ses propres discours : *C'est Polémon qu'il faudrait entendre* [2] *!*

La diction de cet orateur était véhémente ; ses sentences, graves comme celles de Démosthène, donnaient à ses discours la solennité des oracles. Son plus beau

---

1 Philostrat., l. c. Sa maison étant la plus belle de Smyrne, Antonin s'y était logé dans l'absence de Polémon ; ce sophiste revint, et l'en fit sortir au milieu de la nuit.

2 Polémon lui-même s'était empressé de rechercher Dion en Bithynie.

rôle, c'est ici le mot propre, était celui de *Démosthène qui jure qu'il n'a pas reçu les cinquante talens.*[1] Les sujets de ses autres discours peuvent faire connaître le goût des rhéteurs de ces temps : c'était, *Xénophon qui veut mourir pour Socrate; Solon qui demande que les lois soient abolies, parce que Pisistrate s'en arrogeait la surveillance*, etc.

Polémon avait contracté l'habitude du discours oratoire au point qu'il s'en servit jusque dans ces momens où l'homme renonce d'ordinaire à tout ce qui tient de l'art. Atteint d'une maladie mortelle, il écrivit à Hérode : *Je dois manger, je n'ai pas de mains; je dois marcher, je manque de pieds : je dois souffrir; j'ai des pieds et des mains!* Déjà mourant il dit à ceux qui l'entouraient : *Amis, couvrez ce corps que je rends à la terre; le soleil ne doit pas me voir gardant le silence!*

Il ne nous reste des productions de son éloquence que deux panégyriques prononcés par les pères de deux guerriers morts au combat de Marathon.

Polémon avait été surnommé le *Démosthène;* son rival, Hérode d'Attique, reçut de ses contemporains le titre de *roi de l'éloquence.* Il s'acquit aussi une haute considération par ses vertus civiles. Descendant de la famille des Éacides, il comptait parmi ses ancêtres Miltiade, le libérateur de la Grèce, et Cimon, le plus funeste ennemi des Perses. Sa fortune était immense, et il en faisait un usage aussi

---

1 Dans l'accusation de Démade.

pompeux que de ses talens. Il comparait ceux qui renferment leurs richesses dans des coffres, aux sauvages Aloades qui offrent des sacrifices à Mars après l'avoir enchaîné[1]. Ses talens et sa fortune le recommandèrent aux empereurs : Adrien l'estima particulièrement. Ayant obtenu de ce prince des sommes considérables pour des dépenses en faveur d'Alexandrie en Troade, et ayant excédé son crédit, il y ajouta de sa propre fortune. S'il agit ainsi dans les villes libres d'Asie où il eut à exercer une magistrature extraordinaire[2], il se montra encore plus libéral envers ses compatriotes : il fit un legs pour distribuer annuellement de l'argent au peuple d'Athènes; il offrit quelquefois des hécatombes à Minerve pour avoir l'occasion de régaler ses concitoyens; il traita particulièrement les adorateurs de Bacchus. La religion se mêlait presque toujours à sa magnificence : présidant aux panathénées, il fit construire sur les bords de l'Ilisse un stade de marbre blanc[3]; il érigea, en l'honneur de Régille sa femme, un théâtre qui devait lui servir de temple[4]. Ces deux monumens étaient d'une telle richesse qu'ils n'eurent pas leur pareil dans l'empire romain.

Son pieux faste ne se borna pas même à l'Attique; il fit élever des monumens à Corinthe, et remplit de

---

1 Philost. *Vita soph.*, *lib. I*, *p.* 550.

2 Quelques cités avaient conservé le privilége de se gouverner d'après leurs anciennes lois (αὐτονομιαι και ἐλευθεριαι).

3 Λιθος λευκη.

4 Ηρωικον.

statues les temples de la Grèce. Il regrettait cependant que tous ces ouvrages fussent sujets à la destruction, et il ambitionnait l'exécution d'un monument qui fût aussi durable que le monde : il regardait comme telle la jonction de la mer Égée à celle d'Ionie, et il aurait demandé aux Césars la permission de faire couper l'isthme de Corinthe, si sa modestie ne l'eût détourné d'une entreprise dans laquelle avait échoué Néron.

Son éloquence est comparée par un ancien à un *fleuve d'argent dans lequel brillent des paillettes d'or*[1]. Il ne nous reste qu'un seul de ses discours, qui ne justifie point ces éloges, et dont le sujet est *Démosthène engageant les Thébains à s'unir avec le Péloponèse contre Archélaüs, roi de Macédoine.*

Outre ses harangues, il avait composé des *éphémérides* et des *manuels*[2] : c'étaient des recueils de *fleurs* d'éloquence, de poésie, de philosophie et d'histoire.

Après avoir fait connaître deux rivaux, aussi remarquables par leurs talens et leurs richesses que par la considération que leur accordèrent les empereurs et par l'enthousiasme que les Grecs professèrent pour eux, nous passons aux disciples qu'ils laissèrent et qui marchèrent fidèlement sur leurs traces.

Aristide, formé par Polémon de Smyrne, par Hérode l'Attique et Aristoclès de Pergame, parcourut la Grèce,

---

1 Χρυσου ψηγμα, ποταμω 'αργυροδινη ύπαυγαζον. Philost., l. c.

2 Εγχειριδια, καιρια.

l'Égypte, l'Italie, etc., et établit son école à Smyrne, théatre de l'éloquence du plus chéri de ses maîtres.[1] Ses leçons attirèrent une foule de curieux. Toutes les fois qu'il parlait, il était entouré d'une *forêt d'auditeurs*, d'après ses propres expressions, *et il ne restait pas de place dans sa salle pour une main de plus*. Les habitans de Smyrne eurent bientôt à se réjouir de la préférence qu'il leur accordait. Un tremblement de terre ayant ruiné leur ville, Aristide en fit à Marc-Aurèle un tableau si touchant, que l'empereur versa des larmes et ordonna la restauration de Smyrne[2]. Cette cité reconnaissante érigea une statue à son bienfaiteur, et la gloire d'Aristide s'accrut au plus haut point. Il en fut ébloui lui-même; il se compara aux plus grands orateurs de la république, se nomma l'*Alexandre de l'éloquence*, et prit, à l'exemple de quelques princes, la qualité de *dieu*[3]. Pour se montrer supérieur à la fortune des hommes, il refusa les faveurs des Césars et n'accepta d'eux qu'un diplôme d'immunité. Aristide n'avait pas toujours été aussi fier; il avait voué neuf déclamations à la gloire de Commode!

Il faut l'avouer, ce sophiste fut un homme très-éloquent. On trouve des morceaux brillans dans ses

---

1 Voyez son *Oratio ægyptiaca*.

2 Voici l'image qui frappa particulièrement Marc-Aurèle : *Les vents passent maintenant par un désert, où jadis était Smyrne.* (Philost., *Vitæ sophist.*, *lib. II*, *p.* 582.)

3 On sait que les Lagides avaient pris aussi ce titre : les empereurs, plus modestes, ne le décernaient qu'à leurs prédécesseurs.

ses *éloges* de plusieurs divinités, dans ceux de la ville de Rome et de l'empire, dans sa *Trinodie* sur les malheurs de Smyrne.

Champion des victimes du temps passé, Aristide déclama contre Platon, pour venger la mémoire d'Homère, de Thémistocle, Miltiade, Cimon et Périclès.

Après avoir défendu ces grands hommes, il fit l'apologie des *bons sophistes* de son temps, et les distingua de ceux qui ne méritaient pas ce titre; il poursuivit ces derniers dans une Philippique qui est un monument dans l'histoire littéraire.

Mais le phénomène le plus singulier que présente sa vie, c'est son apologie des louanges qu'il se donnait à lui-même.

La plupart de ses déclamations portent l'empreinte de son siècle; ce sont des phrases pompeuses sur des sujets fictifs. Tel est le *discours d'Ulysse renvoyé au chef des Grecs par Achille*, et telles sont surtout les harangues qu'il composa pour les différentes situations dans lesquelles s'était trouvé Démosthène.

Il avait brillé particulièrement dans le rôle d'*Isocrate détournant les Athéniens de la marine*, et dans la discussion de l'opinion *qu'il ne faut pas fortifier Sparte.*

Ce qu'il y a de remarquable dans son éloquence, c'est qu'il préparait ses compositions avec autant de soin que d'autres mettaient d'importance au talent d'improviser.[1]

---

1 Ου γαρ εσμεν των εμουντων, αλλα των ἀκριβουντων, dit-il à Marc-Aurèle. (Philostr., l. c.)

Le rival d'Aristide, successeur de Polémon à Smyrne, fut Adrien de Tyr, disciple et successeur d'Hérode à Athènes. Cependant Hérode ne conserva pas long-temps sa première chaire : appelé à Rome par l'empereur Marc-Aurèle, il professa à l'athénée de cette ville. L'empereur Commode ajouta de nouvelles faveurs à celles de son père, et Adrien vécut à Rome comblé de grâces. Ses contemporains le trouvèrent si supérieur aux rhéteurs les plus distingués, qu'ils lui donnèrent le surnom de *mage*. Cependant les extraits qu'on a publiés des pièces qui nous restent d'Adrien, démentent absolument ces éloges.

Ses compositions favorites étaient des plaidoyers, dont il inventait le sujet assez *sophistiquement*, et qu'il parsemait de sentences à l'exemple des bons orateurs. L'une de ses causes célèbres était celle-ci : *Une magicienne condamnée au feu ne pouvait être brûlée, parce qu'elle arrêtait l'action du feu ; une autre femme se présente et offre de consommer le supplice : Aristide demande qu'elle soit brûlée elle-même comme donnant des preuves de magie.*

Ces inventions ont avec certaines questions qu'on agitait dans le moyen âge, une ressemblance à laquelle se joint celle des surnoms que se donnèrent les sophistes et les docteurs des deux époques.

On compte encore Lucien de Samosate, Maxime de Tyr, les deux Philostrate, Athénée et Alciphron, au nombre des sophistes; mais Lucien et Philostrate l'ancien appartiennent à l'histoire de la philosophie, Athénée à l'histoire littéraire. Les écrits d'Alciphron

et de Philostrate le jeune se classent parmi les romans et les mélanges. Le premier nous a laissé des lettres curieuses, écrites par des amans et des pêcheurs, sur toutes sortes de sujets, et peignant très-bien les mœurs du temps : l'autre a tracé une suite de programmes pour la composition de tableaux qui apparemment n'ont jamais existé; ces programmes sont réunis sous le titre d'*Images* (*Icones*).

Avant Marc-Aurèle les études des sophistes et des rhéteurs étaient à peu près les mêmes; ils réunissaient l'étude de la philosophie à celle de la grammaire et des belles-lettres, et pratiquaient en même temps l'art oratoire, dont ils enseignaient la théorie. Cependant Philostrate l'ancien les distingue en orateurs et en philosophes, selon qu'ils se livraient plus ou moins aux déclamations publiques.

Au temps de Marc-Aurèle les études se divisèrent davantage; les rhéteurs abandonnèrent la philosophie, et les sophistes reprirent des spéculations plus profondes. Ces derniers s'élevèrent au-dessus de leurs prédécesseurs, tandis que les autres continuèrent à dégénérer.

Autant nous avons mis de zèle à prendre la défense de quelques orateurs estimables, autant nous montrerons de sévérité envers leurs indignes successeurs.

Après le règne de Marc-Aurèle l'éloquence grecque, tombée au-dessous du médiocre, n'était plus un art; elle fut un vil métier. Les salles de spectacle et de festins, les bibliothèques et souvent les places les

plus obscures, devinrent le théâtre de déclamations d'un nouveau genre. On ne voulut plus s'adresser qu'à l'imagination et aux sens; on choisit les expressions les plus fortes, les images les plus exagérées: la force de l'organe et la violence du geste étaient employées pour cacher le vide des discours, l'absence de la pensée et du sentiment.

La plupart de ces rhéteurs, nés dans la dernière classe du peuple, dénués de toute instruction, ne déclamaient que pour gagner leur vie.

Quelques rhéteurs plus instruits affectaient encore l'ancienne éloquence : mais tout leur art consistait dans l'emploi de phrases attiques prises en entier dans les anciens discours; dans l'usage de mots surannés, dont la fréquente répétition passait pour un ornement. Tel est le portrait que Lucien nous trace des successeurs de Polémon-Démosthène et d'Aristide le dieu.

Il en résulta que la langue grecque dégénéra après les Antonins au point que ceux qui désiraient la connaître dans sa pureté, furent obligés de l'apprendre comme une langue morte. Les Athéniens eux-mêmes n'avaient pu se préserver de la corruption : les étrangers, qui affluaient encore dans leur ville, leur communiquèrent un grand nombre de locutions étrangères. Alors les amis du véritable atticisme allèrent l'étudier dans les cantons les moins fréquentés de l'Attique. Cette dernière observation, qui est de Philostrate[1], nous explique le zèle que les gram-

---

1 Philost., *Vitæ soph.*, p. 553.

mairiens du musée montrèrent pour la restauration de l'atticisme.[1]

CHAPITRE IV.

Des sciences grammaticales.

Il est difficile de marquer exactement les progrès de ces minutieuses études ; on ne peut guère en saisir autre chose que l'esprit dans lequel elles furent dirigées.

Alexandrie. Dans la première période, l'école d'Alexandrie s'était occupée principalement de *recensions*, de *commentaires* et de *théories* de *grammaire* et de *belles-lettres :* elle cessa, dans les siècles suivans, de publier des *éditions ;* elle donna moins de temps aux *commentaires* et aux *théories ;* mais elle se livra davantage à des recherches sur les *dialectes*, à des travaux sur la *prosodie* et à la composition de *lexiques*. En général, les études grammaticales continuèrent d'occuper le premier rang dans le musée.

Quant à l'art de commenter, il nous reste, de cette période, une excellente production, c'est celle de Démétrius sur l'*interprétation*.

Hérodien et Héphestion épuisèrent la matière des théories en publiant des traités de *grammaire*, de *prosodie* et de *métrique*.[2]

---

1 Cf., sur les rhéteurs-sophistes, Fabricii *Biblioth. græca*, *vol. VII*, au commencement, et Meiners ; sur l'Esprit des premiers siècles de l'ère vulgaire (en allemand). Leips. 1782, in-8.°

2 Voyez Première partie, p. 283.

La *science des dialectes* occupa un grand nombre de critiques. Ceux des dialectes qui fixèrent le plus leur attention, furent ceux d'Alexandrie et de l'Attique.

Diodore et son fils Pollion, Démétrius Ixion, Irénée, Orion et beaucoup d'autres, laissèrent des dictions ou des recueils de phrases attiques. Irénée écrivit aussi sur l'hellénisme et sur l'idiome de l'Attique, et le même Démétrius que nous venons de nommer, écrivit sur le dialecte alexandrin ou plutôt les dialectes d'Alexandrie, car nous avons déjà fait remarquer les différens langages qu'on parlait dans cette ville, et la nécessité d'en discuter les nuances.[1]

Le langage hellénistique, qui s'était formé en Égypte depuis la translation des Juifs dans ce pays et surtout depuis la version des Septante, se développa encore dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous en voyons les progrès, moins dans les écrits de Philon, qui imitait le style des platoniciens, que dans ceux de Josèphe et dans les livres du Nouveau Testament. Il est inutile de dire ici que le style de toutes les parties de ce saint code ne porte pas également l'empreinte de l'*hellénisme judaïque;* il serait aussi superflu d'ajouter qu'on en trouve les traces même dans celles qui sont rédigées avec le plus de pureté[2] : ce sont là des vérités généralement connues. Mais il faut distinguer soigneusement cet *hellénisme hébraïsant* de l'*hellénisme profane.*

---

1 Voyez ci-dessus, p. 55, et t. I.er, p. 203.

2 Voyez les écrits de Saumaise, de Sturtz, et surtout le pro-

Le véritable alexandrinisme et l'atticisme étaient sans doute les dialectes principaux, puisqu'Athènes et Alexandrie étaient les capitales des lettres : cependant beaucoup d'autres dialectes se présentaient aux recherches des grammairiens.

Si les anciens Grecs en comptaient autant que leurs descendans modernes, qui en parlent soixante-dix[1], quel vaste champ pour les critiques !

Le même Irénée qui avait écrit sur le dialecte d'Alexandrie, sur l'hellénisme et sur l'idiome de l'Attique, écrivit aussi sur le dialecte dorien.

Tryphon d'Alexandrie s'occupa des dialectes qu'on remarque dans Simonide, dans Pindare et les autres lyriques; il discuta encore les dialectes des Hellènes, des Argiens, des Syracusains, des Himériens et des habitans de Rhegium : il suivait, sans doute, dans ces recherches, toutes les modifications que le *dorisme* subit dans les différentes villes et colonies des Doriens. Le même grammairien voulut disserter encore sur les pléonasmes du dialecte d'Éolie.

Ce dernier dialecte fut aussi l'objet des études du célèbre Apollonius : au témoignage de Saumaise, les *Techniques* de ce grammairien renferment beaucoup d'exemples choisis dans ce dialecte.[2]

---

gramme du prof. Plank : *de vera natura atque indole orationis græcæ N. T. Gotting.* 1810, in-4.°

1 C'est l'un des reproches que fait M. de Pauw aux Grecs modernes.

2 Salmasii *Epistol. ad Vossium* (voy. *Biblioth. græca*, *VI*, *p.* 193).

Le dialecte ionien ne fut pas oublié par les savans membres du musée; Apollonius s'en occupa dans son explication des mots d'Hérodote.

Ces sortes de travaux étaient au reste préparés dès la première période. Callimaque avait publié une table des mots de Démocrite [1]; Aristophane, son disciple, des locutions lacédémoniennes [2], et Artémidore, élève d'Aristophane, des locutions doriques.

Un travail également important pour la postérité, à laquelle le musée me semble avoir pensé constamment, fut la composition de *Lexiques*.

Les poëmes d'Homère, qui avaient occupé sans relâche les critiques de la première période, furent encore l'objet de leurs travaux dans la seconde. Apion et plusieurs autres publièrent des lexiques ou des gloses d'Homère, qui pouvaient servir en général de recueils d'expressions propres au style épique.

Deux autres grammairiens d'Alexandrie, Didyme et Théon, publièrent des lexiques tragiques et comiques. Quoique la plupart de ces travaux soient perdus, nous pouvons nous en former une idée juste par le Lexique qui nous est resté d'Apollonius. Au reste, les auteurs de ces recueils s'étant copiés les uns les autres, il s'est conservé de leurs compilations plus qu'on ne dirait au premier aspect.

---

1 Il paraît, d'après Suidas, que la ville d'Abdère avait aussi son dialecte, ce qui ne saurait surprendre; il qualifie le style de Démocrite de διαλεκτος ἀβδηρικη.

2 Je me sers de cette épithète au lieu de celle de *laconiques*, à laquelle nous attachons un autre sens.

Nous ne signalerons plus parmi ces ouvrages que celui qui prouve que plusieurs auteurs chrétiens des premiers siècles étudiaient soigneusement la littérature profane, et qu'ils en tiraient avantage pour l'interprétation de leurs codes sacrés : tels sont les titres qui recommandent particulièrement le Lexique d'Hésychius. Son travail eut d'autant plus d'importance qu'on ne pouvait guère comprendre les écrivains du Nouveau Testament sans connaître la version des Septante, dont l'étude avait incontestablement occupé ces auteurs sacrés. D'un autre côté, il devenait d'autant plus nécessaire d'expliquer les termes difficiles de la traduction des Septante, que la plupart des Pères la lisaient de préférence au texte hébreu, qu'ils ne comprenaient pas.

Il n'est point douteux que les docteurs d'Alexandrie n'aient contribué, par leur exemple et par la supériorité de leurs études, à faire respecter une version avec laquelle les Juifs et les chrétiens d'Alexandrie s'étaient également familiarisés. J'ose émettre en passant l'hypothèse que les études des Juifs d'Alexandrie avaient même passé insensiblement en Palestine, malgré l'espèce de schisme qui s'était d'abord établi entre le sanhédrin de Jérusalem et celui d'Égypte : une communication intime peut seule expliquer la conformité de style et d'opinions qu'on remarque dans les écrits de la Judée chrétienne et de l'Égypte judaïque.

Ce n'est pas ici le lieu de développer ma pensée; mais elle repose sur des données dont il serait difficile de repousser les conséquences. Nous voyons ainsi, qu'à toutes les époques le musée littéraire fut

l'un des foyers les plus importans de la civilisation du genre humain. [1]

La carrière des sophistes était trop brillante dans la plupart des autres pays grecs pour qu'on s'y livrât beaucoup aux études grammaticales et critiques. Une seule école rivalisa avec celle d'Alexandrie d'une manière remarquable : ce fut celle de Tarse, qui renouvela, par rapport au musée, le rôle de l'ancienne école de Pergame. Pays grecs.

Voici ce que Strabon nous rapporte des études, principalement philologiques, des savans de Tarse. « Ils ont, dit-il, un tel zèle pour les études philo- « sophiques et toute l'érudition cyclique (enseigne- « ment de grammaire et de belles-lettres) qu'ils ont « surpassé Athènes, Alexandrie et toute autre ville « qui peut avoir eu des écoles de philosophie et de « philologie. Il y a cela de particulier, que ceux « qui y cultivent les lettres sont tous des indigènes, « et que les étrangers viennent rarement s'y établir. « Il est même des indigènes qui abandonnent cette ville; « qui vont ailleurs pour perfectionner leurs études, et « qui restent volontiers dans les autres pays. Il en est « tout autrement des villes que je viens de nommer, « à l'exception d'Alexandrie ; car beaucoup de per- « sonnes se rendent dans ces villes [2] et aiment à y

---

1 Cf. Hartmann, dans l'Encyclopédie allemande qui se publie à Leipsick sous la direction d'Ersch et Gruber : *Alexandrie*. Je présume que cet article est du savant et spirituel auteur de l'*Esprit du christianisme primitif* (*Blicke in den Geist des Urchristenthums ; Düsseldorf*, 1802.

2 Outre Athènes, qu'il nomme, Strabon entend peut-être Rome

« rester, tandis que leurs habitans vont rarement dans « d'autres pays pour s'y instruire, et y demeurent « rarement pour se livrer aux lettres. Les Alexan-« drins voient en même temps beaucoup d'étrangers « arriver chez eux, et peu de leurs compatriotes les « abandonner : c'est qu'on trouve dans leur ville des « écoles pour toutes les sciences. »[1]

Après avoir fait connaître les études philosophiques des habitans de Tarse, qui paraissent s'être attachés particulièrement au stoïcisme et au platonisme, Strabon rappelle leurs poëtes, qui pour la plupart composèrent des tragédies[2], et passe aux grammairiens Artémidore et Diodore, dont il connaissait les ouvrages. Il ajoute, enfin, que « Rome pourrait le mieux rendre « témoignage de la quantité de philologues que fournit « cette ville, Rome étant pleine d'Alexandrins et de « Tarses. »

D'après Strabon, la ville de Tarse aurait non-seulement rivalisé avec celle d'Alexandrie dans toutes les branches du savoir, elle aurait surpassé les études de cette docte cité. Une telle opinion a certes de quoi

---

et Apollonie. Il est cependant de fait que beaucoup de Romains allèrent faire leurs études en Grèce.

1 Strabon, *Geogr.*, *lib. XIV*, *p.* 991.

2 Strabon ajoute que Tarse a fourni le plus illustre des membres de la pléiade tragique, *Dionysiade*. (Voyez Première partie, p. 84.)

Je signalerai encore dans ce passage ce que l'auteur rapporte de Diogène de Tarse, qui improvisait en vers sur tout sujet proposé. Cette donnée n'a sûrement pas échappé au savant Raoul-Rochette, dans ses Recherches sur l'Improvisation chez les anciens.

Je dirai à cette occasion, que toutes les citations d'ouvrages publiés par MM. de l'Académie des inscriptions sont postérieures à la présentation du présent Mémoire.

nous surprendre. Si l'obscure Tarse, privée de toutes les faveurs que la fortune a versées sur la capitale de l'Égypte, l'a emporté sur cette célèbre rivale, tous les efforts des hommes pour faire fleurir les lettres sont inutiles. Mais, quel que soit le motif de Strabon, son jugement est ici d'une fausseté évidente. Si Tarse fut si illustre, qu'est devenue sa gloire? Si elle a possédé de si grands hommes, qu'ont-ils fait? Ont-ils créé l'astronomie, la géographie, l'anatomie, la science de la critique et de l'interprétation, comme l'école d'Alexandrie? Ont-ils publié des poëmes comparables à ceux de Callimaque et d'Apollonius? Pour ne parler que des travaux philologiques, auxquels est consacré ce chapitre, qu'a produit Tarse de remarquable dans cette période? J'aime à croire, avec Strabon, que ses écoles furent célèbres; je pense que les ouvrages qui l'illustrèrent ont péri : mais je ne puis croire que Tarse pût sérieusement se comparer à la capitale de l'Égypte.

Dans aucune région grecque ou habitée par un grand nombre de Grecs, on ne trouve autant de zèle pour la philologie qu'au musée.

Cependant, au moment où l'école d'Alexandrie embrasse les études philosophiques avec Ammonius, la philologie est pour ainsi dire abandonnée par elle, et alors la Grèce et l'Italie obtiennent quelque supériorité sur l'Égypte.

On peut ranger les travaux des autres pays grecs, comme ceux du musée, en trois classes principales : *théories grammaticales*, *lexiques* et *dialectes*.

Les *théories* furent encore nombreuses dans cette

période; mais il serait impossible et inutile de rechercher le souvenir de tous les traités qui furent publiés: nous nous bornerons à rappeler les livres de grammaire de Denys d'Halicarnasse, les théories de métrique et de prosodie homérique de Ptolémée d'Ascalon; ces ouvrages, publiés tous à Rome, occupèrent le premier rang.

Denys d'Halicarnasse est un écrivain supérieur en histoire et en critique; Ptolémée d'Ascalon s'était fait une grande réputation par son examen de la recension d'Homère du fameux Aristarque.

Le même auteur s'était occupé de la *synonymique*, objet qui fixa l'attention d'un grand nombre de grammairiens. La Grèce n'ayant plus de capitale ou plutôt en ayant trois (Athènes, Alexandrie et Rome), il devenait nécessaire de bien établir les différentes acceptions qu'on donnait aux mots de la langue grecque. L'un des plus célèbres ouvrages *sur la différence des mots* fut celui que publia Ptolémée d'Ascalon. Nous en possédons une grande partie dans celui qu'Ammonius rédigea après lui sur la même matière [1]. En général, nos bibliothèques renferment encore quantité de manuscrits de cette période, soit des recueils de mots par ordre alphabétique, soit des traités spéciaux de *synonymique* et d'*homonymique*. Il en est quelques-uns qui traitent exclusivement des noms des animaux. [2]

---

1 Nous savons cela par les fragmens qui restent de l'ouvrage de Ptolémée.

2 Fabricii *Biblioth. græca*, *VI*, *p.* 163.

Les *lexiques* publiés par la Grèce surpassèrent, il faut l'avouer, ceux des Alexandrins ; mais il ne serait pas difficile de prouver que leurs auteurs puisèrent dans les sources que leur fournit le musée. Julius Pollux, professeur à Athènes, quoique né en Égypte, publia un choix des meilleures expressions et phrases qu'on trouve sur le même sujet dans les auteurs classiques; Phrynichus, Arabe, établi en Bithynie, compila un choix de noms et de mots attiques; Denys d'Halicarnasse et Méris laissèrent, l'un et l'autre, des recueils de dictions attiques par ordre alphabétique; Galien, ce célèbre médecin, avait composé un ouvrage immense sur le même sujet.[1]

Les *dialectes* occupèrent les Grecs des autres pays, comme ceux d'Alexandrie. Disséminés sur toutes les parties du monde connu, ils pouvaient, mieux que les membres du musée, signaler les nuances du langage dans les diverses régions.

Outre les quatre dialectes principaux, on distinguait les idiomes de chaque province et de chaque ville; on reconnaissait des langues locales[2]; et ces variations, pouvant faire manquer le succès d'un ouvrage, rendaient encore plus nécessaire l'usage de la *langue générale* ou *commune*, suivie déjà par beaucoup d'anciens[3]. Cette langue, résultat d'une convention tacite, doit être distinguée soigneusement du langage vulgaire, qui en est l'opposé.[4]

---

1 Il formait 48 livres.

2 Τοπικη γλωσσα.

3 Κοινη γλωσσα.

4 Ιδιωτις γλωσσα.

Pour acquérir la *langue générale*, qui n'a jamais existé dans sa pureté [1], il fallait lutter continuellement contre les usurpations des idiomes et des dialectes, et en faire connaître les particularités, soit pour les proscrire, soit pour en recommander quelques-unes à l'usage général, soit pour faire comprendre les auteurs qui s'en étaient servis. De tous les dialectes, aucun n'occupa autant d'écrivains que celui de l'Attique, idiome qu'il ne faut pas confondre avec cette diction polie, élégante et pleine de grâces, qui est connue sous le nom d'*atticisme* et qui tenait autant des mœurs que du langage.

En général, les ouvrages des grammairiens de la seconde période portent, plus que ceux de la première, l'empreinte d'un esprit stérile et minutieux. Sexte l'empirique reproche durement aux philologues de son temps de manquer de talent et de goût; de ne savoir ni parler ni écrire; de décrier Platon et Démosthène, comme des auteurs barbares, toutes les fois qu'ils quittent la route vulgaire [2]. Tel est, en effet, l'égarement inévitable de ceux qui veulent enchaîner l'orateur ou l'écrivain par les minuties de la grammaire, et qui taxent de barbarisme la nouveauté telle qu'elle soit. [3]

---

1 Les Grecs n'ont jamais possédé une langue absolument pure, c'est-à-dire, dont tous les mots fussent généralement adoptés.

2 *Sext. emp. adv. grammat.* (*lib. I*, *adv. mathem.*).

3 Je ne connais, au reste, rien de plus philosophique, de plus fondé en théorie, que cette espèce d'opposition que les mots nouveaux trouvent en France. La langue étant le domaine de la nation, il faut

CHAPITRE V.

De l'Histoire.

L'un des plus grands avantages des instituts qui embrassent l'universalité des sciences, consiste en ce que les diverses branches du savoir s'y soutiennent mutuellement, et que celles même qui sont négligées en apparence ne restent pas sans faire encore quelques progrès. Le musée n'a jamais cultivé l'histoire avec une application particulière ; il l'a négligée dans la première période ; il semble l'avoir oubliée dans la seconde : et cependant il forme encore des historiens. Timagène, Strabon, Philon, Apion, Appien, Didyme, Claude Ptolémée et Jules l'Africain, tous sortis de l'école d'Alexandrie ou instruits par elle, ont publié des ouvrages d'histoire d'un grand mérite. Ils firent connaître quelques *peuples nouveaux*, ajoutèrent aux notions qu'on avait déjà sur les *anciens*, s'occupèrent de l'*histoire universelle*, et laissèrent des *biographies*, des *mélanges d'histoire* et des *traités chronologiques*. Alexandrie.

Timagène, qui vécut à Rome, y consulta les matériaux qu'on avait rassemblés sur les Gaulois, et publia, dans un ouvrage intitulé *Antiquités des Gaules*, des recherches curieuses sur cette région

---

qu'elle use du droit de refuser ou d'accorder la *naturalité*. L'académie française, en s'abstenant de l'initiative de l'adoption, agit sagement; mais elle aurait tort de refuser sa sanction aux mots généralement reçus.

encore nouvelle pour les Grecs. Son ouvrage est perdu ; mais il nous en reste sûrement quelque chose dans la description que Strabon fait des Gaules. Timagène était un auteur fort exact. On n'avait, avant lui, publié rien de satisfaisant sur l'origine des Gaulois : en consultant un grand nombre d'écrits, il fit connaître des faits long-temps ignorés des Grecs et des Romains. Tel est le témoignage honorable que lui rend Ammien-Marcellin [1]. Plutarque ajoute qu'il avait consulté l'ouvrage de Callisthène sur les Galates ; mais, quant aux autres données, le philosophe de Chéronée paraît moins bien instruit qu'Ammien [2]. Quintilien, qui jugeait avec rigueur, loue Timagène d'avoir ranimé la composition historique long-temps négligée [3]. La production de Timagène fut donc l'une des plus importantes de cette époque. Cependant les livres géographiques de Strabon semblent être le plus beau monument historique du musée. C'est un trésor d'érudition. Que de peuples nouveaux il fait connaître ! que de traités Strabon a consultés ! que d'ouvrages détruits qu'il n'est plus permis de regretter après l'usage qu'il en a su faire !

Strabon et Timagène étaient versés l'un et l'autre dans l'histoire des peuples anciens : chaque page de

---

1 *Lib. XV, c.* 9. *Ambigentes super origine prima Gallorum scriptores veteres notitiam reliquere negotii semiplenam ; sed postea Timagenes, et diligentia Græcus et lingua, quæ diu sunt ignorata collegit ex multiplicibus libris.*

2 Voy. Plutarch., *de fluviis*, *p.* 21, *ed. Manucc.*

3 *Instit. orat.*, *lib. X*, *p.* 203, *ed. Rollin.*

Strabon l'atteste ; quant à Timagène, on avait une si haute opinion de ses connaissances, que personne n'osa s'élever contre l'une de ses plus singulières hypothèses, celle que la musique avait été la première étude de l'homme.

Outre les connaissances nouvelles que Strabon et Timagène répandirent en général sur les anciens peuples, Philon et Apion éclaircirent en particulier l'histoire des Juifs et des Égyptiens. La manière allégorique du premier l'empêcha de discuter les annales de son peuple sous le point de vue critique; mais la plupart de ses traités ne laissent pas d'en mieux expliquer quelques parties.

Apion, l'ennemi de Philon, écrivit aussi sur les Juifs, ou plutôt contre ce peuple; mais ce traité se rapportait aux querelles qui éclatèrent entre les Juifs et les Grecs d'Alexandrie à l'occasion du projet qu'on eut de placer les statues de Caligula dans les synagogues, et il ne contenait rien de nouveau sur les antiquités judaïques. Le même écrivain avait publié des mémoires sur l'Égypte; mais on fut peu satisfait des choses qu'il prétendait y avoir observées lui-même. Apion avait au reste une haute opinion de son mérite.[1]

Chérémon aussi publia des *Égyptiaques*.

---

1 Pline, *Hist. nat.*, *lib. I*, *p.* 8 (*ed. Bipont*). *Apion .... quem Tiberius Cæsar cymbalum mundi vocabat, cum publicæ famæ tympanum potius videri posset, immortalitate donari a se scripsit, ad quos aliqua componebat.*

Dans l'histoire de la période précédente nous avons reproché à l'école d'Alexandrie cette foule de monographies qui l'empêcha d'embrasser l'histoire universelle : la même observation s'applique à la présente période. Le seul ouvrage d'histoire universelle que puisse revendiquer le musée, est l'*histoire romaine* d'Appien. On sait que ce titre n'est qu'une flatterie adroite, et qu'Appien parcourait les annales des peuples les plus célèbres en affectant de ne rapporter que les expéditions des Romains. Ce plan est sans doute mauvais ; mais les livres qui nous restent d'Appien prouvent que cet auteur démêlait fort bien les faits, et qu'il savait combiner ceux qui se touchaient, quoiqu'ils se fussent passés sur des scènes différentes.

Les historiens des siècles antérieurs s'étaient occupés de la biographie avec quelque prédilection. Cette occupation, en apparence plus facile que la rédaction de l'histoire générale, est en effet l'une des plus délicates : on connaît mieux les hommes que l'individu, et pour tracer des portraits fidèles il faut un talent supérieur.

Nous ne pouvons guère regarder comme de véritables biographies les traités de Philon, intitulés de *Moïse*, de *Joseph*, d'*Abraham* ; ce sont des cadres pour la philosophie de leur auteur. Il n'en est pas de même de la *vie d'Auguste*, par Timagène. Cet auteur n'avait aucune doctrine à faire valoir, et il pouvait peindre fidèlement ce prince célèbre, dont les vertus ont trop désarmé la sévérité des historiens ; mais Timagène

vivait des faveurs du César, et, malgré son penchant au persiflage, il fallut louer son protecteur.

Des ouvrages dont il faut plutôt regretter la perte, ce sont les mélanges historiques publiés par quelques auteurs d'Alexandrie. Le livre de Philon sur Flaccus, gouverneur d'Égypte, qui dirigea contre les Juifs des persécutions odieuses, et le livre de l'ambassade à Caïus, du même auteur, peuvent nous montrer ce que nous avons perdu dans les monographies. L'un et l'autre de ces traités sont d'excellens matériaux de biographie [1]. Les *Commentaires* de Strabon, l'*Histoire étrangère* de Didyme, et une foule d'écrits semblables, devaient renfermer aussi des détails précieux.

Il n'en était pas ainsi des compilations d'histoires merveilleuses, qu'on continua avec zèle dans cette période. Ptolémée Chennus, qui se fit remarquer par une production pareille, publia aussi une nouveauté sous le titre de *Sphinx*.

La chronologie, en général trop négligée par les Grecs, n'occupa les Alexandrins que dans les derniers temps. Ptolémée l'astronome publia une table chronologique qui jouit d'une grande célébrité, sous le titre de *Canon royal;* mais cet ouvrage, précieux sous beaucoup de rapports, ne renferme cependant que des dates sans discussion, et ne fut composé que pour faciliter les travaux astronomiques de son auteur.

---

1 Le traité contre Flaccus, écrit avec la plus pure éloquence, avec une chaleur entraînante, offre tout l'intérêt d'un drame.

L'admiration qu'il excita a de quoi nous surprendre; elle prouve l'indifférence que les Grecs professèrent long-temps pour l'exactitude historique, et on doit reprocher particulièrement à l'école d'Alexandrie d'avoir donné à des milliers de dissertations philologiques un loisir que réclamait la science des époques.

Depuis l'exemple de Claude Ptolémée, plusieurs autres savans s'appliquèrent à cette science; Jules l'Africain, le plus célèbre d'entre eux, publia une chronographie qui renfermait les époques mémorables depuis la création jusqu'à son temps.

Au reste, l'école d'Alexandrie n'a jamais discuté l'ensemble des questions que nous cherchons aujourd'hui à résoudre dans nos traités de chronologie; pour arriver de quelques recueils de dates à la science chronologique, il restait à faire un pas immense.

Pays grecs. Les ouvrages d'histoire que publièrent les autres pays grecs ne comblèrent pas cette lacune : ils furent nombreux; mais, si nous en exceptons deux ou trois, ce ne furent encore que des matériaux pour l'histoire. Ils doivent, d'ailleurs, être placés beaucoup au-dessus de ceux que publia le musée.

Ces ouvrages peuvent se distinguer en sept classes, selon qu'ils se rapportent aux *peuples occidentaux*, aux *Grecs*, aux *anciens peuples de l'Asie* et *de l'Afrique*; ou qu'ils appartiennent à l'*histoire universelle*, à la *biographie*, aux *mélanges historiques* et à la *chronologie*.

Les peuples occidentaux qui occupèrent les historiens grecs dans cette période, furent les Ibériens, les

Gaulois, les Germains, les Cimbres et surtout les Romains. Ce champ était vaste, et, pour le cultiver avec succès, il fallait vaincre tous les obstacles que présentent les idiomes étrangers. Un véritable désir de s'instruire en aurait triomphé. Les armées romaines occupaient l'Espagne, la Gaule, la Bretagne, la Germanie et les bords de l'Ister; les historiens grecs pouvaient recueillir sur l'Occident et une grande partie du Nord, soit par eux-mêmes, soit par les Romains, des renseignemens curieux. Ils manquèrent de zèle pour ces recherches, et ils trompent notre attente lorsque nous avons recours à eux pour nous instruire de l'histoire de nos ancêtres.

Le poëte Archias écrivit l'histoire des guerres cimbriques; mais, sa relation était en vers, et il s'occupait moins des guerriers du Nord que de leurs vainqueurs.

Les Romains absorbèrent presque toute l'attention des historiens. Les rapports qui ont existé à diverses époques entre les Grecs et les Romains, font naître bien des réflexions. Long-temps Rome chercha des leçons dans l'histoire de la Grèce; elle adopta le culte de ce pays; elle étudia ses lois et ses sciences. La Grèce recevait alors avec fierté les barbares de l'Ausonie, et elle leur communiquait ses lumières non sans dédain. Quelques siècles plus tard les Grecs viennent à Rome en précepteurs complaisans, en obséquieux flatteurs : les Romains sont devenus leurs maîtres, et ils ne dissimulent pas leur orgueil.

Un grand écrivain, Polybe, avait ouvert une nou-

velle carrière aux Grecs; il leur avait annoncé le premier toute la grandeur de Rome [1]. Ils renchérirent bientôt les uns sur les autres dans leurs compositions panégyriques sur les Romains. Denys d'Halicarnasse assigna à cette nation une origine beaucoup plus illustre que celle qu'on lui attribuait communément.[2] Son livre n'est qu'un éloge des Romains; il les place au-dessus de tous les peuples : il assure que leur empire comprend toute la terre habitable; qu'il s'étend non-seulement sur la Méditerranée, mais sur tout l'Océan navigable! En ajoutant que ces maîtres du monde n'ont plus d'ennemis, soit Grecs, soit barbares, l'historien d'Halicarnasse était loin de prévoir que les barbares de la Scandinavie et ceux des bords de la mer caspienne aiguisaient déjà leurs traits contre les légions romaines. Au reste, Denys d'Halicarnasse semble écrire pour les Grecs, et vouloir leur révéler les antiquités peu connues de Rome [3] : son ouvrage est précieux, et il est à regretter qu'il ne s'étende pas au-delà de la première guerre punique. Son style est soigné, quoiqu'on y rencontre quelques néologismes. Un auteur qui reproche à Polybe d'écrire avec négligence, aurait dû surveiller sa propre rédaction.

---

1 On ne peut guère citer Hiéronyme de Cardie, qui avait parlé légèrement des Romains dans son livre des Épigones.

2 Il annonce ce but dans sa préface, remarquable sous tous les rapports. Il ne rougit pas d'affirmer qu'aucune cité barbare ou grecque n'a produit d'aussi grands hommes que celle de Romulus.

3 En effet, il ne faut pas confondre cet écrivain avec les parasites grecs qui vécurent de la faveur des Romains. Il paraît n'être resté à Rome que le temps nécessaire pour ses études.

Des écrivains de toutes les régions grecques traitèrent de l'histoire romaine : Plutarque de Chéronée s'y attacha non-seulement dans ses Biographies, mais encore dans ses Œuvres morales [1]. Castor de Rhodes, qui vécut en Asie, était si favorable aux Romains dans tous ses écrits, qu'on lui donna le surnom de Φιλορωμαιος. Un prince barbare, Juba de Numidie, auquel Auguste donna un gouvernement en Asie, paya aussi son tribut aux vainqueurs de ses aïeux en publiant une histoire romaine.

La traduction de Salluste, exécutée au temps de l'empereur Adrien par le sophiste Zénobius, peut être regardée aussi comme un hommage rendu aux maîtres du monde. On consacrait encore une attention particulière aux Romains dans les histoires universelles, et ce zèle pour la gloire des dominateurs de la *terre habitable* se prolongea au-delà des siècles dont nous parcourons les travaux. [2]

Il faut avouer que les Romains s'enorgueillirent des ouvrages que les historiens grecs publièrent sur leurs actions ; plusieurs d'entre eux se déterminèrent même à composer leurs écrits en langue grecque pour trouver un plus grand nombre de lecteurs. [3]

---

1 S'il est vrai toutefois que les Questions romaines soient de lui.

2 Nous en voyons les preuves dans les écrits de Dion Cassius, d'Hérodien, etc.

3 Dionys. Halicarnass. *Archeol. roman. in præfat.* Ciceron (*pro Archia*) donne pour motif de la préférence accordée au grec les limites étroites de la langue latine. Cf. Justinus, *in præfat.*

Une sorte de jalousie, et un reste de cet orgueil qui convenait si bien aux anciens Grecs, engagèrent leurs descendans à s'occuper de leur propre histoire. Plusieurs écrivains retracèrent les conquêtes d'Alexandre ; mais Arrien de Nicomédie éclipsa tous ses rivaux : la douceur de son style lui valut le titre d'*autre Xénophon*, et son exactitude lui procura des suffrages non moins flatteurs. Il avait eu la sagesse de choisir les meilleurs guides, et de préférer aux faux ornemens d'Aristobule la simplicité du récit de Ptolémée.

Arrien avait aussi publié un ouvrage sur les événemens arrivés depuis Alexandre.

Castor de Rhodes, dont nous avons déjà cité d'autres ouvrages, écrivit sur l'empire des Sicyoniens, des Argiens et des Athéniens. Diodore de Sardes consacra à la Grèce la plus grande partie de ses *Volumes historiques*, et Céphalion s'attacha particulièrement aux Grecs dans un abrégé d'histoire, divisé en neuf livres, à l'exemple des Muses d'Hérodote. Son but était de faire connaître la scène historique depuis Sémiramis jusqu'à Alexandre le grand. Jason d'Argos, qui laissa un ouvrage particulier sur la Grèce, s'était imposé une tâche semblable dans un ouvrage qui renfermait l'histoire des principaux peuples d'Asie depuis les premiers temps des Mèdes.

Les nouveaux conquérans de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, les Romains, devaient être curieux de connaître l'histoire des peuples qu'ils venaient de se soumettre, et les auteurs grecs s'empressèrent de satis-

faire leurs vœux. Sostrate, grammairien, qui naquit en Asie-mineure et passa sa vie à Rome, traita des antiquités étrusques et de celles de la Thrace. Juba, prince de Numidie, que nous avons déjà cité, publia des commentaires sur les Assyriens [1], sur la Libye et sur l'expédition faite en Arabie sous l'empereur Auguste. Josèphe, le Juif, qui s'était associé à la fortune des empereurs Tite et Vespasien, mit un zèle extraordinaire à faire connaître l'histoire de son peuple aux vainqueurs de la Judée ; il eut la prétention de plaire également aux Grecs, et peut-être celle de s'élever au rang de leurs auteurs classiques, dont il avait fait une étude assidue. Cependant son ouvrage n'est pas une production vraiment historique. Voulant plaire à des peuples essentiellement différens des Juifs, il choisit non-seulement les couleurs, mais altéra les sujets de ses récits, pour les rendre plus conformes au goût de ses lecteurs. Les Romains furent contens de son livre ; ils le placèrent dans leurs bibliothèques publiques : mais les compatriotes de l'auteur crièrent à la profanation. Juste de Tibériade fut si indigné de ses infidélités, qu'il publia une histoire des Juifs opposée à celle de l'écrivain *grécisant*.

Philon de Biblos fit connaître aux Romains et aux Grecs ce qu'il y avait de remarquable dans les annales et dans les mœurs des Éthiopiens et des Phéni-

1 D'après Bérose.

ciens; il n'hésita point à rédiger et à publier des traditions dont l'ancien Sanchoniaton était le seul garant.

Arrien publia l'histoire ancienne de la Bithynie, celle des Alains et des Parthes, qu'il avait combattus avec succès comme gouverneur de la Bithynie.

Quelques-uns des ouvrages que nous venons de nommer, pourraient être regardés comme des essais d'histoire universelle, tels que les ouvrages de Jason, de Castor de Rhodes et de Diodore de Sardes. Ils ne sont pas comparables toutefois à la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile. Ce laborieux écrivain avait consacré trente années d'études et de voyages à son utile recueil. Le premier, il offrit à ses contemporains une histoire universelle dépouillée de fables [1]; tout ce que Bérose, Théopompe, Éphore, Philiste, Callisthène et Timée avaient rapporté de plus exact sur les Égyptiens, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Carthaginois et plusieurs peuples secondaires, se retrouva dans sa Bibliothèque.

Un contemporain de cet auteur, Nicolas de Damas, publia également une histoire universelle en cent quarante livres; mais, quoique placé sur un plus vaste théâtre, étant instituteur d'Auguste, il n'obtint pas la même célébrité que son rival. [2]

---

1 Le jugement de Pline, *Apud Græcos desiit nugari Diodorus*, ne pèche que par un excès de rigueur. (Plin., *Hist. nat.*, *lib. I*, *p.* 8, *ed. Bipont.*)

2 Il nous a laissé un traité *de institutione Augusti.*

Riche en ouvrages historiques de tous les genres, cette période produisit aussi un grand nombre de biographies. Les plus belles sont incontestablement les *Vies parallèles* de Plutarque, et l'historien de l'école d'Alexandrie est heureux de pouvoir rappeler qu'un philosophe sorti du musée a contribué à former l'esprit et le cœur de Plutarque[1]. Le plan de cet écrivain fut neuf et fécond : on pouvait comparer avec succès les grands hommes des deux plus célèbres nations, et Plutarque ne resta pas au-dessous de sa noble tâche; il s'en acquitta avec une supériorité remarquable et avec une franchise entière. Lorsqu'on n'écrivait plus l'histoire que pour flatter les Romains, il osa leur montrer des guerriers, des législateurs et des sages, supérieurs à ceux que prônait l'orgueilleuse cité de Romulus. Qu'elle est admirable, cette magnifique galerie des grands hommes de la Grèce et de l'Italie! Le seul choix des personnages impose : la bonne foi de l'historien, la profonde vérité des jugemens qu'il porte avec tant de douceur, tout plaît et surprend dans ce précieux ouvrage. Joignez à tant de mérites celui de l'exactitude des recherches, et vous aurez de la peine à comprendre la rigueur avec laquelle on a souvent traité Plutarque.

Plusieurs autres historiens se servirent du même cadre que Plutarque, mais aucun ne le remplit comme lui. Les anciens nomment à peine les *Vies parallèles d'Amyntien*, qui avait aussi publié une biographie d'Olympie, mère d'Alexandre.

---

1 Voyez Tome I.er, p. 257 : *Ammonius*.

Parmi les autres biographes les principaux furent Empyclus, compagnon d'armes de Brutus, qui célébra César; Potamon de Lesbos, qui fit l'éloge de Tibère; Philon de Biblos, qui écrivit sur le règne d'Adrien, sur les villes illustres et les grands hommes qu'elles avaient produits; Nicolas de Damas, et les empereurs Marc-Aurèle et Sévère, qui tracèrent eux-mêmes l'histoire de leur vie; Hermippe, le jeune, qui écrivit sur les anciens législateurs; Diogène de Laërte, Philostrate et Eunape, qui firent en même temps l'histoire des philosophes et celle de la philosophie [1]; enfin, l'évêque de Sardes, Méliton, qui fit connaître au monde grec la vie et la doctrine des prophètes d'Israël.

On doit remarquer avec une attention particulière la dernière de ces productions : elle a pu contribuer beaucoup au développement du syncrétisme.

Il est inutile de dire que nous ne venons de signaler que les principaux ouvrages d'histoire de cette période; mais ce coup d'œil suffit pour constater des progrès remarquables dans les études historiques. Un grand nombre de questions d'histoire se trouvaient d'ailleurs éclaircies dans les écrits géographiques, tels que la Description de la Grèce, par Pausanias, et dans d'autres traités sur toutes sortes de matières, que nous rangeons dans une même classe sous le titre de *Mélanges*.

Parmi les nombreuses compilations de ce genre, on

---

1 On est surpris de voir le premier de ces écrivains adresser son ouvrage à une femme.

doit distinguer les *Commentaires historiques* d'un Gaulois, du philosophe Favorin d'Arles, qui publia aussi une *Forêt historique.* [1]

Le sophiste Callinicus, de Syrie ou d'Arabie, publia des *Histoires alexandrines :* le prince Juba écrivit sur les sujets qui avaient été traités pour la scène: Denys d'Halicarnasse, le jeune, composa 126 livres sur l'histoire de la musique.

Partout nous retrouvons cette habitude et ce besoin de la polygraphie, que nous avons déjà remarqués dans les siècles antérieurs. Comment comprendre sans cela le retour aux compilations de *choses merveilleuses*, dont le nombre était déjà si considérable? N'eût-il pas fallu abandonner les fables à mesure que la scène historique s'étendait, à mesure que les peuples se rapprochaient et se communiquaient leurs lumières? Mais on dirait qu'ils ne se communiquèrent que leurs erreurs, leurs superstitions.

Cependant nous jugeons peut-être avec trop de rigueur les délassemens d'écrivains trop féconds; quelques-unes de leurs productions méritent d'être distinguées. Nicolas de Damas a pu dire des choses intéressantes dans son livre des *Usages incroyables;* et si les *Récits merveilleux* de Philon d'Héraclée et de Phlégon de Tralles ont ressemblé aux *Histoires va-*

---

1 On voit dans la préface ou dans les premières pages de l'*Histoire naturelle* de Pline, ainsi que dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle et dans beaucoup d'autres ouvrages, qu'on cherchait alors à s'attirer des lecteurs par la singularité des titres qu'on donnait à ses ouvrages, tels que ceux de *forêts*, de *fleurs*, de *jardins*, etc.

riées d'Élien de Préneste, nous devons presque en regretter la perte.

Remarquons toutefois que cette funeste habitude d'extraire les choses les plus curieuses ou les plus importantes des grands ouvrages, a fait négliger et enfin causé la perte d'écrits précieux. Les meilleures productions historiques ne furent pas à l'abri de ces perfides mutilations. A la vérité, l'usage des *épitomes* était connu des Grecs depuis long-temps; on en faisait même avant le siècle d'Alexandre : mais, à mesure que les livres se multipliaient, et surtout depuis que les Grecs accommodaient leur littérature au goût des grands de Rome, ces extraits devinrent plus fréquens.[1]

En même temps que ces abrégés, une calamité d'un genre nouveau vint envahir la littérature : j'entends les romans historiques, le plus facile et le plus funeste de tous les genres de compositions. Les premiers essais qu'en firent les Grecs, parurent sous le titre d'*Histoires amoureuses*. On en tirait les matériaux des historiens et des poëtes. Parthénius, qui vécut sous l'empereur Auguste, passe pour en avoir donné l'exemple : il eut un grand nombre d'imitateurs. Mais nos romanciers s'applaudiront-ils encore de leurs succès, s'ils considèrent que l'on ne songea aux fictions amoureuses que dans les derniers siècles de la littérature grecque, et qu'on abondonna cette facile carrière aux écrivains les plus médiocres?

La chronologie occupa, dans cette periode, les écri-

1 Notre livre des Machabées n'est également qu'un abrégé d'une Histoire des Juifs par Jason le Cyrénéen.

vains grecs un peu plus que dans la précédente. Castor de Rhodes, que nous avons déjà cité quelquefois, publia un traité de *chronographie*, et développa dans un autre les inconvéniens de l'*ignorance des époques*. Pour dissiper la confusion qui s'était glissée dans la chronologie par la ressemblance des noms de quelques princes, il écrivit une dissertation sur les *rois de même nom*. Il publia aussi un Canon chronologique. Phlégon de Tralles, affranchi de l'empereur Adrien, publia un ouvrage de chronologie qui donnait les époques des principaux événemens depuis la première jusqu'à la 229.e olympiade. [1]

En discutant dans les *chronographies* les bases de la science chronologique, les historiens de cette période s'assurèrent un avantage remarquable sur leurs prédécesseurs.

En ce même temps ils commencèrent à discuter les principes de l'art d'écrire l'histoire : un sophiste sicilien, Cécilius, publia l'un des premiers traités sur ce sujet, et Lucien nous a légué sur la même matière des idées très-judicieuses.

Il était d'autant plus nécessaire de tracer des règles aux historiens, que dans les productions les plus estimables ils en oubliaient quelques-unes. L'exact Diodore de Sicile négligea de donner à sa bibliothèque cette élégance de diction que l'on ne doit jamais laisser à désirer dans les ouvrages d'histoire. Arrien, qui le surpassa sous ce rapport, resta au-dessous de lui,

---

1 Il nous reste des fragmens de ces chroniques.

sous le rapport de l'étendue et de la profondeur des recherches.

Si nous passions aux autres écrivains des premiers siècles de notre ère, nous aurions bien plus de taches encore à faire remarquer : ils ne sont pour la plupart que d'habiles compilateurs. Cette supériorité de génie qui embrasse les vicissitudes du genre humain sous leur véritable point de vue, celui de la philosophie morale et religieuse ; cette sagacité qui fait voir la liaison non interrompue des événemens, et distinguer l'influence de l'homme des effets de la nature ; cette sensibilité qui reçoit toutes les impressions grandes et belles, et qui donne à l'écrivain l'art de les communiquer au lecteur, manquent à la plupart des auteurs de cette période. Nous serions heureux toutefois de posséder encore les recherches qu'ils publièrent sur des peuples que nous ne connaissons presque plus aujourd'hui.

CHAPITRE VI.

Des sciences naturelles et médicales.

Comme c'est la nature qui fournit tous les phénomènes sur lesquels s'exercent les facultés de notre esprit, on peut juger, à toutes les époques, par l'état des connaissances naturelles, de celui des doctrines philosophiques.

Dès que nous renonçons à l'examen de la nature et que nous n'y voulons voir que mystères, ces ombres que nous aimons à jeter autour de nous, assiégent

notre propre intelligence, et tout devient mystérieux dans nos opinions.

Il est donc important de faire connaître l'état des études de la nature au moment où nous voyons naître les doctrines mystiques du second et du troisième siècle; il est du moins important de faire connaître l'esprit général de ces études, lorsqu'il est impossible de les suivre en détail.

L'école d'Alexandrie avait banni une foule d'opinions superstitieuses, en poursuivant les études d'Aristote et de Théophraste, d'Hérophile et d'Érasistrate. Elle négligea peut-être ces études sous les derniers Lagides; mais, en général, elle les cultiva avec plus de soins, dans la première période que dans la seconde. Les empereurs ne firent plus exécuter ces voyages instructifs que les Lagides avaient ordonnés si fréquemment; on n'étudia plus les plantes que pour les besoins de la médecine; on abandonna la zoologie. Alexandrie.

La partie la plus brillante des études naturelles du musée, l'anatomie, créée en Égypte, fut presque entièrement négligée. Lorsque Galien vint à Alexandrie, attiré par l'ancienne célébrité du théâtre anatomique de cette ville, il n'en trouva plus que les ruines : on ne disséquait plus le corps humain; les anciens préjugés avaient repris leur empire; on n'accordait plus que des animaux à la curiosité des médecins. Galien prit alors le parti de disséquer des singes, dont il croyait la structure assez conforme à celle de l'homme. Il regarda comme une bonne fortune

d'avoir pu examiner le squelette d'un criminel qu'on n'avait pas encore enterré.

Il paraît toutefois que l'école d'Alexandrie conserva quelque supériorité sur la Grèce dans l'anatomie : le médecin Rufus d'Éphèse, qui fut en Égypte sous l'empereur Trajan, et qui n'y disséqua non plus que des singes, cite fréquemment la terminologie des Alexandrins comme faisant autorité.[1] Galien nomme aussi plusieurs anatomistes de cette école.[2]

En général il préconise les avantages que la ville d'Alexandrie offrait encore à ceux qui désiraient étudier la médecine. Il est vrai que les hommes les plus distingués dans l'art médical s'instruisaient au musée, et que, d'après Ammien Marcellin, c'était la plus puissante recommandation pour un médecin d'avoir étudié dans cette école.[3]

Déjà dans la première période les médecins d'Égypte avaient fait une étude particulière des maux ophthalmiques, dont les Égyptiens furent affligés à toutes les époques. Démosthène Philalétès publia le premier traité sur cette matière; les médecins d'Alexandrie continuèrent à en faire l'objet de leurs recherches. On cite plusieurs médecins oculistes de cette ville qui vinrent s'établir à Rome.

---

1 Voyez son traité *de partium corporis denominationibus*.

2 Son maître à Alexandrie était Héraclien ; voy. Galen. *Admin. anat.*, *lib. I*, *comm.* 2 *in libr. de natur. hom.*

3 Ammian. Marcell. *lib. XXII*, 16.

En effet, si nous voyons le plus grand médecin de cette époque, Galien, qui avait visité les écoles les plus célèbres, recommander les études médicales d'Alexandrie, nous ne pouvons guère douter de la supériorité que le musée conserva dans cette science. Nous devons d'ailleurs lui revendiquer encore le véritable fondateur de l'école méthodique, qui s'éleva dans cette période, et celui des partisans du méthodisme qui le perfectionna le plus : Asclépiade de Bithynie et Soranus d'Ephèse fréquentèrent les écoles d'Égypte, l'un avant, l'autre depuis l'ère vulgaire.

Il serait aussi facile que superflu de recueillir une foule d'autres indications pour prouver que la médecine ne fut pas abandonnée dans cette période. La pratique de cet art ne meurt pas, et ce n'est pas non plus dans les siècles d'ignorance qu'elle est le moins lucrative. Mais nous ne recherchons ici que les principes philosophiques qui dirigèrent l'étude de la nature et celle de l'art de guérir, et il suffit de l'examen des productions littéraires pour nous les faire connaître. Pays grecs.

Le seul ouvrage remarquable sur l'étude de la nature qui nous soit parvenu, est un traité des plantes: il est de Dioscoride, médecin d'Anazarbe, qui paraît avoir vécu peu de temps après Pline. Ce livre, qui fut pendant plusieurs siècles le manuel de botanique de tous les médecins, et qui jouit encore de son ancienne réputation chez les Arabes et chez les Turcs, ne saurait être regardé comme un traité de botanique d'après

nos connaissances actuelles : c'est une liste des plantes médicales connues à Dioscoride, et des opinions superstitieuses, qui révoltent dans les ouvrages de ce genre, y occupent beaucoup trop de place. Ce traité, qui n'était pas sans mérite à l'époque de son apparition, nous offre d'autant moins d'intérêt aujourd'hui, qu'il n'a pas de terminologie exacte, et que le vague de ses descriptions ne permet plus d'en reconnaître les sujets. Les dessins qui se trouvent joints aux manuscrits ne sauraient être d'aucune utilité; ils portent l'empreinte des siècles barbares dans lesquels on crayonnait les figures d'un livre sans en consulter le texte.[1]

On ne peut guère juger par l'ouvrage de Pline de l'esprit qui dirigeait les Grecs dans l'étude des sciences naturelles : l'écrivain latin consulte les auteurs grecs, mais il ne les comprend pas toujours; il remonte d'ailleurs à des sources antérieures à son temps, et il émet souvent sur la médecine, la magie, l'astronomie, la lithognosie, des opinions qu'on ne peut guère attribuer qu'à lui. Son ouvrage a d'ailleurs exercé peu d'influence sur les opinions grecques.

L'anatomie reçut dans cette période des progrès remarquables par les recherches de Galien. Ce savant médecin n'ayant pas trouvé en Égypte toutes les ressources qu'il y cherchait, il sut s'en créer d'autres, soit à Rome, soit à Pergame, et pendant plusieurs

---

1 Voyez la Première partie, page 264.

siècles la science de l'anatomie resta dans l'état où il l'avait laissée. [1]

Nous pourrions citer d'autres anatomistes célèbres de cette période : les médecins Lycus, Marinus et Quintus se distinguèrent par leurs observations et par leurs ouvrages. Mais il n'en résulte point que l'anatomie se soit maintenue au degré de perfection auquel l'avaient portée Érasistrate et Hérophile ; et quand même les médecins qui vécurent cinq siècles plus tard auraient conservé toute la science de ces grands hommes, la postérité n'en serait pas moins fondée à les juger avec rigueur. La science diffère en cela des autres trésors, que ses dépositaires sont coupables lorsqu'ils n'y ajoutent rien. La croyance, que notre esprit, quelle que soit l'étendue de ses conquêtes, peut les pousser plus loin et jusqu'à l'infini, a quelque chose de si honorable pour nous, de si sublime, que tous ceux qui cultivent les lettres doivent s'efforcer de la justifier.

Nous venons de parler des études préparatoires du médecin. La médecine elle-même fut cultivée avec assez de zèle. Les écoles des empiriques et celles des dogmatiques continuèrent à soutenir leurs opinions, pour ne pas dire leurs principes. Le désir de les concilier et d'augmenter par un sage éclecticisme la masse des vraies lumières, fit même naître une école nouvelle. Les chefs de cette école, appelée la *méthodique*, proposaient une voie moyenne entre le dogmatisme et l'em-

---

1 Lauth, Histoire de l'anatomie, t. I.er, p. 252.

pirisme, et il ne faut pas être médecin pour pouvoir affirmer que l'art médical ne saurait être autre chose.

On peut ramener l'origine du méthodisme à Asclépiade de Bithynie, élève de l'école d'Alexandrie, ami de Cicéron, et le meilleur des médecins qui se trouvaient à Rome au temps de cet orateur. Cependant les éloges qu'on donne à Asclépiade doivent surprendre lorsqu'on considère qu'il affectait autant de mépris pour Hippocrate que pour l'anatomie. Quoi qu'il en soit, il laissa à son disciple Thémison de Laodicée quelques principes de physiologie empruntés au système d'Épicure. Thémison développa les opinions de son maître, et son élève Thessalus de Tralles les fit valoir avec tant de succès qu'on le regarda comme le fondateur de cette nouvelle école. Il réussit si bien dans l'exposition de ses principes, qu'il se fit un grand nombre de partisans ; il en fut si fier qu'il prit le titre de *vainqueur des médecins*.

Cependant ces nouveaux médiateurs entre les dogmatiques et les empiriques penchèrent trop vers ces derniers : ils négligèrent l'étude, et particulièrement celle de l'anatomie, tort grave que le célèbre Celse ne manqua point de leur reprocher. Crinas de Marseille essaya de les entraîner dans un égarement encore plus funeste, en associant les prétentions de la magie à leur indifférence pour l'étude. Il ne fut que trop heureux dans cette tentative.

Le seul partisan du méthodisme qui ait essayé de lui donner une direction scientifique, fut Soranus d'Éphèse, qui avait étudié la médecine en Égypte, et

qui l'avait pratiquée en Aquitaine avant de s'établir à Rome [1]. Il rejetait absolument toute guérison superstitieuse.

Nous pourrions tirer de ce fait des conséquences fort honorables pour l'école d'Alexandrie, mais elles ne seraient guère impartiales; car Julien de Chypre, qui étudia la médecine au musée en même temps que Galien, n'en rapporta qu'un grand dédain pour Hippocrate.

Le plus bel éloge qu'on pourrait faire de l'école méthodique, ce serait de lui revendiquer Galien : mais cet admirateur de l'école d'Alexandrie professa en médecine, comme en philosophie, l'éclecticisme le plus indépendant ; il ne s'attacha pas même à l'école éclectique que nous allons faire connaître.

La puissante rivale de l'école méthodique était l'école *pneumatique*, qui honorait comme son fondateur Athénée de Cilicie. Elle tirait son nom de l'hypothèse d'un principe de vie purement spirituel ou pneumatique, que l'on croyait devoir exercer la plus grande influence sur l'état de santé ou de maladie. Les partisans modernes de cette doctrine sont peut-être surpris de nous voir assigner une telle ancienneté à leurs opinions ; cependant Athénée et ses disciples prétendaient en trouver les germes jusque dans les doctrines de Platon et d'Aristote. Il paraît aussi qu'Érasistrate et plusieurs stoïciens avaient eu un principe semblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que les stoïciens disser-

---

1 Sprengel, Hist. de la méd., t. II, p. 203 et suiv. (édit. allem.)

taient sur le *principe vital* dans ses rapports avec les qualités élémentaires du corps humain[1], qui étaient, selon eux, l'*humide*, le *sec*, le *froid* et le *chaud*.

Les pneumatiques avaient sur leurs rivaux l'avantage d'une érudition profonde; ils recommandaient même l'étude de la dialectique, comme pouvant servir à discerner plus scrupuleusement les objets et à introduire une terminologie exacte.

Cependant l'érudition et les hypothèses même systématiques ne sauraient guérir seules aucune espèce de maladie : les pneumatiques se virent négligés et insultés. Ils cherchèrent donc à faire alliance, non avec les dogmatiques qui n'étaient plus et qu'ils avaient remplacés, mais avec les méthodiques qui professaient quelques opinions analogues aux leurs, et même avec les empiriques, qu'ils espéraient ramener à de meilleures études.

Ce fut Agathène de Sparte qui tenta le rapprochement; mais son disciple Archigénès d'Apamée lui en enleva l'honneur, et fut regardé comme le fondateur d'une nouvelle école, appelée *lectique*, *éclectique* ou *épisynthétique*.

Archigénès se fit remarquer dans les discussions par une analyse profonde et une dialectique rigoureuse. Ses observations portaient principalement sur le pouls, qu'il croyait en rapport intime avec le principe vital.

Cette école fit une acquisition brillante dans la personne d'Arétée de Cappadoce, qui déserta le mé-

---

1 Ποιότητες.

thodisme, et enrichit le système éclectique de ses profondes observations, de ses connaissances solides en anatomie : quelques-uns le regardent comme le plus ingénieux observateur après Hippocrate.

L'hommage rendu à la nouvelle école par Arétée, et le penchant de Galien pour un éclecticisme absolu, la firent triompher pendant quelque temps. Un ouvrage assez curieux de cette époque, un recueil de problèmes de physique et de médecine, attribué au ïatrosophiste Cassius, est également écrit dans l'esprit éclectique.

L'analogie de vues que nous remarquons, au commencement du troisième siècle, dans les sciences naturelles et dans les doctrines philosophiques, vient à l'appui du principe que nous avons établi au commencement de ce chapitre, et peut contribuer à la solution du grand problème qui nous occupe.

CHAPITRE VII.

Des sciences mathématiques.

L'étude des mathématiques se ressentit aussi du penchant pour le mysticisme que nous avons remarqué dans l'étude de la nature. Alexandrie.

Ce phénomène n'a, du reste, rien qui doive nous surprendre. Pythagore, l'un des mathématiciens les plus célèbres de l'antiquité, avait employé les nombres dans ses combinaisons philosophiques; il s'en était servi pour émettre des idées que la langue de son temps ne pouvait exprimer. Faut-il s'étonner

que dans un autre siècle on se soit trompé sur son langage, et qu'on ait regardé les nombres comme les principes d'une doctrine quelconque ? On sait à combien de combinaisons les chiffres peuvent se prêter : on ne doit donc pas être surpris des égaremens de quelques mathématiciens qui regardèrent l'arithmétique comme la clef de la science universelle. Si vous accordez au mathématicien que l'arithmétique est la science des rapports, et que vous déterminiez mal le sens de ce mot, il pourra mettre toute la philosophie en nombres, car celle-ci aussi est la science des rapports. Il y a seulement cette différence, que le mathématicien, pour établir ses rapports, se contente de connaître les quantités, tandis que le philosophe, pour fixer les siens, veut connaître les choses elles-mêmes.

Pendant les premiers siècles, les Alexandrins, satisfaits des Élémens d'arithmétique d'Euclide, s'étaient bornés à les développer, à les perfectionner. Claude Ptolémée, peu content d'une arithmétique purement mathématique, composa sur cette science un ouvrage dans lequel il fit entrer des idées philosophiques. Un pythagoricien célèbre chez les anciens, Nicomaque de Gérase, venait de lui en donner l'exemple. Le travail de Ptolémée s'explique au reste par le penchant de son auteur pour les doctrines mystérieuses : celui qui croyait lire dans les astres les destinées du genre humain, devait trouver bien des choses dans les nombres.

Diophante d'Alexandrie fit une innovation beaucoup plus utile en mathématiques, en inventant l'algèbre, ou en perfectionnant cette science de manière

à faire oublier son prédécesseur [1], et on doit regretter la perte d'un second traité d'arithmétique du même auteur, d'autant plus qu'il est à présumer qu'il y donnait des explications plus détaillées de ses problèmes. [2]

La géométrie fit des progrès remarquables en Égypte : Démétrius, Ménélas [3], Théon et plusieurs autres mathématiciens d'Alexandrie ajoutèrent aux découvertes de leurs prédécesseurs. Ces études florissaient encore, près des ruines du musée, aux quatrième et cinquième siècles.

Le plus bel éloge des études mathématiques du musée est l'application que Sosigène et Ptolémée en firent à l'astronomie.

Sosigène eut l'honneur de régler le calendrier que César prescrivit à l'empire romain, et qu'adoptèrent les peuples qui vinrent se partager les provinces de cet empire. [4]

Ptolémée ressaisit l'idée d'Hipparque, de réunir en un corps de doctrine les élémens de science épars

---

1 Voyez sa préface.

2 On croit aussi qu'une énigme gravée sur sa tombe et contenant des détails sur sa vie, son âge et sa famille, en renfermait d'autres sur ses écrits. (Montucla, Hist. des mathemat., t. I.er, p. 316.)

3 Il nous a laissé des Sphériques, qui ne sont que des théorèmes de pure spéculation. (Voy. Delambre, Astronomie ancienne, t. I.er, p. 243 et suiv.)

4 Il suppose l'année solaire de 360 jours six heures. Au bout de quatre ans les six heures excédantes formaient un jour. Jules-César en ordonna l'intercalation dans la quatrième année; c'est ce qui produisit les années bissextiles.

dans une foule d'ouvrages. Tel fut le plan de sa *grande composition.*

Il y adopte le système qui place la terre au centre de l'univers, et range autour d'elle la lune, Mercure, Vénus, le soleil, Mars, Jupiter, Saturne et les étoiles fixes.

Quant au soleil, il admit la théorie d'Hipparque sans changemens; mais les théories qu'il donne des autres planètes sont son ouvrage.

Hipparque n'ayant fait qu'ébaucher la théorie des étoiles fixes, Ptolémée eut le mérite de la perfectionner considérablement dans son nouveau système. Il démontra que depuis Hipparque ces étoiles avaient avancé vers l'écliptique, et il établit des principes sur cette marche.[1] Pour rendre la postérité juge du phénomène qu'il croyait avoir observé et du calcul qu'il établit, Ptolémée dressa, d'après ses propres observations et celles d'Hipparque, un catalogue des étoiles fixes, dans lequel il indiquait les longitudes et les latitudes de plus d'un millier de ces étoiles.

L'astre qui embarrassait le plus le génie de Ptolémée est le satellite de la terre, dont aucun ancien n'a pu donner la théorie, et dont les modernes ne connaissent la marche que depuis Newton. Celle que publia Ptolémée est très-compliquée : ne pouvant découvrir les vrais principes, malgré tous ses efforts, il imagina

---

1 Il y avait un intervalle de 256 ans entre les observations d'Hipparque et celles de Ptolémée. La différence que remarquait ce dernier, était de 2° 40′; il en conclut que le mouvement était d'un degré par siècle.

une quantité de cercles, dont la combinaison palliait en quelque sorte le défaut de justesse.[1]

Cet hommage rendu à la faiblesse humaine par l'un des plus grands hommes, ne saurait affaiblir la reconnaissance qui est due à ses belles découvertes. Sa gloire fut plus durable que le monument sur lequel il avait gravé ses observations. Pendant quinze siècles il domina en souverain absolu sur les astronomes de tous les pays civilisés. Nous devons féliciter ceux du moyen âge d'avoir eu un tel prédécesseur, et l'historien de l'astronomie doit associer les noms des créateurs de l'école d'Alexandrie à celui du plus grand astronome de l'antiquité.

En effet, l'astronomie n'existait pas, ou n'existait plus, quand Ptolémée Soter et son fils vouèrent aux sciences une partie de leurs trésors. En comparant la *grande composition* de Ptolémée au poëme *des phénomènes* d'Aratus, on aperçoit un intervalle immense, et on ne peut s'empêcher d'applaudir à ceux qui l'ont parcouru d'une manière si honorable.

La géographie ne dut pas moins de progrès à l'école d'Alexandrie que l'astronomie. Depuis les travaux d'Hipparque elle était devenue une science mathématique; Strabon vint la rendre historique. Les ouvrages qui avaient paru dans l'intervalle, étaient d'un ordre tellement secondaire qu'on peut les passer sous silence.

1 Ce fut cet arrangement bizarre qui fit dire au pieux Alphonse X, que si Dieu lui avait fait l'honneur de le consulter en créant le monde, les choses seraient mieux ordonnées.

Strabon était plus versé dans les connaissances historiques que dans les mathématiques; cependant il connaissait trop bien le goût de son siècle pour se flatter de réussir en négligeant les travaux d'Hipparque et d'Ératosthène. Les principes de ce dernier convenant mieux à la nature de son génie, il en fit la base de son travail. Mais les erreurs de cet ancien géographe lui offrirent des occasions de triomphe, et Strabon suivit envers lui une tactique déloyale; en le dépouillant de tout ce que les *Geographoumena* offraient d'exact, il s'éleva avec un zèle impitoyable contre les erreurs qui s'y étaient glissées.

Strabon adopta de nouveau le stade de 700 au degré, et traça ses méridiens sur une surface plane; la réforme d'Hipparque, qui les avait courbés, fut perdue de nouveau pour la science. Il arriva fréquemment au nouveau géographe de choisir mal ses guides, et d'autres fois de combiner faussement des renseignemens exacts. Il en est résulté des erreurs tellement graves, que la plupart des latitudes et des longitudes connues furent dérangées de nouveau, et que la carte de Strabon fut inférieure sous beaucoup de rapports à celle d'Ératosthène.[1]

Jusqu'alors les géographes d'Alexandrie avaient donné à la terre la forme d'une chlamyde macédonienne: depuis Strabon, cette singulière opinion, dont l'origine est inconnue[2], ne reparaît plus.

---

1 Voy. Gosselin, Géographie des Grecs analysée : *Strabon.*

2 On la cherche quelquefois dans la forme de la ville d'Alexandrie; ce qui est certes l'explication la plus absurde de toutes.

En général, si les bases mathématiques de la géographie se sont altérées entre les mains de Strabon, sa partie physique et sa partie politique lui dûrent les plus heureux développemens. Les guerres des Romains venaient de répandre la lumière sur beaucoup de régions peu connues auparavant; Strabon avait parcouru lui-même quelques-unes des contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe : il profita d'ailleurs de tous les matériaux amassés dans les bibliothèques d'Alexandrie, et son ouvrage fut un répertoire complet de toutes les données géographiques connues dans son siècle. Dans les matières historiques son choix est généralement sûr et heureux. Ses descriptions ne sont pas toutes également exactes: le Nord était encore trop peu connu, et on n'avait que des renseignemens incomplets sur plusieurs contrées de l'Asie. Il est vrai que Strabon n'a pas toujours choisi les meilleurs; mais on a exagéré ses torts : s'il lui arrive de préférer Homère à d'autres guides, il sait néanmoins que ce poëte a ses licences. Malgré quelques défauts, l'ouvrage de Strabon fit oublier et périr ceux de ses prédécesseurs, et il méritait de partager avec la Géographie de Ptolémée les hommages dont ce dernier livre jouit trop exclusivement dans le moyen âge. [1]

Claude Ptolémée, qui vint s'occuper de la géographie plus d'un siècle après Strabon, ne la trouva plus dans l'état où l'avait laissée cet écrivain érudit. Marius de Tyr avait calculé avec succès un grand nombre

1 Strabon est souvent copié par Pline, qui cependant ne le cite point; on pourrait au reste supposer que les deux auteurs puisèrent dans des sources communes.

de positions; on avait aussi ajouté des recherches historiques à celles de Strabon. Ptolémée profita de ces travaux, s'appliqua de nouveau au calcul des latitudes et des longitudes, réforma quelques erreurs de Marius de Tyr, et publia le fruit de ses recherches dans les huit livres de sa Géographie.[1]

Cependant les bases mathématiques de son travail ne justifient pas en tout la célébrité dont il jouit. Il admet d'abord vingt-sept climats, au lieu des sept connus ou adoptés par Hipparque. C'est une innovation qu'on ne saurait blâmer; mais ses parallèles, tracés par des villes célèbres, telles que Syène, Alexandrie, l'île de Rhodes, Byzance, Marseille et autres, offrent des distances fort inégales. Ses méridiens sont peut-être trop multipliés. Son degré n'est que de 500 stades: ils suivait les mesures de Posidonius d'Apamée et de Marius de Tyr, qu'il croyait de la plus grande exactitude[2]. Ptolémée ne fut pas heureux non plus dans les calculs des positions, qu'il fit en profitant des éclipses de lune. Pour ses longitudes il se servit de mesures géométriques.[3]

Ce géographe croyait connaître la moitié de la circonférence de la terre, et ses degrés, beaucoup trop petits[4], favorisaient son illusion.

---

1 On les regarderait comme une liste assez sèche des pays et des villes connues de son temps, si l'on perdait de vue ses indications mathématiques.

2 Almageste, I, 11; VII, 5.

3 Mannert, Geographie ancienne, I, p. 133 (en allemand).

4 Il ne les faisait plus que de 400 stades à la hauteur de Rhodes. Il ne connaissait réellement que 125 degrés de la circonférence du globe.

Ses latitudes sont plus exactes, surtout celles des contrées de la Méditerranée ; quant aux plus éloignées, il ne pouvait que suivre ses prédécesseurs : aussi la différence d'exactitude des unes et des autres est-elle remarquable.

Ce qui ajoutait au prix de sa Géographie, c'étaient les cartes dont il l'avait accompagnée; il est probable que Strabon avait aussi enrichi son livre de ces auxiliaires indispensables.

Ptolémée étendit de beaucoup le domaine de la géographie historique. Strabon ne connaissait que quarante-deux degrés de largeur ; son illustre successeur en connut quatre-vingts. Il avait reçu de nouveaux renseignemens sur l'Asie et particulièrement sur l'Inde.[1] Les descriptions que Strabon donne de cette contrée, forment un contraste remarquable avec les données de Ptolémée. Il en est de même pour le Nord. La supériorité de Ptolémée est telle qu'on lui a supposé des sources extraordinaires.

Les Phéniciens, a-t-on dit, ce peuple qui circulait sur toutes les mers, ont visité les parages septentrionaux; ils ont mis par écrit leurs observations; ils ont déposé leurs périples dans les bibliothèques de Tyr. Le géographe Marius, né dans cette ville, a déterré ces antiques trésors; il les a fait passer à la bibliothèque d'Alexandrie, le grand dépôt des livres du monde connu, ou bien il en a donné des extraits dans ses ouvrages, et Ptolémée a puisé à l'une ou à l'autre de ces sources:

1 Par un marchand macédonien, nommé Titien, et par les relations commerciales que les Romains entretenaient avec les Indes par Alexandrie.

Cette hypothèse, qui est en quelque sorte basée sur les périples de Carthage, colonie de Tyr, n'a rien d'extraordinaire ni de chimérique : on peut croire que son auteur l'a proposée sérieusement[1]; mais elle a contre elle des faits qui la détruisent. On peut admettre sans difficulté que les Phéniciens ont rédigé des périples; on peut admettre encore que les Lagides, qui firent acheter et traduire des ouvrages hébreux, ont possédé aussi des livres phéniciens. Mais ces anciennes relations pouvaient-elles exister encore au temps de Marius de Tyr, ou même à l'époque de Ptolémée Soter? Qu'on les eût déposées à Tyr ou à Sidon, elles ont dû périr dans les catastrophes qui ruinèrent ces villes. Il eût été d'ailleurs si glorieux pour Marius de Tyr, ou tout autre écrivain, d'avoir déterré de pareils trésors, que leur silence à ce sujet serait absolument inexplicable.

Une autre hypothèse, établie sur le texte de la Géographie de Ptolémée, nous paraît avoir encore moins de fondement[2]. Elle tendait à faire passer cet ouvrage, tel qu'il est aujourd'hui, pour un informe recueil de différentes opinions ajoutées au texte de Ptolémée par des auteurs qui ont vécu après lui. On accusait particulièrement l'ignorance du moyen âge de ces imprudentes interpolations. Mais le savant Mannert, qui a combattu cette supposition, a prouvé que le res-

1 On la rencontre dans l'Histoire universelle, t. XXXI, p. 148 et suiv. (en allem.), et dans Gatterer, Hist. universelle, t. I.er, p. 654 (en allemand).

2 Schlœtzer, Hist. du Nord, p. 148 et 176.

pect même que le moyen âge portait à ce livre, ne permettait pas d'accuser les écrivains de ce temps de la prétendue falsification de Ptolémée.[1]

Il y a d'ailleurs dans cet ouvrage une égalité de style qui empêche d'admettre qu'il fût d'auteurs différens. Qu'on ne croie pas non plus que le christianisme ait eu besoin d'altérer le texte de Ptolémée pour le rendre plus conforme à ses opinions. Lorsque, dans les premiers siècles, on crut devoir rejeter l'idée des antipodes, on composa, avec le secours du livre de Ptolémée, des traités de géographie dégagés de tout ce qui semblait contredire la cosmographie des codes sacrés; mais on ne l'altéra point. En général, si l'on peut accuser les ministres de la religion chrétienne d'une opposition violente à quelques découvertes utiles, on ne peut que louer la sagesse avec laquelle ils ont souvent défendu les doctrines de la Bible contre la présomption d'imprudens novateurs qui prétendaient renverser par leurs systèmes ou leurs hypothèses une grande partie des opinions religieuses.

Loin d'accuser les successeurs de Ptolémée d'une altération coupable de sa doctrine, on doit leur reprocher d'avoir adopté avec trop de confiance ses idées.

La science se perd lorsqu'on se borne à l'admirer: si le moyen âge s'était conformé à l'exemple du musée, au lieu de suivre servilement les opinions émises par ses membres, Galilée n'aurait pas été persécuté pour avoir découvert les bases véritables de la cosmographie.

---

1 Je ne prétends pas nier qu'il n'y ait quelques interpolations dans cet ouvrage.

L'école d'Alexandrie continua dans cette période à perfectionner les arts qui empruntent leurs principes aux mathématiques. Didyme s'occupa de nouveau des différens systèmes de musique qui avaient été inventés par Pythagore, Jasus et Aristoxène, ainsi que des perfectionnemens que leurs théories avaient reçus par les soins d'Archytas, Euclide et Ératosthène ; il fixa enfin les rapports des sons, tels qu'ils sont encore établis dans notre gamme.

On a revendiqué ce perfectionnement à Claude Ptolémée ; mais on ignorait que ce dernier n'a fait que copier son prédécesseur Didyme.[1]

Dans d'autres parties du système musical Ptolémée a mieux développé les théories de Didyme, tout en laissant quelques points à éclaircir à ses nombreux successeurs.[2]

La mécanique fit aussi des progrès entre les mains de Ptolémée ; et l'optique, qui était à peu près une science nouvelle dans cette période, fut perfectionnée par le même mathématicien.

Pays grecs. Les savans des autres régions grecques ne rivalisèrent que faiblement, dans les études mathématiques, avec ceux d'Alexandrie : il y a cependant quelques travaux remarquables à signaler.

Nicomaque de Gérase, l'un des philosophes qui,

---

1 Forkel, Histoire de la musique, t. I.er, p. 363 et suiv. (en allemand).

2 On composa encore un grand nombre de traités d'harmonie après Ptolémée ; voy. Fabricii *Biblioth. græca*, *vol. V : Musici deperditi.*

dans les premiers siècles de notre ère, ressuscitèrent les opinions de Pythagore, introduisit dans l'arithmétique ces combinaisons mystiques dont nous avons parlé au sujet de Ptolémée.

En géométrie on ne remarque guère que Théon de Smyrne et Philon de Tyane. L'un nous a laissé des fragmens d'un traité sur l'utilité des mathématiques pour l'intelligence de Platon; l'autre passe pour s'être occupé avec beaucoup de succès de différens problèmes sur les courbes.

Marius de Tyr et Théodose de Tripolis sont les écrivains qui, après ceux du musée, contribuèrent le plus aux progrès des mathématiques appliquées. Marius enrichit la géographie historique de beaucoup de renseignemens, et travailla au grand projet d'assigner à chaque lieu des degrés exacts de longitude et de latitude; Théodose, entre plusieurs autres écrits astronomiques, publia un traité sur la sphère.

La géographie politique occupa un grand nombre d'auteurs; c'est une de ces sciences qui acceptent de légers tributs et qui par là s'enrichissent sans cesse. La Grèce peut avec orgueil placer les descriptions de Pausanias à côté de celles de Strabon, que revendique le musée. Un sentiment de fierté, semblable à celui qui inspirait Plutarque dans ses Vies parallèles, anime souvent Pausanias dans son exposition des monumens de la Grèce; il semble dire aux spoliateurs de cette région célèbre : *Nous sommes plus riches encore que vous ne le serez jamais, quelle que soit votre avidité pour nos chefs-d'œuvre!* Un grand nombre d'ou-

vrages secondaires paraissent à la suite de celui de Pausanias. Denys, surnommé le *périégète*, publia, en beaux vers, une description de la terre qui est d'autant plus exacte que c'est celle de Strabon; Arrien enrichit la géographie descriptive d'un périple de la mer Noire, et Isidore de Charax d'un itinéraire de la Parthie. Outre cela, on publia dans cette période un nouveau périple de la mer Rouge, attribué par quelques-uns au philosophe Arrien[1], et un grand nombre de traités sur les villes, les lacs et les fleuves. Ce qui pourrait prouver néanmoins que les nombreuses découvertes faites en géographie n'avaient pas encore dissipé d'anciennes erreurs, c'est qu'il parut de nouveaux traités sur les *lacs* et les *fleuves merveilleux*.

Les arts qui empruntent aux mathématiques une partie de leurs théories, la musique, la mécanique et l'optique, furent cultivées par quelques auteurs. Nicomaque le pythagoricien publia un manuel d'harmonie; Damien Héliodore écrivit sur l'optique après Claude Ptolémée; la mécanique reçut de nouveaux développemens dans des ouvrages qui traitaient de la stratégie et de la poliorcétique, et où l'on s'occupait beaucoup de machines de guerre.

---

1 On croit qu'il est plutôt d'un Arrien, négociant romain, établi à Alexandrie.

CHAPITRE VIII.

Des sciences spéculatives.

Nous avons vu, dans les chapitres précédens, que l'amour du mysticisme se manifeste avec les premiers siècles de notre ère, non-seulement dans l'étude de la nature, mais jusque dans celles des mathématiques, science qui n'en comporte guère au premier aspect. Cependant, si cette tendance se fait remarquer ici plus que dans la période précédente, il ne faut ni croire qu'elle soit générale, ni la regarder comme un phénomène peu ordinaire.

Le mysticisme est de tous les âges, et quoique, dans les derniers siècles avant notre ère, il semble ne plus exister dans la philosophie grecque, nous y en trouvons cependant encore des traces. A la vérité, la doctrine de Platon était devenue sceptique; celle de Pythagore était abandonnée; celles d'Aristote, de Zénon et d'Épicure n'avaient jamais penché vers le mysticisme : mais le syncrétisme, que nous avons vu naître au musée, a des rapports étroits avec les doctrines mystiques. Toutefois, s'il est vrai que ces dernières prennent faveur plus généralement, il n'en faut pas moins suivre avec attention les efforts des penseurs qui soutiennent des théories contraires; et si le musée a donné l'exemple du syncrétisme, il faut convenir néanmoins qu'il ne l'a jamais professé aussi aveuglément que d'autres écoles.

L'école d'Alexandrie seule fit de nouveaux efforts Alexandrie.

pour bannir cette doctrine, et c'est elle qui produisit, dans cette période, les plus ardens défenseurs du scepticisme : rien n'est plus faux que de regarder en général les philosophes de cette école comme d'aveugles dogmaticiens.

Après une lutte vive, et peut-être trop véhémente, contre le dogmatisme, l'école de Pyrrhon semblait éteinte. Nous avons vu cependant que l'Égypte et la Cyrénaïque conservèrent les germes du pyrrhonisme ; et si un orateur romain qui se trompe souvent sur la philosophie grecque, rapporte que ce système n'avait plus de partisan [1], l'école d'Alexandrie vient bientôt réclamer contre cette opinion. Aussi long-temps qu'il y aura des systèmes, il s'en trouvera un qui attaquera tous les autres.

La lutte des écoles grecques, si long-temps continuée, était la preuve de l'insuffisance de chacune des doctrines reçues ; lorsqu'on cherchait à faire l'application des principes spéculatifs, on arrivait au même résultat, et presque tous les médecins professèrent le scepticisme.

Énésidème, qui avait receuilli les élémens de cette doctrine de la bouche d'Héraclide, disciple de Ptolémée de Cyrène, la professa avec succès et en développa mieux les argumens. Il s'attachait surtout à la notion première de tout système dogmatique, à celle de *cause*, et tâcha d'en prouver le vide et l'inutilité. [2]

1 Voyez T. I.er, p. 257.
2 *Sext. emp. hyp. pyrrh.*, *I*, 180 — 185.

Cependant le scepticisme d'Énésidème avait pour but principal de faire revivre la philosophie de cet Héraclite qui voulait tout apprendre de lui-même, qui avait déclaré dans sa jeunesse qu'il ne savait rien, et qui disait plus tard qu'il n'ignorait rien, mais toujours en soutenant que nos connaissances n'ont rien de vrai qu'autant qu'elles ont leur origine et leur fondement dans la raison.[1]

Énésidème n'était donc pas un sceptique absolu; il regardait l'*apparence subjective partagée universellement* comme un *criterium* de la vérité, et se rencontrait ainsi avec Épicure et un grand nombre d'autres [2]. Or rien n'est plus dogmatique que de s'en tenir à la garantie de l'apparence.

Cette doctrine ne paraît pas avoir trouvé un grand nombre de partisans à Alexandrie; mais la preuve qu'elle ne s'y perdit point se trouve dans l'ouvrage de Sexte l'Empirique. On connaît au reste quelques partisans du scepticisme; mais aucun d'eux n'était Alexandrin, et je n'oserais affirmer qu'ils aient enseigné en Égypte. C'étaient Zeuxippe, Zeuxis, Antiochus de Laodicée, Ménodote de Nicomédie, Théodas de Laodicée, Hérodote de Tarse, Sexte Saturnin. La plupart de ces sceptiques étaient des médecins de la

---

1 Diog. Laert., IX, 5. Il est inutile de dire que je n'indique ici que le scepticisme d'Héraclite; sa cosmogonie et sa physique nous sont étrangères.

2 Diog. Laert., IX, 106. Il regardait comme *vrai*, τα κοινως πασι φαινομενα; comme *faux*, τα ιδιως τινι φαινομενα. (*Sext. Emp. adv. math.*, *VIII*, 8.)

secte empirique, et aucun d'eux ne s'illustra en philosophie. Le seul Agrippa, dont on ignore la patrie, l'âge et le séjour habituel, mais qui vécut entre Énésidème et Sexte, enrichit le scepticisme de cinq nouveaux argumens, qu'il ajouta aux dix qu'on employait déjà pour révoquer en doute toutes les connaissances humaines.

Il est vrai que ces nouveaux argumens se confondaient quelquefois avec les anciens, et qu'ils ne regardaient que les fautes logiques commises par les dogmatiques [1]; cependant ils ne laissèrent pas de faire quelque sensation à une époque où le nombre des sceptiques était petit.

Le seul pyrrhonicien capable de faire une grande réforme dans la philosophie de cette période, fut Sexte l'Empirique. Doué d'une pénétration rare, il avait étudié toutes les anciennes doctrines, et il crut devoir les combattre toutes.

Ses écrits présentèrent le scepticisme dans toute son étendue, dans sa véritable tendance, avec toute la force d'une méthode savante.

Sexte combattit le dogmatisme dans toutes les formes qu'il avait adoptées, dans toutes les branches du savoir.

Cependant, quels que soient les mérites de Sexte, on ne saurait approuver ses attaques contre toutes les doctrines qu'en le comparant avec son siècle.

---

1 Sext. Emp. *hyp. Pyrrh.*, *I*, 164 — 169. Diog. Laert., *IX*, 88 *et* 89.

Si le vrai scepticisme est la source et la pierre de touche de la philosophie, le pyrrhonisme absolu en est la destruction; et si la science entière ne devait être qu'une illusion, il faudrait à l'esprit humain un secours surnaturel pour reconnaître cette vérité. Or Sexte dépasse les limites du doute philosophique; il ne dédaigne pas le sophisme, pourvu qu'il détruise la croyance, et s'il était possible de faire un aussi bon ouvrage que le sien avec de la mauvaise foi, on devrait le croire la production d'un de ces rhéteurs qui plaident pour et contre. Si Sexte ne veut pas détruire, il veut du moins qu'on regarde comme nul ce qui paraît prouvé, et qu'on le cherche de nouveau.

Sous ce dernier rapport son ouvrage fut le plus beau et pouvait devenir le plus utile de cette époque; mais il n'est pas difficile de trouver les raisons qui le firent négliger. Les attaques contre les doctrines du temps passé produisent rarement une forte sensation, et Sexte eût acquis plus de partisans en combattant les opinions contemporaines. Encore aurait-il trouvé, en engageant cette lutte, des résistances proportionnées au désir qu'on avait de posséder enfin une doctrine. Or Sexte plaça le doute sur le trône et l'y laissa, tandis qu'il ne fallait que détrôner les erreurs, et mettre à leur place quelques vérités, soit méconnues, soit nouvelles. Déjà en définissant son scepticisme, en le disant l'art d'opposer les phénomènes et les pensées les unes aux autres, au point d'en faire résulter la *suspension du jugement* et le *calme de l'ame*, il devait s'apercevoir qu'un pareil art ne pouvait

satisfaire ni les philosophes ni aucun de ses contemporains. Le philosophe serait trop à plaindre si le résultat de ses efforts était seulement de savoir pourquoi il ne sait rien; et si le rationalisme offre ce résultat comme le seul certain, il n'est un bon système que pour ceux qui professent encore une doctrine surnaturelle. Il faut même avouer que, si le rationalisme et le surnaturalisme ne peuvent s'accorder, il est à désirer que le premier se convertisse en scepticisme et se borne à recommander les dogmes du second aux besoins de l'homme spirituel. Mais on sent bien que Sexte, en réduisant le rationalisme à rien, n'a pu satisfaire sa nation, à une époque où les Juifs et les chrétiens professaient un dogmatisme si rassurant.

Autant que nous pouvons en juger par les écrits qui nous restent de cette mémorable période, les dogmatiques ne se donnèrent pas même la peine de combattre celui qui avait prétendu miner les fondemens de leurs systèmes.

Sexte, l'adversaire de tous, n'eut donc point d'ennemis; mais il n'eut pas non plus de disciples : le seul Saturnin, que nous avons déjà nommé, professa en silence sa doctrine.

En voyant ainsi le scepticisme s'éteindre dans son dernier asile, nous devons pressentir un grand changement dans les opinions, et nous pouvons prévoir le triomphe du dogmatisme.

Tout annonce en Égypte des doctrines sérieuses et peut-être sombres. Les philosophes sectateurs du

plaisir, les *épicuréens*, ne s'y montrent plus, soit qu'ils ne trouvent plus à Alexandrie les faveurs de la cour, soit que le monde profane ne veuille pas opposer ce scandale aux doctrines pures des chrétiens. Les *cyniques* ne s'étaient jamais multipliés en Égypte. Depuis que ce royaume n'était plus qu'une province romaine, ils devaient s'y trouver en moindre nombre qu'auparavant; ils n'y pouvaient plus faire contraster l'austérité de leurs mœurs avec celles des courtisans.

Le *stoïcisme* devait plaire davantage dans un pays où l'on cherchait à combattre la religion chrétienne. Au reste, les Alexandrins professaient déjà la doctrine du portique quand celle du Christ leur fut annoncée. Aréus, l'*ami* d'Auguste; Théon et Strabon, qui vivaient sous le même prince; Euphrate, l'ami de Dion et de Pline; Chérémon et son disciple Dionysius, étaient tous stoïciens : S. Pantène, qui l'avait été avant d'embrasser le christianisme, professait, ainsi que les autres docteurs chrétiens, une estime sincère pour les opinions de Zénon et de Platon. Ils ne cachèrent pas à leurs disciples, que les philosophes du portique et de l'académie professaient des vérités utiles, et qu'il fallait placer ces penseurs au-dessus des autres.

Cependant nous devons accuser le musée d'une stérilité inconcevable, lorsque nous voyons les progrès, les heureux développemens, que la morale des stoïciens reçut à Rome par des philosophes de la Grèce et de l'Italie.

Mais ici l'éloge se trouve à côté du blâme. Le *pythagoréisme* fut renouvelé dans cette période, où il

ne pouvait plus trouver de place, et l'école d'Alexandrie ne lui accorda plus d'asile. En effet, quelle est la théorie de Pythagore dont on eût eu besoin dans ces siècles? Sa théologie n'était guère qu'une cosmologie; sa psychologie était allégorique, et quelque belles que fussent ses idées sur la divinité et sur la nature de l'ame dans leurs rapports avec la morale, elles étaient remplacées par celles de Platon, d'Aristote et de Zénon. On ne pouvait donc ressusciter le pythagoréisme qu'en le dénaturant, et les philosophes du musée aimèrent mieux ne point s'en occuper. Un seul philosophe d'Alexandrie, Sotion, fut pythagoricien; mais il vivait à Rome et non en Égypte, et comme l'Italie fut le principal théâtre du pythagoréisme, on doit croire qu'il n'adopta cette doctrine qu'après avoir quitté l'Égypte.

Quand on veut nous expliquer l'origine du nouveau platonisme ou de ce qu'on appelle les doctrines superstitieuses de l'école d'Alexandrie, on cite toujours les extravagances d'Apollonius de Tyane, comme si l'école d'Alexandrie avait formé ce philosophe ou adopté sa doctrine. Le fait est qu'elle n'a rien de commun avec lui. Il est vrai que, dès avant sa naissance, il était annoncé comme un autre Protée, divinité égyptienne; il est vrai qu'il fut en Égypte, et que parmi ses disciples on remarque l'égyptien Dioscorides: mais la prophétie qui se rapportait à sa destinée signifiait seulement qu'il étonnerait le monde par toutes sortes de merveilles. Quant à Dioscorides, ce ne fut pas en Égypte, mais en Italie, qu'il s'attacha au thaumaturge de Tyane.

Ce qui a pu faire croire à quelques écrivains qu'Apollonius a trouvé un grand nombre de partisans au musée, c'est sans doute un passage de Philostrate. Voici ce que rapporte ce biographe romancier. « Les Alexandrins aimaient Apollonius, même avant « son arrivée en Égypte; ils brûlaient du désir de le « voir : ainsi un ami attend un ami. Les habitans de « la haute Égypte sont pleins d'études théologiques, « et voilà pourquoi ils désiraient qu'il visitât leur « pays[1].... Apollonius était leur charme; ils l'écou-« taient avec avidité. Lorsqu'il quitta son vaisseau « pour entrer dans la ville, ils élevèrent leurs regards « sur lui comme sur un dieu, et quand il passait par « des endroits peu spacieux, ils s'écartaient comme « devant ceux qui portent des objets sacrés. Il fit « une entrée plus pompeuse que n'avait jamais été « celle d'aucun préfet de cette province.[2] »

Certes ce passage a pu tromper ceux qui ne connaissent qu'en partie l'ancienne Alexandrie. Ne croirait-on pas l'élite des penseurs de cette ville remplie d'enthousiasme pour Apollonius ? Rien n'est cependant plus faux, et le philosophe de Tyane n'eut pas lui-même la prétention de communiquer sa doctrine au musée. Il ne s'adressa jamais aux savans de cette école ; il aima mieux fréquenter les temples ; et ces personnes remplies de zèle pour la théologie, dont Philostrate nous entretient, ne sont que les prêtres

1 Il avait déjà visité l'Asie mineure, la Babylonie, l'Inde, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, les îles de Sicile et de Rhodes.

2 Philostratus, *Vita Apoll.*, *lib. V*, *p.* 206 ; *ed. Oleario.*

de Sérapis ; le peuple que l'on dit l'avoir accueilli avec tant d'ardeur, n'est que la foule superstitieuse qui assiégeait constamment le sérapéum. Au reste, tous les récits romanesques que Philostrate composa ou compila sur l'accueil que son héros reçut dans les différentes régions qu'il parcourut, sont reconnus aujourd'hui ne pas mériter une grande foi.

Selon Philostrate, Apollonius employa la plus grande partie de son séjour à Alexandrie à des discussions politiques ou philosophiques avec Vespasien, qui avait quitté la Judée pour venir apprendre d'Apollonius les chances qu'il avait à l'empire. Or, quelque superstitieux qu'ait été Vespasien, il est incroyable que le futur empereur ait quitté son armée pour consulter un thaumaturge, et qu'il ait initié trois sophistes dans des projets tels que ceux qu'expose Philostrate. [1]

En admettant, au reste, le récit de cet écrivain comme exact, on en tirerait la conséquence qu'Apollonius a passé son temps à discuter avec Vespasien, à censurer le goût des Alexandrins pour les exercices de l'hippodrome, et à délivrer des personnes condammées au dernier supplice. [2]

Apollonius semble même ignorer l'existence d'une école d'Alexandrie, ou, s'il la connaît, ce n'est pas elle qu'il est curieux de voir. Quand Vespasien s'engage à le suivre, il répond qu'il n'a pas encore vu la vaste Égypte, qu'il n'a pas encore consulté les gymnoso-

---

1 *Vita Apoll.*, *lib. V*, *p.* 209 *et seq.*

2 *Ibid. l. c.*, *p.* 207.

phistes de ce pays[1], et qu'il désire comparer leur philosophie avec celle de l'Inde. Il ajoute qu'il n'a pas encore bu dans les sources du Nil, et semble indiquer par-là le désir de faire un pélerinage en Éthiopie.

Tout cela ne nous montre qu'un enthousiaste dans la personne d'Apollonius, ou qu'un infidèle historien dans celle de Philostrate. Je m'arrête même de préférence à cette dernière hypothèse. Philostrate confond les temps : à l'époque d'Apollonius, l'Égypte n'était pas encore citée comme la terre des thaumaturges ; elle était depuis long-temps celle des mystères sacrés, mais ce ne fut qu'à l'époque de Jamblique qu'on y trouva toutes les pratiques de la magie. Tout ce que Philostrate rapporte d'Apollonius peint plus son propre siècle que celui de son héros.

L'école d'Alexandrie, loin de laisser corrompre ses doctrines par celle d'Apollonius, n'a eu aucun rapport avec lui ; et la plus belle vérité que ce prétendu dieu, démon ou ami des dieux, ait entendue dans ses longs voyages, lui fut dite à Alexandrie. Il venait de donner à Vespasien des conseils sur l'art du gouvernement, lorsque le sophiste Euphrate, qui était présent, dit à cet illustre Romain : « La « philosophie que je puis te conseiller de suivre, est « celle de la nature[2] : garde-toi de celle qui se vante « d'avoir commerce avec les dieux ; car toutes ces « choses peu raisonnables qu'on nous dit de Dieu, « nous gonflent d'un savoir inutile. »

---

1 Τοις δε γυμνοις ουπω αφιχθαι εις λογον, *l. l.*, *p.* 222.

2 Φιλοσοφιαν κατα φυσιν, *l. c.*

Vespasien partit pour la Judée sans profiter des conseils d'Apollonius, et Apollonius pour l'Éthiopie sans profiter de ceux d'Euphrate; mais il est de fait que le pythagoréisme de ce dernier ne trouva aucun partisan connu au musée.

Une doctrine plus propre à captiver les suffrages d'une docte école était celle d'Aristote; mais on la professa avec moins de pureté que dans la période précédente.

Au commencement les *péripatéticiens* dévièrent moins de leur système que les autres philosophes; plus tard ils cherchèrent à réunir à leurs opinions celles des plus célèbres écoles. On ignore quels furent les principes particuliers d'Ariston, de Xénarque, de Straton [1], d'Hérodien, d'Eudème et de plusieurs autres péripatéticiens des premiers siècles de notre ère; mais on sait que Strabon le géographe professait un mélange d'opinions empruntées au lycée et au portique, tout en penchant pour la dernière de ces écoles: on sait encore que cet Ammonius d'Alexandrie qui enseigna la philosophie en Grèce, professait un péripatétisme mêlé d'opinions platoniques.

Cependant ce dernier philosophe n'exerça guère d'influence sur la philosophie, et il ne professa pas son syncrétisme au musée; il paraît même que cette école aurait mal accueilli un mélange de péripatétisme et de platonisme.

---

1 Il ne faut pas le confondre avec le péripatéticien de la période précédente.

Au reste, la doctrine d'Aristote fut bannie d'Alexandrie par Caracalla [1], et quoique les successeurs de ce frénétique vengeur d'Alexandre aient dû révoquer la proscription prononcée par lui contre les péripatéticiens, il ne paraît pas qu'ils soient revenus en Égypte.

Le *platonisme* pur n'avait plus de partisans depuis les temps de Cratès. Les chefs des différentes académies qui s'étaient succédé en Grèce, avaient tellement altéré cette doctrine qu'elle ressemblait à celle de Pyrrhon. Dans les derniers siècles avant notre ère, Antiochus avait essayé de ramener ses partisans à quelques principes fondamentaux du platonisme : il avait eu de nombreux sectateurs; mais l'école d'Alexandrie avait pris peu de part à cette régénération, soit qu'elle eût toujours préféré le véritable platonisme, soit qu'elle fût livrée à d'autres doctrines.

Cet état des choses se remarque encore dans les deux premiers siècles de notre ère : ou bien l'école d'Alexandrie ne possédait plus de platoniciens, ou le temps les a fait oublier avec leurs travaux. Je ne puis que préférer cette dernière hypothèse : il est impossible à mes yeux que l'école d'Alexandrie ait oublié Platon; plusieurs faits s'élèvent contre un tel oubli. Ammonius le péripatéticien était sorti du musée et connaissait le platonisme; Ammonius le Saccophore, qui se prononça pour le même système avec une ardeur si peu commune, et qui le professa avec

---

1 Le θηρίον αὐσόνιον; voyez T. I.er, p. 272.

un succès si extraordinaire, a dû le puiser dans l'enseignement des philosophes du musée, plutôt que dans les livres, qu'il connaissait peu. C'est donc, à mes yeux, un fait incontestable que l'école d'Alexandrie possédait encore quelques platoniciens avant le célèbre Ammonius.

Après avoir levé un coin du voile qui couvre les études platoniques de cette époque, nous retombons dans les plus épaisses ténèbres lorsque nous nous demandons quelle fut la vraie doctrine d'Ammonius.

Ce philosophe a-t-il professé un éclecticisme plausible, un absurde syncrétisme, un platonisme pur, ou une philosophie religieuse peu différente du christianisme ?

Si Ammonius avait professé la religion chrétienne, les philosophes profanes ne l'auraient pas choisi pour leur instituteur. S'il avait enseigné le platonisme pur, les chrétiens n'auraient pas fréquenté ses leçons. Rien ne prouve qu'il ait professé le syncrétisme tel que nous le trouvons dans Porphyre, Jamblique et Proclus ; et s'il avait enseigné l'éclecticisme, sa doctrine se serait moins éloignée de celle de Potamon.

De toutes les doctrines possibles l'*éclecticisme* paraît la plus sage, puisqu'un véritable système est au-dessus de nos forces, qu'il n'existe que dans la divinité, que nous n'en concevrons jamais un pareil, et que, plus nous sommes attachés à un système, plus il y a de partialité dans nos idées. Or, cette dernière supposition est exclusive de la vraie philosophie.

Il semble qu'on se trompe le moins lorsque,

parcourant tout l'héritage des travaux spéculatifs que nous ont laissés nos prédécesseurs, on s'attache à ceux de leurs principes et à celles des conséquences qu'ils en ont tirées qui ont réuni les meilleurs suffrages; en un mot, lorsqu'on adhère aux opinions les plus solides, établies avec le plus d'évidence. Le plus grave inconvénient qui pourrait entacher une telle conquête, serait sans doute celui de la discordance que présenteraient entre eux quelques-uns des principes et quelques-unes des opinions qu'on voudrait adopter; mais alors on pèserait les raisons, on déciderait en philosophe, ou bien on persisterait dans cette suspension de jugement, dans cette hésitation, qu'on nous représente comme éminemment philosophique.

L'éclecticisme devait plaire surtout à une école qui professait une vénération si profonde pour les grands hommes de l'antiquité; il offrait un moyen de n'être ingrat envers personne. D'ailleurs les Grecs avaient pu se convaincre qu'en persévérant à former des écoles séparées, à se diviser en platoniciens, péripatéticiens et stoïciens, ils nourrissaient l'esprit de secte dans le domaine de la vérité, se privaient de quelques-unes des plus belles découvertes de l'esprit humain, et s'obligeaient eux-mêmes à défendre des opinions quelquefois insoutenables.

Cependant, lorsque Potamon proposa l'éclecticisme aux philosophes d'Alexandrie, il trouva encore moins de disciples que Sexte en proposant le scepticisme.[1]

---

1 Nous avons déjà dit qu'Ammonius ne peut pas être regardé comme le partisan de Potamon.

C'est une preuve que l'opinion de ces temps était peu favorable aux anciennes doctrines pures, et l'on comprend sans peine que les besoins de l'esprit humain ne pouvaient pas être, dans les premiers siècles de notre ère, les mêmes qu'aux temps de Platon et d'Aristote.

Avant de faire connaître ces besoins, et la doctrine qui paraissait en état de les satisfaire, jetons un coup d'œil sur les études philosophiques de la Grèce : elles nous expliqueront toutes les questions que nous devons résoudre dans ces recherches.

Pays grecs. Les systèmes dogmatiques dominaient exclusivement, hors d'Alexandrie, parmi les philosophes les plus distingués. Le scepticisme fut professé par quelques médecins empiriques ; mais ce furent plutôt des sectateurs de systèmes que des philosophes.

On ne saurait trop appuyer sur la différence qu'il y a, sous ce rapport, entre les études philosophiques du musée et celles des pays grecs. Les plus belles doctrines qu'on pût professer à cette époque, les seules propres à prévenir la plus funeste décadence, le scepticisme et l'éclecticisme, ne furent enseignées qu'en Égypte.

Dans les autres pays grecs nous rencontrons une foule de ces *cyniques* qui s'érigent en censeurs des mœurs, et qui parcourent les provinces pour les purger des vices qui les désolent, comme autrefois Hercule les avait délivrés des monstres. Sans doute l'empire romain était rempli de monstres, de passions honteuses et coupables ; il avait besoin des réformateurs les plus austères : mais une morale forte, une

philosophie éclairée pouvaient seules arrêter la dégradation des hommes et la ruine des peuples. La grossièreté de mœurs qu'affectaient les cyniques, et l'amertume de leurs censures, devaient produire un effet contraire à leur attente. Au lieu d'être la terreur des grands, ils furent pour eux un objet de dérision.

Quelques hommes supérieurs se trouvèrent dans la foule des cyniques; ceux-là parvinrent à une haute célébrité. Démétrius, Démonax et Œnomane firent de généreux efforts pour ramener le cynisme à sa pureté primitive; ils essayèrent de relever leurs confrères avilis, et de les arracher aux bassesses par lesquelles ils gagnaient les faveurs dédaigneuses des grands.

D'autres cyniques rendirent des services distingués en combattant la superstition sous toutes les formes qu'elle adoptait, soit les oracles, soit les initiations mystérieuses.

Mais le genre humain était arrivé à une de ces époques où il se lasse des spéculations, où il veut une croyance : c'était lui déplaire que se borner à combattre quelques-unes de ses erreurs; il demandait des vérités.

Cependant, tandis qu'une partie des cyniques essayait de bannir la superstition, une autre la recommandait. Pérégrin de Mysie, qui peut passer pour l'un des compatriotes et des imitateurs d'Apollonius de Cappadoce, eut recours à tous les prestiges pour se faire des partisans. Il ne réussit que trop bien, et ce fanatique thaumaturge n'hésita point de monter

sur le bûcher pour accroître sa gloire : il se brûla devant la Grèce assemblée à Olympie.[1]

Si les tableaux de Lucien ne sont pas exagérés dans son *Démonax* et son *Pérégrin*, s'il ne fait pas dans ces traités l'idéal de la résignation cynique et celui de l'imposture des thaumaturges, rien ne ferait mieux connaître l'esprit de ces temps fameux.

Les *épicuréens* furent les spectateurs les plus coupables de la décadence des principes et des mœurs. Tout autour d'eux se livrait aux passions, et ils continuèrent à prêcher la science du plaisir. Fidèles à leur système, ils ne voulurent pas voir de désordre aussi long-temps qu'il leur restait des jouissances.

Il faut cependant distinguer le vulgaire de cette secte, de quelques hommes éminens dont les opinions se rapprochaient de celles d'Épicure. Ceux-ci exercèrent souvent une influence salutaire sur les mœurs et les opinions. Si Lucien et Diogène de Laërte furent épicuréens, on trouverait les deux hommes les plus éclairés de ces siècles dans l'école la moins célèbre. D'autres, moins connus, combattirent aussi le ridicule et la superstition : mais, encore une fois, il ne fallait pas des principes d'incrédulité ; il fallait des doctrines.

Le *stoïcisme*, qui en offrit, fit des conquêtes illustres dans ces siècles, et, sous ce rapport, il fut le plus dangereux rival qu'ait jamais eu le christianisme. Sans lui les Marc-Aurèle et les Antonin auraient embrassé

---

1 Sous l'empereur Adrien. Je parle dans la supposition qu'il ait existé une ville du nom d'Olympie.

la croyance des Athénagore et des Clément d'Alexandrie ; sans lui, le christianisme, placé sur le trône des Césars avant les dernières erreurs des philosophes, eût peut-être préservé l'empire de sa chute, et adopté lui-même des formes qui eussent rendu les invasions de la barbarie et de l'ignorance moins destructives.

La doctrine de Zénon eut, dans les pays grecs, et dans cette capitale de l'empire qui était devenue le centre de la littérature, les partisans les plus illustres, phénomène qui est le dernier et le plus beau panégyrique des Romains.

Sénèque, vertueux courtisan ; Épictète, devenu par son seul génie l'ami d'Adrien, dont il avait été l'esclave ; Arrien, historien distingué, courtisan probe et guerrier habile ; Marc-Aurèle, le modèle des rois ; Dion de Pruse, le plus grand orateur de ces temps, professèrent tous le stoïcisme, et presque tous perfectionnèrent la belle morale qu'enseignait le portique.[1]

Les *péripatéticiens* renouvelèrent en vain leur ancienne lutte contre les autres écoles ; ils n'exercèrent d'influence marquante ni sur le peuple ni sur les philosophes.

Le système d'Aristote a plus de solidité que d'éclat ; ses partisans eurent plus d'érudition que de génie, et

1 Un grand nombre de Romains qui n'ont pas écrit sur la philosophie, ou dont les ouvrages n'appartiennent pas à la littérature grecque, adoptèrent le stoïcisme. Cette doctrine exerça une influence salutaire sur les lois des Romains, par conséquent sur les lois de tous les peuples civilisés.

ce n'est pas par des commentaires qu'on dirige l'opinion générale.

A la fin de la dernière période, Aristonicus, l'un des chefs de cette école, avait donné de nouveaux soins aux écrits d'Aristote : on continua de les mettre en ordre, de les commenter, d'en développer les doctrines. Nicolas de Damas, l'ami d'Auguste et d'Hérode, écrivit sur le péripatétisme à Rome; Ammonius d'Alexandrie l'enseigna à Athènes; Alexandre d'Aphrodisie le professa dans la même ville, ainsi qu'à Alexandrie; Adraste d'Aphrodisie et Alexandre d'Égée le commentèrent avec un zèle heureux; plusieurs autres sages de la même école poursuivirent les travaux de ces philosophes, mais il leur fut impossible de vaincre l'indifférence presque générale de leurs contemporains pour la doctrine d'Aristote.

Nous avons distingué plusieurs classes de cyniques et deux écoles d'épicuréens; la même divergence d'opinions se remarque parmi les péripatéticiens.

Quelques-uns d'entre eux, reconnaissant l'insuffisance de leurs principes, se rapprochèrent de ceux de Platon, et il en résulta qu'un assez grand nombre de ces philosophes furent comptés en même temps parmi les péripatéticiens et parmi les platoniciens. Mais cette vérité ne suffit pas pour établir le fait d'une tendance prononcée pour l'éclecticisme ou le syncrétisme. Peu importe, en effet, que des hommes obscurs aient adopté une partie du système de Platon et une partie de celui d'Aristote ; ce qui seul pourrait rendre intéressante une pareille combinaison, ce serait

une grande action, une influence générale qui en aurait été le résultat : or, le péripatétisme n'a pas produit cet effet.

Une doctrine dont il faut suivre le renouvellement, les modifications et les progrès avec beaucoup plus d'attention, est celle de *Pythagore*, ou plutôt celle qu'on attribuait à cet ancien sage.

Depuis leur première persécution à Crotone, les disciples de Pythagore n'avaient plus formé d'école. La politique ombrageuse des républiques anciennes[1] leur en interdisait la faculté, et quelque intimes que fussent d'abord les liens secrets qui unissaient encore les pythagoriciens, ils cessèrent bientôt de former une secte. Ils n'auraient pu d'ailleurs continuer leur enseignement qu'en le modifiant d'après Platon et Aristote, et les écoles d'Italie ne pouvaient pas subsister davantage que celle d'Ionie. C'est donc l'un des événemens les plus inconcevables, au premier aspect, que le renouvellement du pythagoréisme au commencement de notre ère. Tout ce qu'il y a de beau dans ce système avait passé dans d'autres doctrines, plus modernes, plus connues ; on n'en avait écarté que les idées mystérieuses qui sont les compagnes inséparables des spéculations primitives.

---

1 S'il fallait des preuves à l'appui de ce jugement, je n'aurais qu'à rappeler l'institution de l'ostracisme : rien de plus ombrageux que cette haine des supériorités, et ce zèle qu'on mit à les éloigner du territoire de la république d'Athènes.

Si c'est l'ignorance qui gouverne, qu'elle soit sur le trône ou dans les places publiques, elle sera toujours despote ; il n'y a que les grandes lumières qui forment les règnes justes et modérés.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce fut cette dernière partie du système de Pythagore, celle des mystiques ténèbres, qui fut cause que l'on revint à ses opinions.

On pouvait rattacher toute l'astrologie, toute la magie, toute la thaumaturgie, toute la théosophie, toute la théurgie, aux idées de Pythagore; ce qui était plus commode encore, c'est qu'on pouvait prêter à Pythagore une foule d'opinions qui lui furent probablement étrangères. Aucun autre système ne réunissait de tels avantages; aucun autre philosophe n'inspirait autant de vénération. La preuve que les Grecs, c'est-à-dire les vingt peuples différens qui parlaient le grec, avaient dégénéré au point d'avoir besoin d'une telle doctrine, est dans son succès même : elle se trouve également dans l'emprunt que le platonisme fut obligé de lui faire pour se soutenir et pour obtenir un triomphe apparent.

Les mathématiciens semblent être les premiers restaurateurs des opinions pythagoriciennes; Modérat de Gades, Nicomaque de Gérase et Claude Ptolémée, cherchaient une haute philosophie dans la combinaison mystique des nombres; mais on n'aurait pas cherché ces mystères jusque dans l'arithmétique, si l'on n'eût penché à en trouver partout.

Cependant on regarde Modérat de Gades, qui vivait à Rome du temps de Néron, comme le véritable restaurateur du pythagoréisme. Ce philosophe ibérien recueillit et publia les écrits des pythagoriciens, et exposa leur système dans plusieurs ouvrages; ce

fut aussi lui qui donna l'exemple de l'interprétation symbolique des nombres, et l'on ne doit pas s'étonner qu'il y ait trouvé une partie des opinions de Platon et d'Aristote.

Nicomaque de Gérase poursuivit ses travaux, publia de nouveaux écrits sur la philosophie des nombres, et chercha dans l'arithmétique les élémens de la physique et de la morale[1]. On trouva ces interprétations symboliques si commodes et si avantageuses, que Jamblique s'en occupa encore au quatrième siècle : elles tenaient au système allégorique qui se développa d'une manière si prodigieuse vers le commencement de notre ère.

D'autres pythagoriciens, voyant la morale du portique triompher de tous les systèmes métaphysiques, cherchèrent à s'en approprier les avantages : Quintus Sextus, pythagoricien, adopta des mœurs si rigides qu'on le prit quelquefois pour un stoïcien ; Secundus, surnommé Epicurus, professa les mêmes principes à Athènes.

Non contens d'emprunter au stoïcisme sa belle morale, aux doctrines de Platon et d'Aristote leurs principales idées, d'autres pythagoriciens essayèrent de s'entourer de tous les prestiges que comportait naturellement leur système. Ils allièrent l'étude de la philosophie à celle de la magie et de la médecine, s'attribuèrent l'inspiration, la connaissance de toutes les langues, et se déclarèrent eux-mêmes héros ou demi-dieux, à l'exemple de Pythagore.

---

1 Il nous reste un extrait de ses Θεολογούμενα ἀριθμητικὰ dans Photius (cod. 187).

Le plus célèbre de ces enthousiastes fut Apollonius de Tyane en Cappadoce. Annoncé comme un dieu [1], il portait en lui les germes d'une science extraordinaire ; plus sage que son maître, qui était un peu enclin à la paresse et au plaisir, il s'éloigna de Tarse, où l'on était trop profane, pour se retirer à Égée, où il vécut près d'un temple, et s'appliqua à l'étude des doctrines de Chrysippe, d'Aristote, de Pythagore et même à celle d'Épicure. [2]

Après avoir appris de ses maîtres tout ce qu'ils étaient en état de lui enseigner, il résolut de parcourir toutes les régions où il y avait des sanctuaires et des doctrines jouissant de quelque célèbrité. Il visita d'abord les principales villes de la Syrie, et se rendit ensuite en Chaldée ou en Babylonie, aux Indes, en Grèce, en Italie, en Espagne, en Sicile, dans l'île de Rhodes, en Égypte et en Éthiopie.

Partout il s'était familiarisé avec les mystères des peuples. Quand il revint en Grèce, des personnes de tout âge, des deux sexes, avides de voir *Pythagore ressuscité*, ou ce demi-dieu devenu homme, se pressèrent autour de lui dans les villes d'Élide. La jeunesse surtout se portait en foule sur ses pas ; elle quittait ses autres maîtres pour suivre Apollonius. Les villes barbares ne furent pas les seules à céder au charme ; Athènes aussi partagea l'enthousiasme universel.

---

1 Philostratus, *Vita Apollonii*, *lib. I*, *c.* 4, *p.* 6.
2 *Ibid. p.* 8.

Nous avons dit qu'on renouvela le pythagoréisme pour y rattacher les doctrines les plus étranges : en effet, nous voyons dans Apollonius, chef de cette secte ressuscitée, le syncrétisme le mieux constaté. Apollonius respectait tous les systèmes, et il se fit initier à tous les mystères. Nous voyons dans sa vie la théurgie : il était parvenu au commerce intime avec les dieux par les pratiques de l'abstinence. Nous y voyons l'astrologie : il écrivait sur cet art. Nous y voyons la thaumaturgie : la renommée publiait de lui une foule de miracles; il évoquait les ames des héros, prédisait l'avenir, écartait la peste, commandait aux tremblemens de terre, ressuscitait les morts, parlait les langues de tous les peuples et comprenait même le langage des animaux!

On copierait tout Philostrate si l'on voulait rapporter tous les miracles d'Apollonius, car sa vie en est pour ainsi dire une suite non interrompue. Ce qu'il y a d'évident, c'est que son biographe est de la meilleure foi du monde, et tout porte à croire qu'Apollonius fut plus enthousiaste qu'imposteur. On croit communément que toutes ces merveilles n'ont été inventées que pour être opposées au christianisme. Il est vrai que Damis de Babylone, auquel Philostrate les emprunte, est d'ailleurs peu connu, et qu'aucun autre écrivain des premiers siècles ne confirme ses récits; mais des auteurs dignes de foi, Lucien et d'autres, rapportent des choses analogues de quelques philosophes de ces temps, et rien ne nous autorise à croire que Philostrate ait inventé ce qu'il dit

d'Apollonius, ni qu'il ait eu l'intention d'attaquer la religion chrétienne.[1]

Philostrate sait très-bien qu'il raconte des faits extraordinaires; mais il ne pense pas même qu'on puisse les révoquer en doute : il ne laisse pas de rappeler qu'Apollonius combattait la superstition, et qu'il distinguait soigneusement la magie vulgaire et trompeuse de la *mantique*, science divine.[2]

L'influence de cet homme extraordinaire ne cessa pas avec lui; ses écrits, surtout ceux qui concernaient l'astrologie et le culte, furent lus avidement *par les hommes les plus sages*[3] : on les avait déposés dans les temples.

Le *prophète* Alexandre renouvela, au second siècle, les merveilles d'Apollonius et de Pythagore: pour ne pas laisser de doute sur la divinité de sa personne, il montrait même l'*épaule d'or*[4]. Ici l'imposture est évidente, elle caractérise ce siècle; mais, d'un autre côté, il ne faut pas oublier que plusieurs philosophes furent eux-mêmes les premières victimes de leur enthousiasme, et qu'ils partageaient avec le peuple une crédulité aujourd'hui incompréhensible.

Après ces phénomènes nous n'avons plus besoin de chercher l'origine du syncrétisme; il existe d'une manière évidente dans les opinions des pythagori-

---

1 Le faux prophète Alexandre, dont nous allons parler, ne songeait certainement pas à opposer ses miracles à ceux du christianisme.

2 Philost., *lib. IV*, 19; *VI*, 19; *VII*, 14.

3 *Ibid. III*, 41.

4 Lucien, *in Alexandro*.

ciens dont nous venons de parler : mais nous devons encore examiner l'état du platonisme ou le renouvellement de cette doctrine.

Dans la période précédente, le *système de Platon* s'était changé en scepticisme : il eut un sort contraire dans celle-ci.

Revenus à l'esprit de leur maître, les premiers platoniciens, qui suivirent Antiochus et Philon, développèrent les opinions de l'ancienne académie, publièrent des introductions au platonisme, ou en expliquèrent les questions fondamentales. Tels furent Thrasylle de Mendes, Théon de Smyrne, Alcinoüs, Calvisius Taurus, Atticus, Galien, Maxime de Tyr.

Cependant le nombre des véritables platoniciens fut très-petit; peut-être même n'y en eut-il pas un seul. Être philosophe, et adopter entièrement le système d'un autre, sont deux choses incompatibles; qui est assez fort pour comprendre un système, est trop fort pour l'adopter. Parmi les platoniciens que nous venons de citer, Alcinoüs, Maxime de Tyr, Atticus et Calvisius Taurus sont les seuls qui aient conservé le platonisme avec quelque fidélité. Le premier nous a laissé sur le système platonique une introduction dont la lecture peut précéder utilement celle des Dialogues de Platon; l'autre a publié une suite de dissertations où l'on retrouve souvent la chaleur et la pénétration, mais jamais l'élan du grand maître. Atticus et Calvisius Taurus s'élevèrent énergiquement contre la nouvelle méthode de confondre des idées de Platon avec celles d'Aristote; ils demontrèrent la

différence fondamentale des deux systèmes, et Atticus combattit en particulier le dogme de l'éternité du monde. Taurus, qui était de Tyr, enseignait à Athènes, sous Antonin le pieux, avec beaucoup de succès: les écrits que laissa Atticus, dont l'origine est inconnue, furent très-estimés de Plotin.

Galien professa une espèce d'éclecticisme avec une prédilection marquée pour les idées platoniques. Thrasylle de Mendes joignait à l'étude de Platon celle de l'astrologie, science que son protecteur Tibère plaçait infiniment au-dessus de la philosophie. Théon de Smyrne, que nous avons cité plus haut parmi les mathématiciens, préféra souvent les opinions de Pythagore à celles de Platon.

D'autres platoniciens dévièrent encore plus de l'esprit et des idées de leur maître. Phavorin d'Arles, qui vivait à Rome et à Athènes sous l'empereur Adrien, fut si mécontent de la tendance générale vers le dogmatisme, qu'il essaya de ramener les esprits au scepticisme d'Arcésilas. Ce n'était pas encore là toute sa pensée : il parlait d'abord d'Arcésilas pour ne pas trop alarmer; mais il développa bientôt dans ses écrits le système de l'école de Pyrrhon. On conçoit qu'un tel enseignement ne pouvait plus faire fortune. Les mœurs de Phavorin nuisirent d'ailleurs à ses succès; elles étaient trop légères à une époque où la morale devenait d'autant plus sévère que les opinions étaient plus sombres.

Numénius d'Apamée choisit une route contraire, et fut plus agréable à ses contemporains. Il fit des

emprunts à la philosophie de Pythagore et aux opinions de Moïse, et soutint que les doctrines grecques étaient celles de l'Orient; que *Platon n'était que Moïse parlant grec.* [1]

Plutarque et Apulée [2], deux des hommes les plus célèbres de la fin du second siècle, se firent initier dans les mystères grecs et étrangers, adorèrent des divinités égyptiennes et asiatiques, interprétèrent les traditions religieuses de tous les peuples qui leur étaient connus, et s'efforcèrent de montrer l'identité des idées, malgré les différences des symboles. Ils dépassèrent l'un et l'autre, de beaucoup, les opinions de Platon dans les développemens qu'ils donnèrent à la démonologie. Ils distinguent les classes des démons, en marquent les caractères et dissertent sur les actions de chacune d'elles comme s'ils rendaient compte de choses qu'ils eussent vues. Ils croient l'un et l'autre aux songes, aux présages, à l'inspiration, aux apparitions et aux dieux familiers. [3]

Plutarque attache aussi une haute importance à la symbolique des nombres [4] : il partage une opinion généralement reçue parmi les platoniciens de ces siècles, celle que Platon avait fait des emprunts à Pythagore. On sait qu'en effet il avait recueilli et étudié les ouvrages des pythagoriciens.

---

1 Suidas, *in voce Numenius.*

2 Nous empruntons le dernier à la littérature latine ; il était au reste d'origine grecque, et n'écrivait le latin que comme une langue acquise.

3 Voyez leurs traités du *Démon de Socrate.*

4 Voyez son traité *d'Isis et d'Osiris.*

Nous avons vu le syncrétisme se répandre dans les pays grecs par les efforts des pythagoriciens; nous venons de le voir adopté par les sectateurs de Platon : l'histoire impartiale ne saurait donc reconnaître son berceau dans l'école d'Alexandrie. Il est vrai qu'il avait été annoncé en Égypte par Aristobule et l'auteur de la *Sagesse;* mais il paraît que ces deux écrivains, à peu près étrangers à l'école d'Alexandrie, exercèrent d'abord peu d'influence sur les philosophes grecs : car, dans la seconde période, nous ne voyons au musée aucune trace de syncrétisme, ni même de platonisme; nous y voyons, au contraire, l'éclecticisme pur et le scepticisme recommandés par deux penseurs distingués.

Cependant on regarde généralement l'école d'Alexandrie comme le berceau de ce syncrétisme qu'on nomme *nouveau platonisme :* il y a plus; on appelle cette doctrine la *philosophie d'Alexandrie*, d'autres fois même l'*éclecticisme des Alexandrins*. J'avoue que je ne puis rien comprendre à ces dénominations, que leur origine et leur convenance me paraissent des énigmes insolubles. Pour proscrire une foule d'erreurs et faire cesser une confusion inconcevable, il me semble qu'il faut distinguer quatre doctrines différentes à la place de celle qu'on a admise jusqu'ici comme une seule sous des noms différens. [1]

1 Meiners, qui avait lu tous les ouvrages philosophiques de cette célèbre époque, et qui a laissé un petit traité sur l'*Esprit des premiers siècles de notre ère* (en allemand), n'a pas distingué les écoles, comme notre sujet nous oblige de le faire : son livre est, au reste, précieux sous bien des rapports.

CONCLUSIONS

DE LA PARTIE PHILOSOPHIQUE

DE CET OUVRAGE.

Venant après dix siècles de méditations et d'études philosophiques, Potamon d'Alexandrie croyait le génie des Grecs épuisé : il pensait que le domaine de la spéculation avait été cultivé par eux autant qu'il pouvait l'être ; qu'il ne saurait porter des fruits plus beaux que ceux qu'y avaient cueillis Platon, Aristote et Zénon, et qu'il fallait s'en contenter. Il ne s'agissait que de savoir faire un bon choix, rejeter les erreurs, conserver les vérités : la Grèce entière devait adopter la doctrine combinée des plus beaux génies qu'elle eût produits. I. Eclecticisme.

Tel devait être l'*éclecticisme* pur, composé de doctrines grecques, de principes compatibles les uns avec les autres, de conséquences rigoureusement établies.

Un tel système n'était sans doute qu'un rêve ; il est impossible de concilier des doctrines dont les principes s'excluent : mais on conçoit facilement que Potamon ait pu former cette entreprise, et on conçoit difficilement qu'il n'ait pas eu de disciples.

L'origine de l'éclecticisme n'est pas difficile à expliquer. Potamon était fatigué des efforts qu'avaient faits les différentes écoles pour établir un système généralement approuvé ; il était fatigué de voir les philosophes *jurer sur la parole du maître ;* il voyait avec peine

les sceptiques combattre de belles vérités, unies dans le même système à des erreurs palpables.[1]

II. Nouveau Platonisme. L'*éclecticisme pur* doit se distinguer soigneusement du *faux éclecticisme* de plusieurs philosophes qui étaient attachés à une école quelconque et qui, pour orner leur système, faisaient des emprunts à d'autres. Telle était la doctrine de quelques platoniciens des premiers siècles[2]. Or un platonicien ne saurait être un éclectique; on n'est rien du tout quand on professe deux systèmes : il n'y a donc rien de plus révoltant que de confondre ce qu'on appelle le nouveau platonisme et le véritable éclecticisme.

L'expression de *nouveaux* platoniciens est donc très-impropre; cependant, cette désignation étant reçue, il s'agit d'en déterminer soigneusement la valeur. En l'appliquant aux philosophes qui professaient un platonisme mêlé d'autres opinions grecques, il faut se garder d'appeler de même ceux qui professaient à peu près tout ce qu'on avait jamais enseigné, les *syncrétistes*. Apollonius de Tyane, par exemple, qui est souvent regardé comme l'un des fondateurs du nouveau platonisme, avait étudié tous les systèmes, excepté celui de Platon[3]; il fut syncrétiste, et non platonicien.

---

1 Comme on a peu de détails sur Potamon (voy. Première partie, p. 299), les motifs qu'on lui attribue n'ont qu'une valeur hypothétique.

2 L'auteur de l'Histoire de l'éclecticisme (publiée à Avignon, 2 vol. in-8.°, 1766) n'est que l'historien du nouveau platonisme.

3 Voyez ci-dessus, page 246.

En recherchant l'origine du nouveau platonisme, qu'on attribua, jusqu'à présent, à Ammonius Saccas, nous sommes obligés de remonter beaucoup plus haut. L'usage d'enrichir un système d'opinions empruntées à d'autres doctrines, est bien plus ancien. Ammonius, professeur à Athènes, était péripatéticien et platonicien ; Théon de Smyrne, platonicien et pythagoricien ; Plutarque, platonicien et partisan de plusieurs autres systèmes ; Euphrate d'Alexandrie, platonicien et stoïcien ; Nicolas de Damas, platonicien et péripatéticien : enfin, un grand nombre d'autres philosophes sont comptés également parmi les platoniciens et parmi les péripatéticiens.[1]

Si l'on voulait, sans égard au temps, appeler *nouveaux platoniciens* tous ceux qui professaient, outre le véritable platonisme, des opinions empruntées à d'autres systèmes, Platon serait lui-même le premier nouveau platonicien. Dans cette assertion je ne prétends pas juger ce grand homme, ni en parler avec autant de rigueur que saint Clément d'Alexandrie, qui lui reproche d'avoir tout pris chez les autres[2]. Un tel jugement n'est qu'une exagération, suite d'un système adopté parmi quelques écrivains des premiers siècles, qui trouvent chez les Israélites l'origine de toute la philosophie ; mais il est de fait que Platon suivait Pythagore, Timée de Locres et d'autres sages. Il y a plus : ses premiers successeurs, non contens des

1 Voy. Fabricii *Biblioth. græca*, *t. III; Catalog. platonic.* et *Catal. peripateticorum.*

2 Voy. *Cohortat. ad gentes*, p. 60 ; *ed. Oxfort.*

emprunts qu'il avait faits lui-même, adoptèrent des opinions d'Aristote, et Speusippe, son successeur immédiat, serait, d'après cela, le second nouveau platonicien.[1]

Il résulte de ces faits que, si l'école d'Alexandrie a proposé l'éclecticisme pur, elle n'a pas enseigné ce faux éclecticisme qui s'attachait principalement à Platon. Nous venons de voir que cette doctrine est plus ancienne, et nous allons voir qu'elle n'est pas celle d'Ammonius Saccas.

En nous demandant auparavant pourquoi, de tous les faux éclecticismes possibles, le nouveau platonisme a eu le plus de sectateurs dans les premiers siècles de notre ère, nous en trouverons facilement les raisons. Quel autre philosophe pouvait alors disputer la prééminence au fils d'Ariston? Outre l'élévation spéculative et la pureté morale, qui doivent entraîner les penseurs de tous les âges, sa doctrine offrait à l'esprit des premiers siècles des charmes particuliers. Cette imagination forte, qui cache sous des formes enchanteresses la profondeur du génie, et ce langage mystérieux dont Platon s'écarte rarement, captivaient tous les suffrages. L'idée de Platon sur les rapports de l'ame avec le monde invisible, celles qu'il développait sur l'ame du monde et sur l'union de notre intelligence avec le corps; enfin, les germes de théurgie que renfermait son système, tout le recommandait également.

Plus le christianisme joignit de mystères à ses

---

1 Aristot., *Ethic.*, *lib. I.*

dogmes positifs, plus les peuples qui apprenaient à le connaître devaient désirer de mystères et de dogmes positifs. Or, quel autre système grec offrait plus des uns et des autres que celui de Platon ? Il partageait avec celui de Pythagore l'avantage de comporter de grands développemens et d'exclure peu d'opinions.

On peut ajouter à ces avantages celui de posséder dans les dialogues de Platon l'exposition de tous les systèmes connus avant lui. Ce philosophe, d'ailleurs, aimait l'enseignement ésotérique, et l'on pouvait aisément parvenir à faire passer pour sienne telle opinion que l'on voulait.

Nous avons vu que la morale du stoïcisme était la plus généralement suivie dans ces temps; or, rien ne s'alliait plus facilement avec le platonisme. L'éthique des stoïciens était basée sur la concordance de toutes nos facultés, et celle de Platon sur une harmonieuse activité de l'homme[1]. Telle avait été l'idée de Pythagore ; c'est aussi celle d'Aristote. Tout assurait donc la prépondérance au platonisme ; et, malgré l'opposition de deux platoniciens[2], cette doctrine se confondit avec les autres au point de ressembler au syncrétisme.

III. Philosophie ammonio-plotinienne.

Avant de faire connaître ce dernier, nous devons parler de la doctrine d'Ammonius Sakkas, que nous

1 Zénon regardait la volonté divine comme la loi suprême de la morale (Diog. Laert., VII, 88 ; Cic., *Nat. deor.*, *I*, 14) ; mais il admettait en même temps qu'une vie concordant avec nous-mêmes était le but de notre existence.

2 Atticus et Calvisius Taurus, voyez ci-dessus, p. 249.

appelons philosophie ammonio-plotinienne. Il est absurde de l'appeler philosophie d'Alexandrie, cette ville ayant professé pendant six siècles tous les systèmes connus.

Pour bien saisir la doctrine d'Ammonius, il faut remonter à la période précédente de l'école d'Alexandrie. Tandis que plusieurs philosophes du musée affirmaient que la raison humaine ne peut rien connaître, que d'autres se disputaient entre eux pour savoir à quelle école il convenait de s'attacher, un sage qui connaissait toutes les doctrines grecques, et qui donnait quelque préférence à celle d'Aristote, publia une doctrine nouvelle, étrange aux yeux des Grecs.

« L'être suprême, le Dieu des dieux, dit Aristo-
« bule, a fait connaître des vérités éternelles aux plus
« chers de ses enfans, au peuple d'Israël. Il s'est
« révélé à leur faiblesse, a daigné les instruire sur
« ses rapports avec le monde, avec le genre
« humain ; leur a prescrit le culte dont il convient
« de l'honorer ; leur a donné les lois qui doivent
« gouverner leur société pour lui assurer le bonheur
« temporel ; leur a fait communiquer, par ses pro-
« phètes, la morale qui les conduira à la plus haute
« perfection, et leur a fait entrevoir des destinées
« pleines de charmes dans un monde éternel. »

Les philosophes d'Alexandrie dûrent être surpris en apprenant les prétentions d'un peuple méprisé plus qu'il n'était méprisable ; mais les traditions religieuses des Grecs offraient quelques analogies avec celles des Israélites : il y avait seulement entre les unes et les

autres cette différence, que l'examen des mythes helléniques ne donnait pas de résultat positif, tandis que l'histoire des Israélites présentait une suite non interrompue des révélations les plus importantes.

Les Grecs, frappés de cette différence, furent encore loin de se déclarer en faveur des Juifs. Cependant, si le peuple d'Alexandrie affectait le dédain pour les Juifs, il n'en était pas de même des philosophes : ils professaient pour les doctrines de l'Orient la plus haute vénération, et ils avaient sur les Juifs des opinions analogues à celles d'Alexandre et des premiers Lagides. Mais, supposons même qu'ils eussent pensé sur le judaïsme comme le vulgaire, qui s'attachait aux pratiques extérieures[1] : ils devaient se désabuser en lisant les écrits de David, de Salomon et ceux des prophètes qu'on avait traduits successivement pour les bibliothèques du musée ; ils devaient se désabuser surtout en lisant Aristobule, qui donnait à ses dogmes les formes de l'école d'Aristote ; enfin, en lisant Philon, le Platon d'Alexandrie. Je suppose encore que la nouvelle doctrine ait d'abord choqué les Grecs, et j'en conclus seulement qu'elle en a dû faire une impression d'autant plus profonde. Il en est du monde des systèmes comme de celui des mœurs : on trouve la nouveauté choquante ; mais, une fois qu'on s'est familiarisé avec elle, son empire est assuré.

D'ailleurs Philon, qui fut à la fois platonicien, péripatéticien et stoïcien, autant que pouvait l'être

1 Le peuple d'Alexandrie se moquait des Juifs de la même manière que les rois de Syrie s'étaient moqués d'eux. (Philon, *in Flacco.*)

un homme dévoué au *supernaturalisme*, démontra bientôt que la science divine, la science révélée aux Israélites, était la science universelle, et qu'on en trouvait partout les élémens et les emblèmes.

Aucune partie de l'histoire des Juifs ne pouvait choquer les Grecs; ce qu'ils devaient prendre pour des récits fabuleux s'accordait avec leurs temps héroïques : seulement les traditions d'Israël étaient plus nobles et plus morales que celles de la Hellade.

Admettons toutefois que telle partie des annales judaïques ait déplu aux Grecs : ne dûrent-ils pas revenir de leur jugement lorsque Philon leur montra, dans les chapitres qu'on blâmait, les allégories les plus heureuses ?

Après la publication des ouvrages de Philon, le monde grec et le monde judaïque pouvaient à chaque instant se rapprocher; la fusion n'était point faite, mais elle existait dans ses germes. Les philosophes trouvaient dans les écrits de Philon les idées de Platon, de Pythagore, d'Aristote, de Zénon; les docteurs chrétiens y voyaient Moyse et les prophètes. Si la lutte, ou plutôt l'espèce de schisme entre le musée et l'école des paroles saintes, continue, c'est que la conformité des opinions n'entraîne pas toujours la réunion extérieure; quant à celle-ci, les considérations purement matérielles l'emportent souvent sur toutes les autres.

La preuve que des intérêts secondaires divisaient des hommes rapprochés par leurs opinions, est dans l'aveu de Justin, le martyr, *que les philosophes*

n'auraient presque à changer que de nom pour être disciples du Christ[1]. Pour comprendre le savant père, on n'a qu'à entendre un platonicien d'Alexandrie familiarisé avec le judaïsme philosophique de Philon, et initié, sans le savoir, à la doctrine du christianisme, qui n'est que le complément de celle des prophètes.

La fusion des opinions du rationalisme grec avec les dogmes révélés s'était préparée particulièrement depuis que plusieurs philosophes eurent adopté le christianisme; depuis que S. Pantène, Athénagore, S. Clément d'Alexandrie, Tatien et plusieurs autres eurent quitté les stoïciens ou les platoniciens.

Si les choses ont suivi la marche ordinaire, le philosophe qui, après sa conversion, enseignait la religion chrétienne, ne devait-il pas la revêtir en quelque sorte des formes de la philosophie? Pouvait-il entièrement se défaire des méthodes de raisonnement, des habitudes intellectuelles qu'il avait prises? Le christianisme n'a-t-il pas dû recevoir des philosophes convertis quelques développemens peut-être nécessaires? Et ce ne sont pas là seulement des probabilités; les faits parlent: l'Église a plusieurs fois remarqué, dans l'enseignement des plus célèbres de ses docteurs, des opinions étrangères; elle a condamné Tatien, Origène, et d'autres écrivains.

L'exemple d'Origène prouve même que les philosophes convertis ne furent pas les seuls qui s'enrichirent

---

1 *In Apolog.* Cf. *Stromat.*, *lib. VI*, *c.* 8, *p.* 773.

d'idées grecques : Origène était né chrétien et élevé par l'un des plus célèbres docteurs d'Alexandrie. Au reste, ces emprunts ne pouvaient rien avoir de blâmable, puisqu'on soutenait que Platon n'était que *Moyse parlant grec*, et que toute la philosophie profane était dérivée d'une source sacrée. On sait que telle fut la conviction de S. Clément d'Alexandrie.[1]

Nous sommes entrés dans tous ces détails pour faire comprendre la doctrine d'Ammonius le Saccophore. Élevé dans la religion chrétienne, il se laissait entraîner par les doctrines profanes, persuadé qu'elles n'étaient pas les ennemies de sa religion. Aussi ne les enseigna-t-il point sans les épurer, les sanctionner, en quelque sorte, par l'esprit de vérité qui avait éclairé son génie. Sans doute il se perdit dans le platonisme, et professa sur quelques points des idées non chrétiennes; mais son platonisme fut aussi différent de ce qu'on appelle le nouveau platonisme que du syncrétisme.

Il est difficile ou plutôt impossible d'entrer dans des détails sur le système d'Ammonius; nous savons seulement qu'il fut platonicien, qu'il suppléait Platon, au moyen d'Aristote et de Zénon, et qu'il avait professé le christianisme[2]. Il est d'autant plus certain qu'il conserva des dogmes de sa première religion, que plusieurs chrétiens suivirent ses leçons; il est éga-

---

1 *Stromat.*, *lib. I*, *p.* 410 ; *ed. Oxfort.*

2 Voy. Hieroclès, *de Provid. in* Photii *Bibl.*, *cod.* 214 *et cod.* 216. Porphyr. *in vita Plotini*, *cap.* 20. Cf. Première partie : *Ammonius.*

lement vrai que la plupart de ses disciples persévérèrent dans le paganisme, et cela prouve qu'il était un éclectique d'une classe particulière.

Son enseignement était au reste divisé en deux parties, l'une *exotérique*, l'autre *ésotérique*. Cette dernière, à laquelle les chrétiens ne furent peut-être pas initiés, comprenait principalement la *doctrine des démons*.

C'est d'après cette démonologie qu'on a cru Ammonius initié aux opinions orientales; et, en effet, les Chaldéens, les Perses et les Indiens possédaient une démonologie très-complète : nous la trouvons dans le Zend-Avesta, dans l'Oupnek'hat et dans les nombreux ouvrages indiens que nous possédons aujourd'hui. Mais Ammonius pouvait aussi l'avoir prise chez les Juifs, qu'il connaissait beaucoup mieux, et qui avaient rapporté de leur longue captivité une science très-complète sur les démons. S'il était nécessaire de chercher au système du Saccophore une origine étrangère, je préférerais cette dernière explication, d'autant plus qu'il n'avait pas été dans l'Orient, et que rien ne nous autorise à croire que les négocians de la Perse ou de l'Inde, qui se trouvaient en Égypte, lui aient communiqué leurs idées sur la philosophie. Mais pourquoi chercher au dehors les élémens de sa doctrine? La Grèce n'avait-elle donc pas une démonologie assez complète? Platon, et les nouveaux platoniciens qui précédèrent Ammonius, ne pouvaient-ils pas fournir à ce philosophe les fondemens de sa doctrine secrète? Le traité d'Isis et d'Osiris de

Plutarque semble être là pour démentir tous ceux qui voudraient admettre l'emprunt d'une démonologie orientale. Enfin, l'explication la plus simple étant ordinairement la véritable, j'ajouterai qu'Ammonius, pour peu qu'il ait changé la doctrine sur les esprits que lui avait communiquée son éducation chrétienne; a pu en faire une science particulière pour ses disciples.

Celui d'entre eux que l'on regarde comme son successeur, Plotin, qui avait parcouru l'Asie et qui paraît avoir donné de nouveaux développemens à la démonologie, ne partagea point pour cela aveuglément les opinions orientales : Plotin a combattu les erreurs des gnostiques qui étaient venues de l'Orient.[1]

On a accusé les Alexandrins d'avoir dénaturé la foi chrétienne en y introduisant les superstitions orientales. Un homme d'une grande célébrité, d'une impartialité justement reconnue, Mosheim, a fait de cette accusation l'objet d'un traité spécial[2]. La question est depuis long-temps agitée, et les Pères ont été défendus par des auteurs ingénieux[3]. Elle nous est absolument étrangère, puisque nous ne traitons pas des altérations qu'a pu subir le dogme; mais je crois pouvoir dire que les germes de la plupart des opinions qu'on signale comme empruntées à l'Égypte ou aux nouveaux platoniciens, se trouvent dans nos

1 Voyez le 9.e chap. de la 2.e Ennéade. Voy. Porphyr. *in Vita Plotini.*

2 *De turbata per Platonicos rec. Ecclesia* (*in Diss. ad hist. eccl. pert.*)

3 Baltus, Défense des Pères; Histoire de l'éclecticisme, etc.

codes sacrés, et que telle prétendue altération n'est qu'une conséquence rigoureuse d'un principe non contesté.[1]

Une opinion non moins fausse, ni moins généralement suivie, est celle que le système d'Ammonius n'a été inventé que pour ruiner le christianisme[2] : elle s'appuie uniquement sur l'état d'hostilité qui s'établit plus tard entre les docteurs chrétiens et les philosophes grecs, et elle est réfutée par les rapports qui ont existé entre Ammonius et ses disciples chrétiens.

Quoique je sois convaincu que le système de Plotin, tel qu'il se trouve dans les Ennéades publiées par Porphyre, n'est plus celui d'Ammonius[3], il n'en existe cependant pas de source plus authentique, et c'est ce qui m'a déterminé à comprendre les doctrines de ces deux auteurs sous la désignation de *philosophie ammonio-plotinienne.*

Loin d'embrasser, comme on l'a souvent dit, les opinions de tout le monde, Plotin réfute quelquefois les doctrines les plus généralement adoptées ; il combat à la fois les péripatéticiens et les gnostiques. Préférant Platon à tout autre philosophe, il peut être regardé comme l'un de ses commentateurs les plus ingénieux.

Plotin, élève d'un docteur que ses disciples regar-

---

1 Cf. Keil, *Comm. de doct. Vet. Eccl. culpa corruptæ per Platonic. sentent. theologiæ liberandis. Lips.* 1795 — 1805; *in*-4.°

2 Mosheim, *ad Cudworthii Systema intellectuale*, *etc.*

3 Plotin, comme on voit dans sa Vie par Porphyre, évoquait les démons, et se rapprochait légèrement de la thaumaturgie d'Apollonius de Tyane.

daient comme un être privilégié[1], ne prétend pourtant pas parler en maître : il discute souvent ; il suit quelquefois les règles du scepticisme le plus philosophique. Il aimait que ses disciples lui fissent des questions : Porphyre rapporte qu'il lui en adressait fréquemment.

Plotin est l'un des philosophes les plus sages de son temps : il est platonicien dans sa pneumatologie et sa cosmologie ; il est plus que cela dans sa théologie. Il s'y fait connaître comme l'élève d'Ammonius, qui était né chrétien. La plupart de ses idées sur la divinité sont sublimes ; il l'appelle l'*être un*, l'*être bon*, l'*auteur du monde intellectuel*. Sa célèbre *triade* est composée de l'*être un*, de l'*intelligence* sortie de l'un et occupée à le contempler, de l'*ame* sortie de l'intelligence et n'étant qu'une pensée[2]. La différence entre cette triade et la trinité du christianisme est sensible ; mais la ressemblance est remarquable.[3]

La morale de Plotin insiste trop sur l'anéantissement de la nature humaine ; mais ses principes sont purs, son but est le seul vrai : il rappelle toujours que l'homme est fait à l'image de Dieu, qu'il doit revenir à cette image.

Ce que le système de Plotin offre de plus curieux, c'est son principe : soit qu'il ait abusé d'une idée empruntée au judaïsme et à la religion chrétienne, soit

1 Θεοδίδακτος.

2 Το ἕν ; νους ; ψυχη ; la pensée est désignée par le mot de λογος. *Ennead. V, lib. 1, c. 6.*

3 Histoire de l'éclecticisme ; voy. le 2.e vol.

qu'il ait marché sur les traces de Platon ou de Platon[1], il admet l'*intuition immédiate* de la vérité; sa spéculation est une contemplation[2]. Les traités de ce sage n'ont pas tous la même importance; son disciple Porphyre l'avoue: ils renferment des répétitions; mais, comme il y est presque toujours question d'objets élevés, elles n'ont rien de fatigant.

Plotin est diffus; il ne connaît aucune limite quand il parle du but le plus sublime de la philosophie, de l'*union avec Dieu*. Mais peu de mystiques anciens ou modernes sont plus sages et plus éloquens que lui quand ils dissertent sur un objet pour lequel Plotin convient qu'il n'y a pas de langage.[3]

Ces éloges ne sont pas ceux d'une préférence intéressée; je ne loue pas Plotin parce qu'il m'a longtemps occupé; sa philosophie n'a besoin que d'être connue pour être admirée. L'étude des Ennéades est longue; mais, si les amateurs des Dialogues de Platon veulent renoncer momentanément aux charmes d'un style plus pur et plus pompeux, ils liront Plotin avec jouissance.

---

1 D'après l'hypothèse des *idées*, la *connaissance du vrai nous est donnée depuis l'existence de l'ame;* toute connaissance est un souvenir (αμνησις). *Phædo.*

Philon croyait aussi à l'*intuition.* (*Opp. t. I, p.* 650.)

2 *Ennead. V, lib. v, c.* 7; *lib. III, c.* 8. Qu'il me soit permis d'en appeler ici à une thèse où j'ai développé cette idée: *Commentatio philosophica de principiis systematum Platonis, Plotini, etc. Argent.* 1817, *in-4.°*

3 Voyez dans les dernières Ennéades les chapitres intitulés: *Regressus ad Deum et fruitio.*

Au milieu de toutes ces opinions qui s'agitent dans le monde grec, rien n'est plus digne de fixer les regards de l'observateur que la marche du christianisme. Comme il a éclairé Ammonius dès son berceau, et Plotin pour ainsi dire malgré lui, nous devons nous arrêter un instant sur ses progrès.

Forte de sa foi et de ses œuvres, la communauté fondée par le fils de Marie s'accroît au milieu de la désunion et de l'indifférence des Grecs. On méprise d'abord cette nouvelle secte de Juifs [1], qui s'attache au fils d'un artisan de l'obscure Nazareth. Cette secte n'affecte pas de système, elle n'a pas de philosophes; ses chefs ne sont que des hommes vertueux. Mais, quoiqu'elle ne raisonne pas sur sa croyance, elle enseigne, sur l'existence primitive de l'homme, sur son séjour dans ce monde, sur ses dernières destinées, des dogmes remarquables. Une harmonie admirable est établie parmi toutes les facultés du chrétien: jamais la conviction n'a produit plus de force; jamais la force n'a paru plus entière ni plus douce. Tant d'hommes obscurs qui meurent en héros, sans fanatisme, sans ostentation, sans espoir de vivre dans la postérité, étonnent les Grecs, irritent leur curiosité, les entraînent dans les oratoires des chrétiens, et subjuguent leur foi. L'admiration devient aussi vive, aussi éloquente, que l'avait été l'opposition. Le peuple entraîne les philo-

---

1 On sait que ce fut d'abord comme tels qu'on regarda les chrétiens. (Voy. Cramer, dans la continuation de l'Histoire universelle de Bossuet, vol. V, sur les rapports du christianisme et du paganisme; en allemand.)

sophes, et les philosophes commandent au peuple la vénération pour le Dieu qui s'est montré en Palestine.

Les chrétiens instituent des écoles ; elles ne sont d'abord destinées qu'à leurs enfans : mais les stoïciens et les platoniciens se convertissent ; ils dirigent ces institutions et les élèvent au rang des écoles philosophiques.

Depuis que la religion chrétienne a pris des formes systématiques, elle satisfait non-seulement à tous les besoins de l'homme, elle plaît à toutes les classes de la société grecque et romaine. Mais elle a à regretter ces avantages dès que plusieurs philosophes professant le christianisme en altèrent la pureté. Il n'est que trop vrai que ces altérations ont eu lieu, que des idées orientales ont été unies avec celles de l'évangile et qu'elles ont produit une foule de sectes ; mais il faut soigneusement remarquer l'origine de ces altérations, et ne pas les attribuer aux platoniciens ni aux Alexandrins : elles sont empruntées au judaïsme, tel qu'il s'était modifié depuis les rapports de la Palestine avec la Perse [1]. S'il se rencontre dans les écrivains chrétiens et payens des premiers siècles des analogies curieuses, il n'en faut pas conclure que ce soient toujours les chrétiens qui aient fait de pareils emprunts. [2]

---

1 Voy. Horn, Gnosis biblique. Hanovre, 1805 ; in-8.° (en allem.)

2 Le célèbre Creuzer, connu des savans de tous les pays, particulièrement par sa Symbolique des Grecs et des Romains, donne un choix curieux de ces rapprochemens, dans son *Specimen* d'une édition de Plotin ; mais il ne prétend pas en rien conclure au désavantage du christianisme, pas plus que Luxdorph en publiant ses rapprochemens entre la Bible et Platon.

Ammonius, qui passa du christianisme à une doctrine profane, pourrait fournir bien des armes à ceux qui essaieraient de prouver que le monde grec a reçu du christianisme plus d'opinions qu'il ne lui en a donné.

Par cette observation je désire seulement fixer l'attention sur un autre point de vue, et faire chercher dans le judaïsme la solution de beaucoup de problèmes qu'on a voulu résoudre différemment.

Les Pères savaient très-bien apprécier la philosophie des Grecs, et discerner ce qui ressemblait au christianisme. Voici un passage de Lactance qu'on a cité dans l'intention de lui attribuer un penchant prononcé pour les doctrines profanes, et pour établir toute une suite d'hypothèses sur la dégénération du dogme : je le cite dans un sens contraire, pour faire voir la plus impartiale appréciation des systèmes profanes. « Il est facile « de prouver, dit Lactance, que presque toute la vérité « est partagéeentre les sectes philosophiques.... S'il « se trouvait quelqu'un qui voulût recueillir la vérité « éparse et partagée, et en faire un corps de doctrines, « il ne différerait *certainement* pas de nous. Mais une « telle œuvre ne pourrait s'exécuter que par un homme « qui connût et possédât la vérité. Or, connaître la « vérité est uniquement le privilége de celui qui est « instruit par Dieu lui-même.[1]

Si Lactance veut dire par là que la vérité absolue nous reste cachée jusqu'au moment où il plaît à Dieu de nous en instruire, il ne dit rien que de très-

1 Lactantius, *Divin. instit.*, *lib. VII*, *c. 7.*

philosophique ; s'il entend dire qu'il faut connaître la religion chrétienne pour apprécier la vérité dans la philosophie, nous pourrons appliquer cette observation au sage Ammonius, qui avait joui de cet avantage.

C'est là, ce nous semble, ce qui distingue, de la manière la plus favorable, la philosophie ammonio-plotinienne tant du syncrétisme que du platonisme.

IV. Syncrétisme.

Le syncrétisme, sur la nature duquel nous nous sommes déjà expliqués [1], et dont nous avons remarqué une première apparition au musée [2], reçut de grands développemens dans cette période, ou plutôt il engloutit bientôt tous les autres systèmes.

La doctrine que Plotin enseigna en Italie après son retour de l'Orient, n'était plus celle de son maître, comme celle des *Ennéades*, ouvrage rédigé ou revu par Porphyre, n'est pas entièrement celle de Plotin. Si les Ennéades vantent la sagesse des prêtres de l'Égypte, si elles recommandent la magie et l'astrologie, c'est sans doute Porphyre, et non Plotin, que nous entendons parler. Ce qui décèle évidemment deux auteurs différens dans cet ouvrage, ce sont les contradictions qui s'y trouvent. Porphyre nous apprend lui-même, dans la Vie de Plotin, que ce philosophe combattit les erreurs des astrologues et qu'il réfuta celles du gnosticisme : or, dans les Ennéades, nous trouvons magie, astrologie et doctrines orientales, et je doute que ce syncrétisme soit de Plotin.

---

1 Voyez ci-dessus, p. 139, note 2.

2 Voyez ci-dessus, p. 139 et suiv.

L'évocation d'un démon, que Porphyre rapporte aussi dans la Vie de Plotin, me semble également suspecte, et l'on peut croire que c'est un de ces contes que se permet souvent l'enthousiasme des disciples pour célébrer la gloire du maître.

Je crois toutefois que Plotin a dû différer d'Ammonius, et j'admets même qu'outre le platonisme chrétien de ce dernier il a pu recommander les doctrines égyptiennes et même persanes; mais ses disciples dégénérèrent étrangement de ses opinions, et enseignèrent le syncrétisme le plus révoltant.

Porphyre, dont la crédulité se peint elle-même d'une manière si frappante; Jamblique, qui se donna la peine de recueillir les pratiques superstitieuses des prêtres de l'Égypte; les successeurs et les partisans de ces deux philosophes, accueillent les spéculations théosophiques de tous les sages et les pratiques religieuses de tous les peuples.

Plotin partait dans sa morale d'un principe sublime, la primitive affinité de notre ame avec la divinité; il recommandait, pour parvenir à la régénération de notre être, la contemplation du beau et celle du monde intellectuel. Il y avait dans cette doctrine une profondeur qui ne saurait être méconnue que par ceux qui voient de la crédulité partout où est le mysticisme. Les opinions des successeurs de Plotin sont bien différentes des siennes. Ils se déclarent non-seulement les adorateurs de tous les dieux, les partisans de tous les mystères; mais la magie, l'astrologie, la thaumaturgie et la théurgie s'unissent dans leur ima-

gination altérée : ils sont esséniens, thérapeutes et pythagoriciens ; ils sont syncrétistes, et non platoniciens.

Autrefois on attribuait à Ammonius Sakkas l'origine de tous ces égaremens : d'après les uns, il avait étudié les écrits de Zoroastre ; d'après les autres, ceux des cabalistes ; d'après d'autres encore, les faux écrits d'Hermès et d'Horus Apollon. Si l'on eût mieux connu les écrits des Indiens, on lui aurait supposé la doctrine des Védas et de l'Oupnek'hat !

Quant à l'origine du syncrétisme, nous avons vu dans Apollonius de Tyane, non pas le premier fondateur, mais l'un des premiers soutiens de ce tissu de crédulité et d'imposture que l'on attribuait souvent à l'école d'Alexandrie. On ne saurait guère remonter plus haut, faute de données exactes ; mais rien ne nous autorise à charger les philosophes du musée de tous les reproches que peut mériter le syncrétisme. S'il est vrai que les Ptolémées aient eu, dans les premiers temps de leur empire, le projet de réunir le culte grec à celui des Égyptiens, ainsi que les traditions qui se rattachaient à l'un et à l'autre, on abandonna plus tard une chimère qu'on n'aurait jamais dû concevoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les premiers siècles de notre ère, les savans d'Alexandrie restèrent indifférens aux mystères des Égyptiens, tandis que les philosophes des autres pays grecs vinrent s'y faire initier.

Le syncrétisme qui se trouve dans les ouvrages de Philon et dans le traité de la *Sagesse*, n'a rien de

commun avec celui que nous voyons dans Apollonius de Tyane et ses adhérens : dans les premiers tout est subordonné aux dogmes positifs du judaïsme, et les superstitions du polythéisme et de la magie n'y sont pour rien.

Le syncrétisme religieux se montre d'abord de la manière la plus frappante dans l'Asie mineure et surtout à Rome.

Déjà l'empereur Sévère réunissait dans son culte les images de Moyse, de Jésus-Christ et d'*Apollonius de Tyane*, à celles de plusieurs autres *dieux*. Rome était depuis long-temps la capitale du syncrétisme religieux le plus absurde : on sait que les conquérans d'Ausonie engageaient les divinités tutélaires des peuples qu'ils allaient combattre, à quitter leurs anciens protégés et à agréer des temples à Rome. Depuis l'enlèvement de la Junon de Veies jusqu'à l'apothéose d'Apollonius, que de divinités Rome a dû recevoir!

Plusieurs empereurs s'occupèrent particulièrement à faire de ces conquêtes religieuses[1]. Commode se fit initier dans les mystères d'Isis et de Mithras; Néron, dans ceux des Mages; Sévère, que nous venons de citer comme syncrétiste, dans ceux de Sérapis. D'autres Césars salarièrent des *Chaldéens* ou des astrologues qui n'étaient pas toujours originaires de la Chaldée; quelques-uns d'entre eux se firent eux-mêmes prophètes. Adrien s'occupait à lire les destinées des hommes dans le mouvement des astres; il prédisait

---

1 *Vita. Antonini*, *cap.* 13.

les événemens qui devaient survenir pendant le cours d'une année[1]. L'oncle de ce prince était devenu célèbre par des prédictions semblables. Sévère aussi lisait les destinées de son fils dans la constellation sous laquelle il était né.[2]

Un seul fait, le bannissement des astrologues et des philosophes, semble contredire notre opinion sur le superstitieux syncrétisme de Rome ; mais il prouve le contraire de ce qu'on a voulu en déduire : on ne les exila point par mépris, mais par crainte ; on rendait un hommage solennel à leur puissance[3]. Ce rapprochement des philosophes et des astrologues est au reste un monument de la confusion des idées de cette époque.

Ce qui caractérise le mieux la crédulité de ces siècles, et particulièrement la crédulité romaine, c'est l'extrême vénération qu'on professait pour les oracles, et les encouragemens qu'on prodiguait, pour ainsi dire, à l'imposture[4]. Les prophéties d'Alexandre le Paphlagonien furent reçues à la cour des Césars et par les grands d'Italie. La peste ravageait les provinces orientales sous Antonius : on acheta une sentence miraculeuse d'Alexandre ; on l'attacha aux portes des maisons ; on attendit avec confiance les effets de ce puissant remède. Lucien, qui nous rapporte ces traits dans son *Alexandre*, ajoute qu'il arriva, non par hasard, mais tout naturellement, qu'on trouva le plus

---

1 Spartianus, *in Adriano*, *cap.* 20 ; cf. *c.* 2.

2 *Idem*, *in Geta*, *c.* 2. Lampridius, *in Alexandro*, *c.* 6.

3 Tacite, *Hist.*, *l. I*, *c.* 22.

4 Meiners, Esprit des premiers siècles, p. 39 (en allemand).

grand nombre des victimes dans les maisons munies de la sentence, par la raison qu'on y négligea les mesures de précaution.

Les ouvrages qui pourraient le mieux expliquer la marche des idées, j'allais dire celle des superstitions de cette époque, sont ceux qu'on attribue faussement à Hermès et à Horus Apollon; mais ces pseudographies, étant d'un âge incertain, ne nous font guère connaître autre chose que les élémens dont se composait le syncrétisme, et le degré de crédulité qui y dominait.

Il en est de même de ce qu'on appelle la *philosophie orientale*. On l'a d'abord accusée, sans la connaître, de toutes les erreurs des nouveaux platoniciens; on devait dire des syncrétistes : on a ensuite révoqué en doute l'existence de cette philosophie orientale, et on a cru que cette *antique philosophie*, que prétendait connaître Porphyre [1], et qu'Eunape appelait la *sagesse chaldéenne* [2], n'était autre chose qu'une suite d'opinions sur la magie, l'astrologie et la théurgie [3]. On désespérait même de pouvoir jamais connaître la nature de cette philosophie orientale [4]. Aujourd'hui que nous connaissons mieux les doctrines de la Perse et de l'Inde, nous trouvons une analogie

---

1 Παλαια φιλοσοφια. Vie de Porphyre, ch. 16.

2 Χαλδαικη σοφια. Eunapius, *Vitæ sophistarum : Ædesius.*

3 Voyez Tiedemann, Esprit de la philosophie spéculative, vol. III, p. 98. (en allem.)

4 Le savant et spirituel docteur Blessig, connu par l'Éloge du maréchal de Saxe, s'était proposé, dans sa jeunesse, de vouer une

frappante entre elles et les opinions répandues chez les Grecs depuis les temps d'Orphée : on peut même admettre que les idées principales du syncrétisme sont d'origine asiatique ; mais ce n'est pas dans les premiers siècles de notre ère qu'on a commencé à les répandre parmi les Grecs.

Depuis les guerres d'Alexandre le Grand, l'Inde, la Perse, la Chaldée et toute l'Asie connue des Grecs, avaient reçu des colonies de cette nation. De tous ces pays il revenait, soit en Égypte, soit en Grèce et en Italie, un grand nombre de personnes curieuses d'étudier la philosophie de leurs compatriotes d'Europe ; souvent c'étaient des philosophes déjà familiarisés avec les doctrines orientales. Il en dut résulter nécessairement un échange perpétuel d'opinions et même de systèmes.

Cependant les philosophes de la Grèce et de l'Italie n'ont jamais professé une doctrine purement orientale ; ils étaient trop orgueilleux de leurs richesses littéraires, pour s'en détacher entièrement, et lorsqu'ils se rapprochèrent de la magie et de l'astrologie des Perses et des Chaldéens, ils cherchèrent les germes de ces arts occultes dans leurs propres écrivains.

Orphée, Pythagore, Empédocle, Démocrite, Platon

---

partie des travaux de sa vie à des recherches sur les doctrines chrétiennes et profanes des premiers siècles ; il dit dans un traité (manuscrit) fort curieux sur ce sujet : „ On a toujours beaucoup „ parlé de philosophie orientale ; mais on n'est pas encore parvenu „ à s'en faire une idée nette : je crois que cette idée nette se réduirait à l'aveu qu'*on n'en a point du tout*. "

et d'autres furent alors regardés comme les *mages* de la Grèce, et ne trouvant pas dans leurs écrits tout ce que l'on y cherchait, on y suppléa par les pseudographies.

Les faits que nous venons d'exposer prouvent, d'une manière évidente, la nécessité des distinctions que nous avons établies entre les différentes doctrines des premiers siècles; ils prouvent surtout que c'est à tort qu'on attribua à la savante école d'Égypte l'origine du nouveau platonisme, ou celle du syncrétisme, doctrines qu'on ne distinguait pas suffisamment.

Énésidème et Sexte l'empirique, qui proposaient le scepticisme à une époque où le cœur humain demandait des dogmes, où le christianisme en offrait de si positifs; Potamon, qui crut à la possibilité d'un éclecticisme pur, et à l'excellence d'un système composé des principes de Platon, d'Aristote et de Zénon; Ammonius, qui voulut unir ensemble le rationalisme des Grecs et le supernaturalisme des chrétiens; Plotin, qui enseigna un mysticisme intuitif et une morale théurgique : tous ces hommes, sortis du musée, méconnurent le véritable esprit de leur siècle, celui de la philosophie et celui de la religion chrétienne; mais qu'on les compare avec les Apollonius de Tyane, les Alexandre, les Apulée, les Porphyre et les Jamblique, et on tracera entre les doctrines d'Alexandrie et celles des autres pays grecs une ligne de démarcation extrêmement honorable pour l'institut des Lagides.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES
DE CET OUVRAGE.

En jetant un dernier coup d'œil sur les destinées et les travaux de l'école d'Alexandrie, voyons, en résumé, quel rang cet institut doit occuper dans l'histoire des lettres.

Créée dans un pays barbare, dans une ville habitée par des Macédoniens, des Égyptiens et des Juifs, l'école d'Alexandrie aurait pu avoir des commencemens obscurs : elle brille, au contraire, dès son origine, parce que des monarques instruits attirent auprès d'eux les hommes les plus illustres, et rassemblent dans leur capitale toutes les richesses littéraires de la Grèce. Dès son origine, le musée est non-seulement l'asile de la paix, il est un séjour honorable ; on s'y trouve au milieu de princes puissans et éclairés, de savans illustres, de monumens de tous les genres.

Les Lagides ne se contentent pas de recueillir pour leurs *amis* tous les ouvrages de la Grèce, ils y ajoutent ceux des autres pays ; ils font parcourir les régions étrangères pour satisfaire leur propre curiosité et celle des savans qui charment leurs loisirs.

Cette brillante réunion de tout ce qui peut favoriser les lettres, produit les effets qu'on en devait attendre : on exécute au musée les travaux les plus importans ; on y publie de beaux et de solides ouvrages.

Les savans d'Alexandrie créent successivement les sciences de l'*anatomie*, de la *géographie*, de l'*astronomie*, de la *géométrie*, de l'*arithmétique*, de la *critique dans toutes ses branches ;* ils recueillent, corrigent et expliquent tous les monumens du génie grec ; ils enrichissent l'histoire d'immenses matériaux ; ils perfectionnent les sciences naturelles et médicales ; ils publient une suite de poésies épiques, lyriques et dramatiques, qui rappellent les chefs-d'œuvre anciens. Contens des doctrines anciennes, ils conservent dans leur pureté les plus beaux systèmes qu'aient enseignés les Grecs : voyant les autres écoles dégénérer des antiques principes et se livrer à un dogmatisme crédule, ils s'efforcent de les rappeler au scepticisme ou du moins à l'éclecticisme pur : bientôt, éclairés sur l'insuffisance du rationalisme, mais encore convaincus de la supériorité des doctrines grecques, ils essaient d'ajouter à celles-ci les dogmes positifs du supernaturalisme. Laborieux, sages et impartiaux, à toutes les époques les savans d'Alexandrie se distinguent avantageusement de leurs contemporains.

Pendant tout le temps qu'a existé le musée, la Grèce n'offre que le seul ouvrage de Polybe qui surpasse les écrits publiés en Égypte. Les sciences naturelles, mathématiques, cosmographiques et grammaticales, sont à peu près abandonnées en Grèce, tandis que l'école des Lagides les cultive avec d'étonnans succès.

Si nous comparons les productions du musée avec celles des siècles précédens, la différence est grande :

celles-ci brillent de tout l'éclat du génie, mais celles-là sont plus utiles; la période antérieure à Alexandre est celle des belles-lettres et des beaux arts; les siècles postérieurs sont la période des sciences et des arts utiles.

En traçant un parallèle entre les siècles de l'école d'Alexandrie et ceux qui la suivirent, on ne peut que faire le panégyrique des premiers.

En un mot, l'école d'Alexandrie offre le complément des études grecques : sans elle, le monde classique des Grecs nous serait à peu près inconnu; sans elle, le moyen âge, si pauvre de lui-même, eût été encore plus barbare; sans les monumens grecs qu'elle a sauvés de la destruction, la restauration des lettres eût été plus difficile, plus lente, et nous manquerions peut-être encore des chefs-d'œuvre de la littérature moderne que provoquèrent les modèles de l'antiquité.

Tous ces avantages furent le résultat de la protection accordée aux lettres : elle ne crée point le génie, elle ne saurait le remplacer; mais la nature est moins avare de talens qu'on ne pense, et la protection qu'on leur accorde est vraiment créatrice, puisque, sans elle, ils restent plongés dans le néant. Tous les âges doivent célébrer les Lagides d'avoir employé, pour soutenir les intérêts les plus précieux de l'homme, encore plus de trésors qu'ils n'en ont dissipé pour les fêtes et les pompes de la cour. Quel est l'homme qui ne louerait pas avec enthousiasme des princes qui ont protégé les Démétrius de Phalère, les Érasistrate, les Hérophile, les Zénodote, les Ératosthène, les Calli-

maque, les Apollonius de Rhodes, les Conon, les Aristarque, les Hipparque, les Eudoxe, les Strabon, les Philon, les Galien, les Ptolémée, les Énésidème, les Sexte, les Potamon, les Ammonius, les Plotin! Les manes des Lagides perpétuèrent leur bienfaisante influence : ce fut pour imiter ces illustres protecteurs des lettres que les Césars favorisèrent leurs institutions; ils ne les auraient point créées.

O princes! si vous chérissez la gloire, protégez les lettres, qui seules la rendent impérissable.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

PIÈCES ADDITIONNELLES.

A. (Tome I.er, page 30).

La plus pompeuse des fêtes, celle qui fait le mieux connaître les immenses richesses des Lagides, est celle que Ptolémée Philadelphe fit célébrer à l'occasion de son association à l'empire. Cette fête est décrite amplement au livre V d'Athénée, d'après Callixène de Rhodes, qui en donnait des détails dans son quatrième livre sur Alexandrie.

Montfaucon (Antiquités expliquées, tome III) et Lebeau (Mém. de l'Acad. des inscript., t. XXXI) donnent des éclaircissemens sur cette pompe, et M. Schweighæuser (dans son édition d'Athénée) a résolu les difficultés que présentait le texte de l'auteur : nous nous bornons à faire connaître les principales circonstances de la fête, en passant sur beaucoup de détails.

Athénée donne d'abord la description de la tente royale qui fut dressée dans l'enceinte de la citadelle d'Alexandrie pour y célébrer le banquet. Il en fait connaître la construction, cite les tapis de pourpre, les tapisseries peintes ou brodées en or, les statues, les tableaux de Sicyone et les autres objets précieux dont on avait enrichi ce lieu destiné au festin; il rapporte ensuite qu'en face de la grande tente on avait dressé un échafaud, où étaient placés les coupes et les vases nécessaires pour le repas. Tous ces vases étaient en or, garnis de pierres fines et d'un travail admirable. Il évalue le poids de ces objets à la somme de 10,000 talens d'argent.

La marche du cortége se fit par le stade de la ville.

La pompe de Lucifer, la première, commença au moment où cet astre se leva sur l'horizon, et fut suivie de celle qui était consacrée à la mémoire des parens du roi et de la reine.

Venaient ensuite celles de toutes les divinités, avec l'appareil qui convenait à chacune d'elles.

La dernière fut celle d'Hespérus; car la cérémonie se prolongea jusqu'au soir.

Athénée renvoie ceux qui désireraient des détails sur chacune de ces pompes allégoriques, aux descriptions des jeux quinquennaux qu'on célébrait à Alexandrie; il se borne à faire connaître la pompe de Bacchus.

Elle fut ouverte par des silènes, qui écartèrent la foule, et qui étaient vêtus les uns en robes fines couleur de pourpre, les autres en robes phéniciennes.

Suivaient quarante satyres, vingt de chaque côté du stade, portant des lampes entrelacées de lierre avec des feuilles d'or.

Des victoires avec des ailes dorées, portant des thymiatères de six coudées de haut, avec des branches d'or et de lierre.

Un autel double, de six coudées, entouré d'un feuillage en lierre doré et d'une guirlande de pampre en or, et accompagné de cent vingt jeunes gens portant de l'encens, de la myrrhe et du safran sur des patères d'or.

Quarante satyres, parés de couronnes, et portant une grande couronne d'or en feuilles de pampre et de lierre.

Deux silènes, l'un paré du pétase et d'un caducée d'or, l'autre portant une trompette; entre eux un homme portant une corne d'amalthée et représentant l'année.

Une femme de la plus belle taille, dans une riche parure, portant dans l'une de ses mains une couronne de pensées, dans l'autre une palme figurant le lustre (*pentereris*).

Les quatre saisons, portant chacune leurs attributs et ayant un autel au milieu d'elles.

Deux satyres couronnés, vêtus de pourpre, portant des coupes remplies de vin.

Le poëte Philicus, grand-prêtre de Bacchus, suivi des artistes de la scène dionysiaque.

Trépieds delphiques, prix destinés aux chefs des athlètes.

Char traîné par cent quatre-vingts hommes, surmonté

d'une statue colossale de Bacchus versant du vin d'une patère d'or.

Des prêtres et des prêtresses, de nouveaux initiés, des chœurs bachiques, des femmes qui portaient le vase mystérieux.

Des personnages allégoriques figurant les suites des excès bachiques.

Un char traîné par soixante hommes, surmonté d'une statue colossale de Nysa, assise, se levant par une mécanique ingénieuse, versant du lait d'une phiole, et parée d'une couronne garnie de pierres précieuses.

Un grand char, traîné par trois cents hommes, avec un pressoir plein de raisins, foulés par soixante satyres, qui chantaient des airs de vendangeurs, et qui répandaient du vin doux.

Un grand char, traîné par six cents hommes, surmonté d'un autre de trois mille métrètes, d'où coulait du vin.

Cent cinquante satyres portant des coupes.

Un char traîné par six cents hommes et surmonté d'un grand cratère d'argent.

Une grande quantité de vases de toutes les espèces, de toutes les formes, des pressoirs et des tables d'argent massif, des trépieds, partie en or, partie en argent.

Seize cents jeunes garçons, vêtus de blanc, couronnés de lierre ou de branches de pin, portant des vases précieux.

Un char, surmonté du lit nuptial de Sémélé.

Un char, avec une grotte d'où s'échappèrent des pigeons et des tourterelles pendant toute la marche.

Un char portant Bacchus revenant des Indes, monté sur un éléphant richement paré.

Des groupes de cinq cents jeunes filles vêtues de pourpre brodée en or.

Cent vingt satyres en armure complète.

Cinq colonnes de silènes et de satyres montés sur des ânes.

Des chars traînés par des éléphans, des bœufs, des cerfs, des chèvres, des bufles, des autruches, des ogres, etc., et conduits par de jeunes auriges.

Des voitures traînées par des chameaux et des mulets, surmontées de tentes de nations barbares, avec des femmes indiennes et d'autres en habillement de captives.

Des chameaux chargés d'aromates.

Des Éthiopiens portant de l'ivoire, de l'ébène et des paillettes d'or.

Des chasseurs avec des meutes de chiens hyrcaniens, molosses et indiens.

Des oiseaux attachés à des arbres ou enfermés dans des cages, portés par cent cinquante hommes.

Des brebis d'Éthiopie, d'Arabie et de l'île d'Eubée, des cerfs blancs, des bœufs blancs de l'Inde, des panthères, des léopards, un rhinocéros d'Éthiopie, etc.

Un char portant Bacchus poursuivi par Junon et se réfugiant avec Priape à l'autel de Rhée.

Les statues d'Alexandre et de Ptolémée (Soter) avec des couronnes d'or en forme de lierre.

La statue de la vertu était à l'un des côtés de Ptolémée, celle de la cité de Corinthe à l'autre.

Groupes de femmes richement parées, figurant les villes de l'Ionie, de l'Asie mineure, et celles des îles qui avaient auparavant obéi aux Perses.

Des chars avec un thyrse et une lance de grandeur colossale; un phallus en or, orné de peintures et surmonté d'une étoile de six coudées de circonférence.

Vingt-quatre lions d'une taille extraordinaire.

Des chars avec les images des dieux et des rois.

Un chœur de six cents musiciens.

Deux mille bœufs avec des cornes dorées, des couronnes, des colliers et des égides en or.

Les pompes de Jupiter et des autres dieux.

La pompe d'Alexandre, assis sur un char d'or massif, traîné par des éléphans.

Des diadèmes, des couronnes, des trépieds, des palmes en or, la plupart de ces objets de grandeur colossale.

Quatre cents voitures chargées de vases d'argent, vingt de vases d'or, huit cents d'aromates.

L'armée, composée de cinquante-sept mille six cents fantassins et de vingt-trois mille deux cents cavaliers.

Dans le combat qui suivit la pompe, on distribua des couronnes d'or à vingt personnes. Ptolémée Soter et Bérénice en reçurent vingt-trois; leur fils, Philadelphe, en eut cent vingt.

Après avoir rapporté tous ces détails, Athénée ajoute que les richesses des Lagides ne provenaient ni des guerres d'Asie, ni de mines d'or ou d'argent, ni de quelque Pactole; mais qu'elles étaient dues au sol fertile de l'Égypte. Il est cependant évident que Ptolémée Philadelphe a voulu, dans cette pompe, faire figurer son père comme le vainqueur d'une partie de l'Asie mineure, de l'Éthiopie et de l'Inde; et il est vrai aussi que les richesses dont nous entretient Athénée, surpassent tout ce que l'on connaît et tout ce que l'on conçoit dans ce genre. On voit que les Lagides pouvaient prodiguer des faveurs aux lettres sans s'apauvrir.

B. (Tome I.er, page 45).

Manso, qui attribue à Philadelphe la fondation du musée et de la bibliothèque, s'est peut-être laissé égarer par les éloges que Théocrite et Callimaque ont prodigués au second des Lagides. Cependant l'Idylle XVII.e de Théocrite célèbre en même temps la gloire de Ptolémée Soter, et nous la placerons ici, comme l'un des plus beaux monumens que la poésie ait érigés aux protecteurs des lettres.

« Muses, commencez vos accords par Jupiter et revenez « à lui en les terminant. Oui, chantons dans nos vers le « plus grand des immortels; mais, parmi les hommes, que « Ptolémée soit célébré le premier, le second, le dernier : « il est le plus grand des grands hommes. Les héros, nés « des dieux, eurent jadis, après leurs beaux exploits, des « chantres de leur gloire; moi, qui sais rimer de beaux « vers, je vais chanter Ptolémée : les hymnes honorent « même les immortels!

« Le bucheron qui entre dans les bois superbes de l'Ida, « se demande, en les contemplant, où il doit commencer

« son ouvrage : moi, que dirai-je d'abord ? J'ai à chanter « mille dons que les dieux ont départis au plus vaillant « des princes.

« Sa naissance l'appela aux grandes entreprises : son père, « le fils de Lagus, avait exécuté des projets que nul autre « avant lui n'était digne de concevoir ; aussi Jupiter le fit-« il l'égal des immortels, et sa maison d'or est dans les « cieux. Près de lui siége Alexandre, qui fut, pour les « Perses ornés de la mître variée, un dieu vénérable. En « face de Ptolémée et d'Alexandre est le trône d'Hercule « le tauricide, fait d'un impénétrable aimant. Là, parmi « les autres habitans du ciel, il célèbre des banquets, se « glorifiant des neveux de ses neveux ; car Jupiter a banni « la vieillesse de leur corps : ils sont appelés immortels ; « ce sont des dieux auxquels il ne faut pas de pieds hu-« mains.....

« Combien brille Bérénice parmi les femmes adorables ; « quelle gloire elle fait rejaillir sur ses augustes parens ! « L'adorable fille de Dione, qui règne sur la Chypre, a for-« mé, de ses mains odoriférantes, les grâces de Bérénice. « Voilà pourquoi aucune femme ne fut jamais aimée d'un « homme, comme Bérénice est aimée de Ptolémée. Il est « encore plus aimé d'elle. Se confiant à ses enfans, il aban-« donne à leurs soins sa royale maison, lorsque, plein « d'amour, il recherche son épouse, son amante.

« Le cœur d'une femme coupable est toujours avec des « hommes étrangers : ses couches sont fécondes et promptes ; « mais ses enfans ne ressemblent pas à son époux !...

« Adorable Vénus, la plus belle des déesses, tu as pris « soin de ses jours, et ton affection a préservé Bérénice du « passage de l'Achéron ; l'enlevant, avant qu'elle ne touchât « aux bords du noir et triste fleuve qui porte toujours des « morts, tu partageas avec elle tes divins honneurs. Mainte-« nant elle est propice aux mortels : elle leur inspire de « douces amours, elle allège le chagrin de celui qui l'implore.

« Belle Argivienne aux yeux noirs, tes amours avec Tydée « donnèrent le jour au belliqueux Diomède, héros Calydo-« nien ; de Thétis, aux superbes vêtemens, naquit à l'Éacide

« Pélée le vaillant Achille : mais toi, valeureux Ptolémée, la « célèbre Bérénice te donna au fils de Lagus. L'île de Cos « s'offrit à ta vue, lorsque tu sortis du sein de ta mère pour « contempler le jour. C'est là que Lucine, qui porte secours « aux mères, fut implorée par la fille d'Antigone, surprise « des douleurs maternelles. Lucine, propice, versa dans ses « membres une douce apathie, et un fils, objet de la plus « vive tendresse, naquit, semblable à son père.

« L'île de Cos, l'ayant vu, retentit de cris de joie; ses « habitans, serrant dans leurs bras le royal enfant, s'écriè- « rent : *O viens! tu nous honores autant que Phébus Apol- « lon honora Délos*... Tels étaient leurs discours, et trois fois « la voix puissante de l'aigle, oiseau de Jupiter, se fit enten- « dre; car l'adorable roi est cher au fils de Saturne, et celui « que les dieux aiment dès sa naissance est un grand homme.

« La félicité accompagne Ptolémée; il règne sur de vastes « terres, sur une partie de l'Océan. Dans ses immenses « états des peuples sans nombre cultivent les fruits d'un sol « fécondé par les pluies de Jupiter; mais aucune région n'est « plus fertile que les champs de l'Égypte, abreuvés douce- « ment des eaux du Nil.

« Aucun mortel ne possède tant de villes peuplées d'in- « dustrieux citoyens. Trois mille trois cent trente-trois cités « sont gouvernées par Ptolémée; il a bâti les unes, restauré « les autres. Son empire s'étend sur la Phénicie, la Syrie, la « Libye et les contrées du noir Éthiopien. Il commande aux « Pamphyliens, aux belliqueux Ciliciens, aux Lyciens, aux « Cariens, aux habitans des Cyclades. Ses magnifiques na- « vires couvrent la mer; car la mer et la terre et les fleuves « sonores sont soumis à son sceptre. Ses nombreux escadrons, « ses phalanges armées du bouclier, font retentir la terre du « bruit de leurs brillantes armures. Ses richesses éclipsent « celles des autres rois; elles encombrent sa royale demeure. « Cependant les peuples, à l'ombre de la paix, se livrent « aux soins de leurs champs. Aucun ennemi ne franchit ja- « mais le Nil poissonneux, aucune armée ne répand dans les « campagnes le tumulte de la guerre; l'ennemi ne s'élance point « de sa barque rapide pour enlever les bœufs de l'Égypte.

« Tel Ptolémée, le héros aux cheveux d'or, qui sait manier « la lance, règne sur de vastes provinces : sa prudence con- « serve l'héritage entier de son père; il y ajoute de nou- « veaux trésors. Mais l'or n'est point caché dans ses palais, « comme la richesse des fourmis, toujours ouvrières, est « toujours ensevelie : il a érigé des temples magnifiques aux « dieux; il leur offre les prémices de ses biens; il leur pré- « sente toujours des dons. Il partage ses richesses avec des « princes puissans; il les prodigue aux cités, à ses vaillans « amis. Jamais l'homme qui sait chanter un beau poëme, ne « s'est retiré des combats sacrés de Bacchus sans emporter « le prix de son talent. Tous les interprètes des muses cé- « lèbrent la munificence de Ptolémée. Qu'y a-t-il de plus « glorieux pour le riche que de rendre son nom illustre parmi « les hommes? La gloire des Atrides est immortelle; mais « les immenses richesses, qu'ils ont acquises en pillant le « superbe palais de Priam, sont enveloppées maintenant de « ténèbres qui ne se dissipent plus.

« Ptolémée marche dans les traces encore fraîches de ses « pères; il a élevé des temples, qui se remplissent d'un pur en- « cens, à sa douce mère, à son père; il y a placé leurs images « composées d'or et d'ivoire, et ils sont les bienfaiteurs des « mortels qui les implorent. Il brûle en abondance les en- « trailles de bœufs gras sur des autels rougis de leur sang, « quand la mesure des mois est pleine. Il partage ces devoirs « avec son épouse, qui chérit en lui et le frère et l'époux. Tels « furent les mariages sacrés des dieux, des rois de l'Olympe, « nés du sein de la majestueuse Rhée. Un même lit est préparé « à Jupiter et à Junon, par les mains brillantes d'Iris, tou- « jours vierge. Salut, roi Ptolémée! je te célébrerai comme « j'ai chanté d'autres héros, dans un poëme que la postérité « ne méprisera pas. Mais toi, demande à Jupiter la vertu. »

C. (Tome I.er, page 83; II, 161.)

Le meilleur portrait qu'on nous ait laissé des Alexandrins, est dans le long discours que Dion Chrysostôme a composé sur ou contre eux, et qui est le trente-deuxième parmi les quatre-vingts qu'il nous a laissés. Cet orateur vivait vers la

fin du second siècle de notre ère; on ne saurait donc, sans injustice, appliquer aux Alexandrins des siècles antérieurs les traits vigoureux sous lesquels il dessine ses contemporains. Cependant l'histoire nous apprend, d'une manière positive, que les habitans d'Alexandrie ont eu, sous les Lagides, des penchans analogues à ceux que leur reproche Dion.

Voici comment Dion s'adresse aux habitans de la cité grecque de l'Égypte : « Puissiez-vous, ô Alexandrins, m'é-
« couter avec une attention sérieuse pendant quelques ins-
« tans, vous qui passez vos jours dans la dissipation, dans
« des jeux frivoles : car les plaisirs et les ris ne vous man-
« quent jamais; vous êtes les enfans de la joie[1]; vous avez
« pour vos voluptés de nombreux ministres. Mais je vois chez
« vous un manque absolu de toute application sérieuse. Quel-
« quefois on vous loue comme des gens respectables et sages,
« de ce que vous connaissez tous si bien les choses conve-
« nables, et que vous vous énoncez avec tant de facilité sur
« ce que vous entendez. Mais moi, je vous louerais plutôt si
« vous parliez avec moins de promptitude, que vous eussiez
« le pouvoir de garder aussi le silence et de réfléchir comme
« il le faut. Or, puissiez-vous désirer vous rendre dignes d'un
« autre éloge encore, plus beau, plus important? Lorsqu'on
« dit des choses utiles, apprenez à les écouter, et prouvez
« que vous savez non-seulement bien parler de ce que vous
« connaissez, mais encore réfléchir sur ce que vous entendez
« dire..... Mais vous péchez comme autrefois les Athéniens.
« L'oracle leur ayant dit que, pour avoir de bons citoyens
« dans leur ville, *il fallait mettre les plus belles choses dans*
« *les oreilles de leurs enfans*, ils saisirent mal la pensée d'A-
« pollon et y mirent de l'or; ce qui aurait convenu pour
« de jeunes filles ou pour les enfans des Lydiens et des Phry-
« giens, mais non pour la jeunesse grecque, à laquelle il fal-
« lait plutôt une bonne éducation et des études... Or, vous
« faites même une chose pire que les Athéniens. Partout le
« peuple écoute au moins au spectacle; mais chez vous il n'y
« entre jamais rien de beau, de respectable, ou du moins

1 Και γαρ ἀυτοι γελοιοί ἐςε και ἡδεις.

« bien rarement. Vos théâtres retentissent du bruit des ins-
« trumens, de mouvemens tumultueux, de bouffonneries,
« de discours moqueurs, qui ne ressemblent en rien à l'or
« des Athéniens. J'ai donc dit, à juste titre, que vous man-
« quez d'attention, que vous n'avez point de sérieux, ni
« vous, ni ceux qui ont adopté vos mœurs.

« Vous avez toujours dans votre ville des artistes mimi-
« ques, des danseurs, des écuyers qui montent des coursiers
« rapides ; spectacles, qui plaisent aux gens mal instruits
« et de mauvais goût, et qui introduisent dans les villes
« des maux étrangers. Telles sont les choses qui vous occu-
« pent sans cesse. Or, je ne conçois pas comment elles vous
« apprendraient la prudence, les sentimens de la justice,
« ou la piété envers les dieux, etc. »

Dion Chrysostôme parcourt ainsi successivement tous les genres de reproches qu'il peut adresser aux Alexandrins; mais il rend toujours hommage à leur esprit.

Les écrivains anciens sont tous d'accord sur la frivolité des Alexandrins, et sur leur penchant pour la moquerie et les sobriquets.

Philon (*in Flaccum*, p. 969 et suiv.) en fait, en peu de mots, le même portrait que Dion. Il rapporte en particulier comment le peuple d'Alexandrie se moqua du roi Agrippa, qui passa par cette ville à son retour de Rome en Palestine.

Philostrate atteste aussi la passion des Alexandrins pour les spectacles. (*Vita Apollonii*, *V*, 26.)

Les membres du musée se livraient à des travaux trop sérieux; ils avaient des goûts trop purs pour qu'il soit permis de les confondre avec le vulgaire d'Alexandrie : nous avons néanmoins fait connaître quelques traits de frivolité, qui montrent que ces savans ne furent pas toujours sérieux ni toujours sages.

Un fait plus honorable pour les Alexandrins, c'est que l'instruction se communiquait parmi eux à toutes les classes de la population, et même aux femmes. Strabon (XIII, p. 894) nous apprend, entre autres, qu'Istiée d'Alexandrie avait publié un ouvrage sur Homère, et traité particulièrement du champ de bataille qu'avaient occupé les Grecs et les Troyens devant Ilium.

D. (Tome I.er, page 76.)

Il n'est pas à croire que Josèphe ait composé lui-même les lettres et inventé les détails qu'il publie sur la version des Septante; il trouva les uns et les autres dans la tradition et dans la prétendue lettre d'Aristée. Mais la simple lecture des épîtres qu'il produit, suffit pour en découvrir la fausseté.

On peut en juger par celle qu'il prétend avoir été écrite au grand-prêtre de Jérusalem par Ptolémée Philadelphe. La voici :

« Le roi Ptolémée au pontife Éléazar, salut. Il se trouve « en Égypte un grand nombre de Juifs que les Perses, étant « maîtres de ce pays, traitèrent en esclaves, et que mon « père a distingués d'une manière honorable en leur con- « fiant la garde de ses châteaux forts, et en appelant dans « son armée, avec une paie considérable, ceux qui étaient « venus avec lui en Égypte. Il s'en servit même pour im- « poser aux Égyptiens. (?)

« Élevé sur son trône, je traite avec humanité tous les « miens, et particulièrement tes frères, dont j'ai délivré de « captivité plus de 100,000, en payant leur rançon de mes « trésors. (À qui?) J'en ai placé un grand nombre dans mes « armées; j'en ai mis d'autres, qui étaient déjà attachés à « ma personne et dont la fidélité m'était connue, au nom- « bre de mes gens de cour, croyant devoir offrir à Dieu « cet hommage de ma gratitude pour les marques de sa « providence[1]. Voulant faire à ces personnes, et en général « à tous les Juifs, une chose agréable, j'ai résolu de faire « traduire votre loi et de la placer dans ma bibliothèque.

« Tu me feras un grand plaisir, si tu veux bien choisir, « dans chaque tribu, six hommes d'un âge avancé, et me « les envoyer, afin qu'ils fassent une exacte version. J'espère « que l'exécution de cette œuvre me procurera une grande « gloire.

---

1 Προνοια. Josèphe ne néglige aucune occasion de recommander le dogme de la Providence. (Voyez T. I.er, : *Ménédème.*)

« Je t'adresse, pour qu'il s'entende avec toi à ce sujet, « André, chef de mes gardes, et Aristée, deux hommes que « j'estime, et par lesquels j'ai aussi envoyé au temple cent « talens, comme offrande. Et toi, tu me feras plaisir, en « m'écrivant ce que tu voudras bien. »

Éléasar ne manque pas de répondre au roi, et il détaille, dans sa lettre, les présens qu'il a reçus de la munificence du Lagide !

NOTES.

Nous ajoutons sous ce titre une suite d'observations, dont les unes n'étaient pas de nature à entrer dans le texte de l'ouvrage, et dont les autres sont dues à des lectures faites depuis l'impression du texte.

TOME PREMIER.

Page 18. *Monumens d'Alexandrie.*

Sur la fameuse *inscription* du phare d'Alexandrie : Σωστρατης, Κνιδιος, Δεξιφανους, Θεοις σωτηρσιν ὑπερ, των πλωϊζομενων, voyez Pline, 36, 12; Lucien, *De scrib. hist.* Amm. Marcell., 22, 16; Vossius, *in notis ad Pompon. Mel.*

Par ordre d'Alexandre, qui suivit en cela l'oracle d'Ammon, il fut élevé à Héphestion *deux temples* en Égypte, l'un dans la ville d'Alexandrie, l'autre dans l'île de Phare. (Arrien, VII, 306, *ed. Gron.*)

Les noms d'Osiris et d'Adonis étaient donnés en Égypte à la même divinité. On adorait à Alexandrie une *statue de l'éternité*, qui était tout ensemble l'emblème de l'un et de l'autre de ces dieux. (Suidas, Ἡραισκος, Mém. de l'Acad. des inscript., v. 31, p. 142.)

Page 20. *Alexandrie, capitale de l'Occident.*

Voici ce que le vainqueur de Darius se promettait de la conquête de l'Égypte : *Ægypto enim nostro imperio adjecta, nihil erit quod aut de Græcia, aut de rebus domesticis simus solliciti.* (Arrien, II, 91, *ed. Gron.*)

Page 25. *Ptolémée surnommé le Sauveur par les Rhodiens.*

Les Athéniens aussi regardèrent les Lagides comme leurs protecteurs; ils érigèrent des statues à plusieurs princes de cette maison. (Paus., I, 8.)

Page 29. *Relations commerciales des Lagides.*

Un canal qui devait mettre le Nil en communication avec la mer Rouge, avait été commencé par le roi Nécao; Ptolémée Philadelphe le fit achever. (Strabon, XVII, 553.)

Le commerce de l'Inde ne fut pas aussi considérable sous les Lagides que sous les empereurs: peu de personnes s'exposèrent aux caprices de la mer orientale; il sortait à peine vingt vaisseaux, par an, du détroit de la mer Rouge. (Strabon, II, 81.)

Page 53. *Bibliothèque.*

L'époque du plus grand accroissement de la bibliothèque est fixée, par Eusèbe, à la 132.[e] olympiade, qui est la 35.[e] année du règne de Ptolémée Philadelphe, l'année 250.[e] avant J. Ch. (Précis historique qui précède le Canon d'E.)

Page 65. *Stilpon.*

On trouve quelques anecdotes curieuses sur ce philosophe dans le *Démétrius* de Plutarque.

Page 74. *La version des Septante.*

Quidquid est in hebræis codicibus et non est apud interpretes septuaginta, noluit ea per istos, sed per illos prophetas Dei spiritus dicere. (August., *Civ. Dei*, 18, 42.)

Page 105. *Homère nourrit des milliers, etc.*

D'après Plutarque (*in Apophthegm.*), le roi Hiéron a fait une réponse toute semblable au philosophe Xénophon, qui critiquait Homère et qui se plaignait d'être pauvre.

Page 109. *Manéthon composa d'après les archives du temple, etc.*

On consultait depuis long-temps les archives des temples pour y apprendre l'histoire primitive des peuples: Ctésias de Cnide, médecin d'Artaxerce, puisa, aux archives de

Suze, long-temps avant que Bérose consultât celles de Babylone.

Page 113. *Straton, surnommé le Physicien.*

On doit distinguer de ce péripatéticien, qui vécut à Alexandrie au temps de Philadelphe, un autre philosophe du même nom, qui vécut dans la même ville à une époque inconnue. (Diog. Laert., V, 3, 6.)

Page 121. *Évergète I.er, protecteur des lettres.*

Ce prince paraît avoir eu un commerce intime avec un disciple d'Arcésilas, Panarète (*συνεγενετο πτολεμαιω*, etc., Athen., 13, 552), auquel il accordait un traitement annuel de douze talens (64,800 francs; le talent d'argent à 5,400 fr.), somme trop grande pour un philosophe, et que de nos jours on donne à peine aux premiers acteurs.

Page 164. *Ses fureurs avaient dispersé les savans; il les rassembla de nouveau, etc.*

Solus igitur in tanta urbe cum suis relictus Ptolemæus, cum regem se, non hominum, sed vacuarum ædium videret, edicto peregrinos sollicitat. (Justin, 38, 8, 7.)

Page 165. *Évergète II paya les tragiques grecs d'une somme de 15 talens, etc.*

A la mort de Speusippe, Aristote acheta ses livres, peu nombreux à la vérité, pour trois talens, environ 16,200 francs: Évergète paya donc en roi et en amateur les œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, puisqu'il en donna la somme de 80,000 francs. Les richesses que son père avait étalées à la pompe dont nous avons parlé ci-dessus, prouvent au reste que les Lagides auraient pu payer tous leurs livres sur le même pied.

La ville d'Athènes était généralement en possession du commerce de livres; elle en expédiait aux colonies, etc. (Voyage du jeune Anacharsis, T. III, chap. 29.)

Page 180. *Voyages d'Eudoxe aux Indes.*

Ces voyages, rapportés avec une entière bonne foi par Posidonius (dans Strabon II, 67, Casaub.), jettent un grand

jour sur les connaissances géographiques des Alexandrins et les navigations des Lagides.

Ce ne furent pas précisément des voyages scientifiques, mais ils furent du moins entrepris pour étudier des pays inconnus. *Eudoxe*, dit Strabon, *eut des conférences avec Évergète II et ses ministres, particulièrement sur la navigation du Nil dans sa partie supérieure : il était curieux de connaître les particularités des lieux, et il ne manquait point d'instruction.*

Le chemin des Indes était si peu connu, qu'on apprit le grec à un Indien (qu'on avait trouvé seul dans un navire étranger sur le golfe arabique) pour servir de guide aux pilotes du roi. (On avait donc négligé absolument la navigation aux Indes sous les derniers princes qui avaient régné avant Évergète II ?)

Eudoxe, nommé pour diriger la nouvelle course, se chargea de toutes sortes d'objets de commerce (Strabon ne les désigne pas particulièrement) ; il rapporta de l'Inde des aromates et des pierres précieuses. Le roi s'appropria toutes ces choses. (Cette circonstance ne doit guère nous surprendre : Évergète avait donné ses vaisseaux, il avait fait les frais de l'expédition ; le fruit lui en appartenait.)

Au second voyage qu'Eudoxe fit aux Indes, par ordre de Cléopâtre, il emporta plus de marchandises que la première fois : on ignore quels furent les objets qu'il rapporta des Indes; mais, à son retour, on s'aperçut qu'il en avait détourné quelques-uns à son profit.

Parmi ses dépouilles les plus curieuses on distinguait le bec d'une proue de navire, sur lequel était sculptée une tête de cheval. Cette particularité parut à Eudoxe d'une haute importance ; ayant pris à ce sujet des informations chez les navigateurs, il apprit que ceux de *Gades* étaient dans l'usage de se servir de petits bâtimens qu'on appelait *chevaux*, parce qu'ils portaient une tête de cheval sculptée sur la proue. Eudoxe conclut de ces renseignemens la possibilité de faire par mer le tour de l'Afrique. Il résolut de tenter lui-même cette entreprise ; se rendit à Cyzique pour y chercher des fonds, à Naples, à Marseille

et à Cadix pour recueillir des renseignemens, et partit pour l'Inde avec de jeunes esclaves musiciennes, des médecins et des artisans. Il avait un gros bâtiment et deux barques. Son grand navire ayant échoué sur les côtes de l'Afrique occidentale, il fut obligé de renoncer à son projet: il le renouvela; mais nous ignorons les détails de sa seconde tentative.

Page 223. *Chérémon, dernier bibliothécaire connu.*

Nous avons découvert, dans Suidas, un autre bibliothécaire, Dionysus, fils de Glaucus, qui vécut après Néron. (V. Suidas, *Dionysus.*)

Page 250, note 1.re

M. Im. Becker a publié une nouvelle édition du Traité d'Apollonius : *De constructione orationis*; Berlin, 1817, in-8.°

La Bibliothèque du roi possède encore plusieurs manuscrits d'Apollonius, que feu M. Bast, de Bouxwiller, s'était proposé de publier.

TOME SECOND.

Page 21. *Alexandre ne fut pas chanté d'une manière digne de lui.*

Voyez les réflexions d'Arrien à ce sujet, *Exped. Alex.*, *I*, p. 25, *Gron.*

Page 29. *Callimaque développe les faits avec trop de complaisance, etc.*

C'est ce qui a fait dire à Lucien : « Voyez Homère : qu'il « est sobre dans ses descriptions! quoique poëte, il passe « rapidement sur les sujets de Tantale et d'Ixion; si Par- « thénius, Euphorion ou Callimaque avaient eu à parler « d'eux, combien ils auraient employé de vers seulement « pour faire arriver l'eau jusqu'aux lèvres de Tantale! » (*De hist. scribend.*, vers la fin; cf. Propertii *Carm. II*, *1*, 40; *II*, 34, 32; *III*, *1*, 1.)

Page 32. *Théocrite a étudié au musée le cantique de Salomon.*

Valcknaer, dans les Fragmens de Callimaque, p. 19, avait déjà émis l'hypothèse que Callimaque a pu lire la version des Septante. Il la développa dans ses *Selecta e scholiis L. C. Valcknaerii in libros N. T.* (*ad Luc.*, 12, 52), *T. I*, *Amsterd.*, 1815.

Page 36. *Jugement sur les poëtes d'Alexandrie.*

Le célèbre Heyne est poëte lui-même dans son jugement sur les auteurs d'Alexandrie : *Habent tamen*, dit-il, *scriptores et in primis poetæ alexandrini, antiqui quidem illi, suam elegantiam, amœnitatem, et amabilem simplicitatem quandam, non horridam illam et incultam, sed mundam et politam, eoque magis notabilem, quo obscuriorem eos diligentiam in aliis rebus posuisse apparet, sed communem tamen cum omnis istius sæculi vitæ elegantia. Miramur adeo in iis, et laudamus orationem tersam, nitidam, puram et elegantem. Sed, primum, omnia fere ejus ætatis ingenia argumentum tenue et subtile sectari videas : nihil in iis celsum, generosum et sublime, nulla audacia; divino illo impetu et furore abripi se non facile patiuntur... Legere littus, radere humum pennis dixeris, non facile alto se committere, aut sublime ferri.* (*De genio sæc. Ptolem. Opusc. acad.*, *I*, *p.* 80.)

Page 48. *On accusa Aristarque d'avoir substitué, etc.*

Depuis long-temps, même avant l'existence de l'école d'Alexandrie, on ajoutait des vers à ceux d'Homère. Le poëte Pigrès avait joint à chaque vers d'Homère un autre, plus petit, de sa façon. (Voyage du jeune Anacharsis, T. VIII, chap. 80.)

Page 51. *Classification des auteurs.*

Voyez des renseignemens plus détaillés dans Ruhnken, *Historia critica orator. græc.*, *p. XCIV.*

Page 58. *Système fabuleux des historiens d'Alexandre.*

Voici de quelle manière Arrien peint ces auteurs : *Adeo*

ne ipsi quidem scriptores, quorum magna est fides, quique tunc temporis Alexandro aderant, de rebus manifestis, quæque, quo pacto gestæ essent, eos nequaquam latebant, inter se consentiunt. Multa vero etiam alia alii de hisce rebus diversaque scripserunt. (*Exped. Alex. IV*, 171, *Gron.*)

Page 63; note 1. *Fécondité prodigieuse des historiens de cette époque.*

Déjà avant l'origine de l'école d'Alexandrie les Grecs avaient composé un grand nombre d'histoires particulières. Cependant le savant Barthélemy paraît avoir oublié qu'Anacharsis voyageait au temps de Platon, lorsqu'il lui prête ces paroles : « Vous ne trouverez peut-être pas un peuple, une « ville, un temple célèbre qui n'ait son historien. » (Anach., T. VII, p. 14.) Appliquée aux temps postérieurs à Alexandre, cette observation est de la plus exacte vérité.

Page 122. *Platoniciens de la première période.*

On peut ajouter à ceux qui sont cités dans le texte le sophiste Philostrate, qui enseigna le platonisme à la reine Cléopâtre.

Page 124. *Les cyrénaïciens, etc., eurent peu de représentans en Égypte.*

J'ignore sur quelle autorité s'appuie Buhle, en avançant que la secte cyrénaïque, protégée par les Ptolémées, avait fixé son siége principal à Alexandrie. Le même auteur fait entendre qu'Annicéris a professé aussi ses principes en Égypte. (Buhle, Histoire de la philosophie, trad. de Jourdan, T. I, p. 84.)

Page 156. *La poésie ne devait plus être le partage, etc.*

C'est dans la situation morale seule qu'il faut chercher les causes de la décadence du génie poétique; l'influence du climat n'en offre qu'une cause secondaire : le climat de l'Égypte, par exemple, était très-doux, très-beau. Pline (Hist. nat., XIII, chap. 3, sect. 6) et Athénée (V, p. 196) en font des portraits enchanteurs. *Ægyptus*, dit ce dernier, *ob circumfusi aeris temperiem et alitorum industriam, quæ*

parcius etiam tempore suo alibi proveniunt, copiosissima gignit et perenni fœcunditate, ut nunquam rosæ, violæ aliusve quivis flos facile non suppetat.

Page 176. *Conformité de style et d'opinion entre les écrits de la Judée chrétienne et de l'Égypte judaïque.*

Cette question est encore peu éclaircie, et les élémens qu'on a recueillis pour la résoudre, ainsi que les hypothèses qui ont été mises en avant, ont besoin d'une critique sage et impartiale. Brucker n'hésita point d'affirmer que S. Paul a souvent en vue la philosophie des Alexandrins : opinion qui n'a rien d'hétérodoxe, puisqu'il n'est pas dit par là que l'apôtre ait admis des doctrines étrangères, mais qui a du moins besoin de preuves plus convaincantes qu'on n'en a donné jusqu'à présent.

Le seul fait évident, puisqu'il résulte de la simple comparaison des écrits, c'est que le langage de plusieurs auteurs sacrés est celui de l'école judaïque d'Alexandrie.

Le savant Eichhorn, qui a présenté sur les livres de l'ancien Testament une suite de vues originales, dont le mérite ne sera jamais méconnu, soutient, dans son *Introduction aux livres du nouveau Testament*, p. 411 (en allem.), que l'épître aux Hébreux n'est pas de l'apôtre Paul, mais d'un membre quelconque de l'école (profane, judaïque ou chrétienne?) d'Alexandrie. Le langage de l'épître est le fondement principal de son hypothèse, et M. Eichhorn n'est pas écrivain à se tromper sur cette matière; mais la conformité du langage peut s'expliquer autrement que par la supposition que ce livre soit écrit en Égypte.

MM. Meyer et Storr, en combattant l'hypothèse de M. Eichhorn, ont fait valoir ces considérations, ainsi que plusieurs autres; néanmoins on vient de renouveler la même opinion. M. Schatz, professeur en théologie à l'université de Breslau, veut encore attribuer l'épître aux Hébreux à un écrivain d'Alexandrie : il appuie son avis, 1.° sur les différences que présente le langage de cette épître et celui des autres écrits de S. Paul; 2.° sur la différence des idées qu'elle développe; 3.° sur la ressemblance du langage allé-

gorique qu'on y remarque avec le style de Philon. Mais, si ces observations sont exactes, les conséquences qu'on en tire sont loin d'être rigoureuses; rien ne prouve encore que l'épître ne soit pas de S. Paul : on peut émettre dans un écrit des idées différentes de celles qu'on a émises dans un autre; le même écrivain peut traiter allégoriquement un sujet qu'il a traité ailleurs d'une manière directe. Sans doute, le langage de S. Paul ressemble à celui de Philon; mais l'unique chose qui soit prouvée par cette conformité, c'est que S. Paul ou ses maîtres ont fait des études analogues à celles de Philon.

La conformité du langage de S. Paul avec celui des auteurs juifs d'Alexandrie a déjà été démontrée par Carpzov (*Exercitat. sacræ in S. Pauli Epist. ad Hebr., ex Phil. Alex.* 1750).

Page 210. *Science des nombres.*

On sait que cette science joue un grand rôle dans les doctrines mystiques du moyen âge et des temps modernes. C'est un héritage des premiers siècles.

S. Epiphane nous a laissé un traité *De mysteriis numerorum*, qui renferme des rapprochemens curieux.

Page 257. *État d'hostilité entre les docteurs chrétiens et les philosophes grecs.*

Lorsque M. Ouwaroff (Sur les mystères d'Éleusis, p. 61) soutient que l'éclecticisme fut l'un des principaux ressorts d'un système conçu avec habileté, embrassé avec ardeur, transmis de secte en secte, de génération en génération; que sur le trône du monde Marc-Aurèle fut le héros et Julien le martyr de ce système; que, dans les écoles des philosophes, ses principaux appuis furent Apollonius de Tyane, Ammonius Sakkas, Jamblique, Celse, Porphyre et surtout Plotin : lorsque, dis-je, un auteur estimable avance cette hypothèse, il confond l'*éclecticisme* avec le *syncrétisme*, et l'état des choses au second siècle avec celui du quatrième et du cinquième. On nous entretient souvent en termes généraux d'une conspiration imaginée avec astuce et suivie pendant des siècles, mais dont il serait difficile de prouver l'existence.

Il est vrai qu'Hiéroclès, philosophe d'Alexandrie de la fin du quatrième siècle, publia la vie d'Apollonius de Tyane, pour comparer ses miracles avec ceux de Jesus-Christ; que d'autres philosophes grecs, peu dignes de ce titre, ont comparé Apollonius et Apulée au divin fils de Marie (August. *Epist. V*) : mais ces faits ne prouvent ni conspiration, ni état d'hostilité, datant de la fin du second siècle, ou de l'origine de la philosophie ammonio-plotinienne, qu'on a voulu désigner sous le nom d'éclecticisme.

La controverse la plus ancienne qui nous soit connue est celle de Celse et d'Origène; mais si, au temps de S. Clément d'Alexandrie et d'Ammonius, il avait existé des haines réciproques entre les chrétiens et les philosophes, les premiers n'auraient pas fréquenté les écoles des seconds, ni ceux-ci celles des chrétiens.

On ne peut assez insister sur des faits qui prouvent la loyauté la plus philosophique dans un institut où l'on a cherché quelquefois des haines et des complots calculés pour la durée de quelques siècles.

Page 257. *Philosophie ammonio-plotinienne.*

Je ne puis regarder que comme des hypothèses l'origine et le principe que le docte Mosheim assigne à ce système, lorsqu'il dit : *Basin totius ammonianæ philosophiæ illam esse, quam Ægyptiorum sacerdotes profitebantur et ab Hermete sibi traditam esse gloriabantur, disciplinam ; cum multa doceat alia, tum hoc* luculenter ostendit, *quod idem illud dogma, cui tota innititur Ægyptiorum sapientia, scholæ etiam ejus primum est, unde manant reliqua omnia, principium:* omnia ex Deo sunt; Deus et mundus unum quoddam totum constituunt, nec idcirco, nisi cogitando, separari posse. *Sciunt, qui res veteres ægyptiacas scrutati sunt, hoc dogmate* universam *contineri gentis hujus arcanam sapientiam.* (Voy. *Res Christ. ante Constant., p.* 287. Conf. *Hermetis Trismeg. sermo de natura deorum, in* Apuleio.)

Il est vrai que les Égyptiens ont eu une théologie purement cosmologique, qu'ils ont confondu le monde avec l'intelligence; mais ce n'est pas là le principe d'Ammonius.

Il est fort douteux que ce philosophe, né chrétien, ait

emprunté ses idées principales aux dépositaires de la science d'Hermès ; mais il est évident que les livres d'Hermès, s'il en a jamais écrit, n'existaient plus au temps de Jamblique ; et ceux qui lui furent attribués ayant été composés par les syncrétistes, qu'on appelle *nouveaux platoniciens*, on n'explique rien en y recourant comme à des sources. (Conf. Mém. de l'Acad. des inscript., vol. XXXI, p. 236.)

La doctrine d'Ammonius ne s'explique que par le christianisme et le platonisme de son temps.

Page 273. *On supposait à Ammonius la connaissance des écrits attribués à Hermès Trismégiste et à Horus Apollon, etc.*

L'histoire particulière des pseudographies publiées par les juifs, les chrétiens et les philosophes grecs, est un chapitre important de l'histoire des opinions dans les derniers siècles avant et dans les premiers après notre ère ; mais ce sujet n'est pas encore suffisamment éclairci.

Il est généralement connu,

1.° Qu'un écrivain de l'école judaïque d'Alexandrie, Aristobule, a composé, sous les noms d'Orphée, de Linus, d'Homère, d'Hésiode, et même de Callimaque, des vers qui renfermaient des idées judaïques, et qui tendaient à prouver, aux princes et aux savans d'Alexandrie, que les poëtes grecs avaient emprunté ces idées au code des Juifs. (V. Valcknaer, *Diatribe de Aristobulo Judæo.*)

2.° Que les chrétiens se sont servis d'une voie analogue pour communiquer aux lecteurs profanes, dans des livres généralement vénérés, quelques-unes de leurs opinions. C'est dans ces vues qu'ils publièrent des livres sibyllins, et, quelque ingénieuse que soit l'hypothèse de M. Thorlacius, qui vient de faire à ce sujet de nouvelles recherches, et qui suppose que les chrétiens composèrent ces oracles afin de les chanter pour leur propre édification, elle ne saurait triompher de celle qui trouve dans ces livres le but de propager le christianisme.

3.° Que les philosophes ont fabriqué des ouvrages sous les noms d'Hermès Trismégiste ou Thoth, personnage

allégorique, et que l'on suppose avoir vécu quelques siècles avant la guerre de Troye; qu'on en publia d'autres, sous les noms d'Orphée, de Musée, de Mélampe, de Horus Apollon, de Zoroastre, etc.

La fabrication de cette dernière classe d'écrits est généralement attribuée aux *nouveaux platoniciens*, qu'on a confondus avec les *philosophes d'Alexandrie*; mais, en recherchant la véritable origine du nouveau platonisme, nous avons vu que ce n'est pas en Égypte qu'on la trouve, et si les ouvrages supposés renferment cette doctrine, on ne doit pas attribuer ces ouvrages au musée.

Nous ne croyons pas qu'on puisse trouver dans l'école d'Alexandrie, avant les temps d'Ammonius, un seul écrivain qu'on pourrait soupçonner d'en être l'auteur. Quant à Ammonius, qui ne rédigeait pas ses pensées, on ne sera pas tenté de croire qu'il ait publié quelques-unes de ces productions pseudépigraphiques.

Page 273. *Indifférence des savans d'Alexandrie pour la science des Égyptiens.*

Les renseignemens les plus exacts sur les études des Égyptiens sont ceux que donnent Diodore de Sicile (I, 79 et suiv., édit. de Wesseling) et le géographe Strabon (XVII, p. 1135 et suiv., édit. d'Amsterdam). Ils nous apprennent, à la vérité, que les prêtres de ce pays cultivaient les mathématiques et se transmettaient des principes de morale, de physique, de religion et de philosophie, d'âge en âge; mais on aurait tort de croire que, dans les derniers siècles avant notre ère ou les premiers qui la suivirent, les prêtres d'Égypte aient joui encore de la célébrité qui autrefois avait attiré les Grecs. Strabon nous apprend, d'une manière positive, qu'ils avaient abandonné leurs anciennes études. Cet écrivain vit, parmi les ruines d'Héliopolis, des édifices considérables qu'on lui dit avoir été autrefois occupés par des prêtres qui s'appliquaient à la philosophie et à l'astronomie. Mais, à cette époque, les prêtres d'Héliopolis ne faisaient plus que des sacrifices, et ne savaient donner que des explications absurdes de leurs cérémonies. Au reste, ils n'avaient pas encore

renoncé à la vanité de leurs prédécesseurs. On peut, sans injustice, étendre à tous les prêtres d'Égypte, ce que Strabon nous rapporte de ceux d'Héliopolis.

Page 282. *Alexandrie après Ammonius Sakkas.*

Nos recherches ont dû se terminer au commencement du troisième siècle, avec la vie d'Ammonius, philosophe, qui est regardé comme le fondateur de la doctrine dont nous avions à montrer l'origine.

Après les temps d'Ammonius, l'école d'Alexandrie cessa d'être la capitale de la littérature grecque : ses savans se dispersèrent ; Plotin s'établit en Italie, et la plupart des nouveaux platoniciens se fixèrent en Grèce. Le christianisme, qui s'éleva sur le trône de l'empire romain au commencement du quatrième siècle, établit aussi un nouvel ordre de choses en Égypte.

Cependant la célèbre école d'Alexandrie ne s'éteignit pas entièrement; on continua à cultiver, soit dans les musées, soit auprès de leurs ruines, quelques-unes des sciences qui avaient fleuri autrefois dans ces instituts. Les études grammaticales, celles de la médecine et des mathématiques, se conservèrent à Alexandrie, et nous trouvons dans les annales de cette ville quelques savans qui veillent au feu sacré jusqu'à l'invasion des Arabes et des Turcs.

Nous joignons ici un coup d'œil chronologique sur leurs travaux.

Annales littéraires d'Alexandrie depuis la mort d'Ammonius jusqu'à la conquête de l'Égypte par le calife Omar.

Année 230 *après J. Ch.* — Mort d'Ammonius Sakkas.

248. — Denys, surnommé le Grand, disciple d'Origène, est nommé évêque d'Alexandrie. Il ne nous reste que deux lettres de ce savant prélat; la dernière porte le titre de *Canones.*

250. — Ammonius d'Alexandrie, écrivain chrétien, auteur

d'une *Harmonie évangélique*. (V. ci-dessus T. I.er, p. 308; Cf. Hieron. *Cat. script. eccles.*, *c.* 56.)

257. — Alexandrie théâtre d'une révolte, qui éclate sous l'empereur Galien, continue pendant douze ans, et qui fait abandonner le musée et le sérapéum. (Ammian. Marcell., 22, 16, Euseb., *H. E.*, *VII*, 21.)

267. — Achilles Tatius, d'Alexandrie, auteur des *Amours de Clitophon et de Leucippe*, embrasse le christianisme, et est élevé à l'épiscopat. Cet auteur a laissé sur la *sphère* un traité dont nous possédons un fragment sous le titre d'*Introduction aux Phénomènes d'Aratus*.

269. — Anatolius, chrétien, qu'il faut distinguer d'Anatolius auteur d'un traité des *Sympathies* et des *Antipathies*, professe le péripatétisme à Alexandrie, et essaie d'y rétablir cette doctrine. (Euseb., *Hist. Eccles.*, *VII*, 32.) Il fut élevé à l'évêché de Laodicée l'an 273.

274. — Alexandrie, théâtre d'une guerre civile sous Aurélien. Firmus, qui avait pris la pourpre dans cette ville, est vaincu par l'empereur. A cette époque, les Alexandrins (Égyptiens) avaient encore leur ancienne réputation. *Viri ventosi, furibundi, jactantes, injuriosi, atque adeo vani, liberi, novarum rerum usque ad cantilenas publicas cupientes; VERSIFICATORES, EPIGRAMMATARII, MATHEMATICI, ARUSPICES, MEDICI.* (V. Vopiscus, Firmus et Saturnin.) Dans la vie de ce dernier César se trouve la lettre curieuse d'Adrien sur les adorateurs de Sérapis, que ce prince regardait comme des chrétiens.

284. — Les chrétiens d'Alexandrie sont persécutés sous Dioclétien; l'école chrétienne de cette ville est dispersée. Hiéroclès, gouverneur d'Alexandrie, qui comparait les miracles d'Apollonius à ceux de Jésus-Christ, est regardé comme l'auteur de cette persécution.

300. — S. Pierre, patriarche d'Alexandrie, auteur de quelques ouvrages d'ascétique.

322. — Alexandre, patriarche d'Alexandrie, célèbre par ses disputes avec Arius, et auteur de deux lettres qui s'y rapportent.

325. — S. Athanase, d'Alexandrie, se distingue au concile

de Nicée. Il fut, depuis, élevé à l'épiscopat dans sa patrie, et publia un grand nombre d'ouvrages.

325. — L'arien George, qui avait su usurper le patriarchat, persécute, sous Constantin, les philosophes et les écrivains profanes d'Alexandrie, qui abandonnent cette ville : on remarque parmi eux le médecin Zénon.

340. — Apollinaire, d'Alexandrie, professe les belles-lettres à Béryte et à Laodicée. (Il fut plus tard prêtre dans la dernière de ces villes.)

350. — S. Grégoire de Nazianze fait ses études à Alexandrie. Il a laissé un grand nombre de traités, de lettres et de poëmes.

— Aétius, diacre à Alexandrie, chef des Ariens. Il a laissé trois cents traités de théologie.

— Harpocration, d'Alexandrie, auteur du Lexique des dix orateurs. (Voyez ci-dessus, T. I, p. 289.)

361 à 368. — L'empereur Julien rappelle les littérateurs bannis d'Alexandrie; son médecin Oribaze était élève de Zénon, le médecin, l'un des exilés. (Julian. *Epist.*, 45.) A cette époque les études médicales florissaient encore en Égypte; on s'attachait particulièrement aux théories de Galien. (Ammian. Marcell. *XXII*, 16; Fulgent. *Myth. I*, 16.)

378. — Paul, d'Alexandrie, publie une introduction à l'apotélesmatique.

389. — Ammonius, d'Alexandrie, auteur du traité des synonymes. (V. ci-dessus, T. I, p. 289.)

390. — Hesychius, d'Alexandrie, l'auteur d'un Lexique. (Voyez ci-dessus, T. I, p. 289.) On croit aussi que ce célèbre critique s'occupait d'une recension de la version des Septante.

391. — Le patriarche Théophile se détermine à faire détruire le sérapéum, qui était devenu l'asile de toutes les superstitions, et qui était l'un des monumens les plus fréquentés du paganisme égyptien. (Eunap. *in Ædesio.*) Les adorateurs de Sérapis, excités par le philosophe Olympius, prirent les armes, se retranchèrent dans le temple et firent sur les chrétiens, qui les assiégeaient, des sorties meurtrières. Théophile fit cesser les hostilités, et s'adressa à l'empereur Théodose, qui donna l'ordre d'achever la ruine du sérapéum. Il est à

regretter qu'on n'ait pu sauver de la destruction, ni ce monument d'architecture gréco-égyptienne, ni la bibliothèque déposée au sérapéum par les derniers Lagides. (V. Orosius, *VI*, 15; Sozomen., *Hist. Eccl.*, *VII*, 15; Rufin., *lib. II*, *hist.*, 23, 391.)

Les défenseurs de Sérapis s'enfuirent d'Alexandrie; mais quelques savans qui n'avaient pas encore adopté la religion chrétienne, continuèrent à demeurer dans cette ville.

— Pappus, mathématicien distingué, publie ses *lemmes*, extraits d'un grand nombre d'ouvrages de mathématiques. On voit par ce recueil, qu'outre la *grande composition de Ptolémée*, qui était le manuel le plus estimé des mathématiciens d'Alexandrie, ils suivaient encore le *μικρος ἀϛρονομος*, ou le *μικρος ἀϛρονουμενος*, recueil qui renfermait les *Sphériques* de Théodore de Tripolis; les *Données*, l'*Optique*, la *Catoptrique* et les *Phénomènes* d'Euclide; le *Traité des climats*, *de la nuit et du jour*, de Théodose de Tripolis; le *Traité de la sphère*, d'Antolycus; le *Traité* d'Aristarque, *de la grandeur* et *de la distance du soleil et de la lune*; l'*Anaphoricus* d'Hypsiclès et les *Sphériques* de Ménélas.

— Théon, d'Alexandrie, publie ses commentaires sur les ouvrages d'Euclide, d'Aratus et de Claude Ptolémée.

Il est certain que Théon a vécu en Égypte vers la fin du quatrième siècle; il est également certain que sa fille, la docte Hypatie, s'est trouvée à Alexandrie après la ruine du sérapéum : j'en conclus que Théon ne quitta pas la capitale de l'Égypte. Suidas, en l'appelant ὁ ἐκ μουσειω, nous apprend que le musée existait encore à cette époque; ceux qui admettent qu'il fut ruiné avec le sérapéum, dont il faut le distinguer, appliquent probablement les paroles de Suidas aux années antérieures à la 391.*

391. — S. Macaire, l'ancien, Égyptien, meurt, après avoir vécu soixante ans dans le désert, laissant un grand nombre d'homélies et d'écrits ascétiques.

394. — S. Macaire, le jeune, d'Alexandrie, meurt à Nitrée, laissant une *règle monastique*.

396. — Didyme, d'Alexandrie, l'un des hommes les plus instruits de son temps, meurt à Alexandrie, après y avoir

exercé les fonctions de catéchète pendant soixante ans. Il est l'un des derniers écrivains de l'école chrétienne d'Alexandrie.

410. Nonnus, de Panoplis en Égypte, auteur d'un poëme épique en huit livres, intitulé *Dionysiaques*, embrasse le christianisme, et publie une paraphrase en vers de l'évangile de S. Jean.

416. — Hypatie, fille du mathématicien Théon, professant le platonisme, est déchirée, dans une émeute, par la populace. Elle avait commenté plusieurs ouvrages de mathématiques.

407 à 422. — Olympiodore, de Thèbes en Égypte, probablement élève d'Alexandrie, publie une histoire générale de son temps, dont la perte est à regretter. Il en existe des fragmens dans la bibliothèque de Photius.

433. — Syrianus, d'Alexandrie, péripatéticien, instituteur de Proclus, commentateur d'Aristote, enseigne à Athènes.

444. — Mort de S. Cyrille, l'un des plus illustres savans de l'école chrétienne d'Alexandrie, le dernier que nous rencontrons dans les annales de cet institut. (Michaelis, *Exercit. hist. de scholæ Alex. origine*, etc., au 3.ᵉ vol. des *Symbol. litter. Bremens.*)

— Synésius, de Cyrène, disciple de l'éloquente Hypatie, orateur et poëte distingué, philosophe platonicien, évêque de Ptolémaïs en Cyrénaïque, auteur d'un grand nombre d'hymnes, de lettres et de quelques traités remarquables.

— Olympiodore, d'Alexandrie, péripatéticien, instituteur de Proclus.

450. — Proclus, né à Byzance, en 412, disciple de Syrianus d'Alexandrie, dont il avait reçu des leçons à Athènes, est instruit à Alexandrie par Olympiodore, et retourne en Grèce pour succéder à Syrianus. On a de lui des hymnes et un grand nombre de traités sur les écrits de Platon, d'Euclide et de Claude Ptolémée, en partie inédits. (V. ci-dessus, T. I.ᵉʳ, p. 312.)

Proclus avait aussi fréquenté à Alexandrie les écoles où l'on enseignait la jurisprudence romaine. (Mém. de l'Acad. des inscript., T. XXX, p. 140.)

450. Hiéroclès, contemporain de Proclus, professe le platonisme à Alexandrie, commente les vers dorés de Pythagore, et publie, sur la providence, le destin et le libre arbitre, des traités dont il nous reste des fragmens dans la Bibliothèque de Photius.

— Héron, d'Alexandrie, élève de Proclus et mathématicien d'un mérite secondaire, enseigne les élémens des mathématiques, publie un traité d'arithmétique et de métrique. Il s'est conservé, du second de ces traités, des fragmens dont M. Letronne s'est servi pour rétablir son système, dans un mémoire couronné par l'institut. (Cf. *Biographie universelle*, Héron.)

— Helladius, grammairien d'Alexandrie, auteur d'un *Lexique des mots et des phrases usités en prose*, dont Suidas s'est servi, et de quelques autres ouvrages.

Il faut le distinguer d'Helladius, d'Antinoé en Égypte, qui florissait sous Constantin le Grand, et qui publia une Chrestomathie en vers ïambiques, dont Photius nous a conservé des fragmens.

— Ammonius, disciple de Proclus, commente les écrits d'Aristote et professe le péripatétisme à Alexandrie.

Damascius, Simplicius et Jean Philoponus, ont été ses disciples.

470. — Severus, d'Alexandrie, auteur de quelques déclamations connues sous le nom d'*Éthopées* (peintures de situations et de mœurs). (V. *Allatii Excerpt. var. græc. sophistarum*, etc.)

500. — Coluthus, de Lycopolis, auteur d'une imitation d'Homère connue sous le titre d'*Enlèvement d'Hélène*.

Quelques-uns regardent Tryphiodore (voyez ci-dessus, T. I, p. 284) comme contemporain de Coluthus.

550. — Aétius, d'Amida en Mésopotamie, étudie la médecine à Alexandrie, se rend à la cour de Constantinople et y publie des extraits des meilleurs ouvrages de médecine.

— Mort de Cosmas, Indopleuste, géographe égyptien. (V. ci-dessus, T. I.er, p. 124.)

560. — Olympiodore, d'Alexandrie, différent du maître de Proclus, commentateur d'Aristote.

560. — Eustathe, égyptien, auteur du roman d'*Isménias* et d'*Ismène*.

590. — Jean, d'Alexandrie, célèbre médecin, commentateur d'Hippocrate.

— Paul, d'Égine, auteur d'un abrégé de la médecine, étudie cette science à Alexandrie.

600. — Héron, d'Alexandrie, le troisième de ce nom, auteur d'un traité sur *la défense des places et les machines de guerre*.

— Jean Philoponus, grammairien, d'Alexandrie, chef d'une hérésie connue sous le nom de *trithéisme*.

— Étienne, d'Alexandrie, selon d'autres, d'Athènes, auteur d'un ouvrage sur l'*art de faire l'or*, commentateur de Galien.

— Pallade, d'Alexandrie, commentateur d'Hippocrate.

639. — Omar, second successeur de Mahomet, après avoir vaincu les Perses et les Grecs, et envahi la Syrie et la Palestine, fait assiéger Alexandrie par Amrou, son général.

640. — Prise d'Alexandrie par Amrou, après un siége de treize mois.

— Jean Philoponus entre en négociation avec Amrou pour sauver la bibliothèque d'Alexandrie; mais les Arabes s'en servent pour chauffer quatre mille bains pendant six mois. (Abulfarag., *Hist. dyn.*, *lib. IX*, p. 178.)

Ce fait est révoqué en doute par Gibbon, d'Ansse de Villoison, Heyne, Charles Reinhard, etc. (Voyez ci-dessus, T. I.er, p. 48.) En effet, ce sont des auteurs arabes postérieurs à cette époque qui le rapportent : le patriarche Eutychius n'en dit rien dans son récit de la prise d'Alexandrie; les commentateurs d'Aristote, en rapportant que certains livres de ce philosophe s'étaient trouvés dans l'ancienne bibliothèque des Lagides, semblent indiquer que cette bibliothèque n'existait plus, et Orose dit positivement qu'il en a vu les armoires vides. Mais on ne saurait accuser Abulfarage d'un mensonge gratuit; s'il y a dans son récit quelque exagération orientale, du moins doit-on croire qu'il n'a pas tout inventé. Il ne prétend pas, d'ailleurs, qu'on ait brûlé la bibliothèque *des Ptolémées*, et l'on peut admettre

que, depuis les incendies qui avaient dévoré ces antiques trésors, il avait été fait une nouvelle collection de livres. (Cf. Assemanni.)

Les savans ne quittèrent pas tous la ville d'Alexandrie; Jean Philoponus, qui n'avait pu fléchir Amrou, essaya de renouveler la gloire de la ville d'Alexandrie et y continua ses travaux.

845. — Le calife Motawackel établit de nouveau une bibliothèque et une académie à Alexandrie.

868. — Les Turcs s'emparent d'Alexandrie et ravagent de nouveau cette cité, sous le Sultan Achmet.

1160. — Benjamin, de Tudèle en Navarre, rabbin, devenu fameux par ses voyages, dont il publia la relation, rapporte qu'il a vu près d'Alexandrie un collége magnifique, où il y avait plus de vingt écoles différentes, et où l'on voyait arriver, de toutes les parties de l'univers, ceux qui voulaient se perfectionner dans la philosophie d'Aristote. (Cf. Abulféda, Descript. de l'Égypte.)

La ville d'Alexandrie doit paroître indestructible; aucune cité de la terre n'a été si souvent ruinée, aucune n'a été aussi long-temps qu'elle le foyer des lumières. Ravagée sous Ptolémée Physcon, César, Caracalla, Sévère, Aurélien, Théodose, Omar et Achmet, elle allait devenir, à l'aurore du vingtième siècle, le théâtre d'une gloire nouvelle.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LE SECOND VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES DEUX VOLUMES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

V.

W.

X.

Z.

ERRATA.

Tome premier.

Page 87. Au lieu de *Persius*, lisez *Perséus*.

— 101. Au lieu de *ne peut pas*, lisez *ne doit pas*.

— 152. Au lieu de *Pline*, *Hist. nat.*, *II*, 26, lisez 24.

— 224. Au lieu de *Josèphe*, lisez *Joseph*.

Tome second.

— 98. Au lieu de *Strabon* (de Lampsaque), lisez *Straton*.

